

2:1430

LA NOUVELLE
ATLANTIDE

DE

FRANCOIS BACON,
CHANCELIER D'ANGLETERRE.

Traduite en François, & continuée :

Avec des Reflexions sur l'institution & les
occupations des Academies Françoise,
des Sciences, & des Inscriptions.

Par M. R.



A PARIS,

Chez JEAN MUSIER, au bas de la rue
saint Jacques, vis à vis la rue Galande,
à l'Image saint Antoine.

M. DCCII.

Avec Approbation & Privilege du Roy;



A MONSEIGNEUR
FOUCAULT,
MARQUIS DE MAGNY,
CONSEILLER DU ROY
EN SES CONSEILS,
Maître des Requestes ordinaire
de son Hôtel, & Intendant
de basse Normandie.



MONSEIGNEUR,

*Ce Livre renferme deux
Opuscules, l'un du savant
François Bacon, l'autre de*

EPI TRE.

moi : je prens la liberté de vous les presenter tous les deux , pour des raisons différentes.

Persuadé , MONSEIGNEUR , qu'on ne doit dedier les Ouvrages des Grands Hommes des siècles passés , qu'à des Personnes qui leur ressemblient ; à peine avois-je commencé cette Traduction de la NOUVELLE ATLANTIDE , que je la regardois déjà comme une chose qui vous étoit naturellement appropriée. Son Illustre Auteur est si connu du Monde savant , & ce même

ÉPIÎTRE.

*Monde arrête avec tant
d'attention ses yeux sur
vous, qu'il n'aura pas beau-
coup de peine à demeurer
d'accord de la justesse du
parallele qu'on pourroit fai-
re entre vous deux. Peut-
être ne trouveriez-vous pas
bon que je l'entreprisse ici ;
cependant, MONSEI-
GNEUR, je vous avouë
ingenuëment que si je m'ab-
stiens de le faire, ce n'est pas
tant pour seconder l'aver-
sion que vous avez pour
les louanges, que par mé-
nagement pour ce fameux
Anglois. Car quand je vous
aurois representez l'un &*

ÉPIÔTRE

l'autre , élevez à de grands emplois , par la voye du mérite , occupez à terminer les affaires les plus importantes , applaudis par des Peuples presque également enclins à censurer ceux qui les gouvernent ; l'un & l'autre d'une pénétration & d'une bonté d'esprit à l'épreuve de toutes les difficultés , d'une grande érudition , d'un travail inconcevable ; l'un & l'autre enfin Protecteurs déclarez des Gens de Lettres , toujours appliquez à faire de nouvelles découvertes dans la Nature , & à perfectionner les

ÉPIÔTE.

Sciences & les Arts: Comment pourrois-je le comparer à vous, MONSIEUR, pour ce qui regarde la belle Antiquité? à vous qui en avez une connoissance si profonde? qui avez recueilli un si grand nombre de ses plus rares & de ses plus précieux monumens, que votre Cabinet ne cede en cela qu'à celui du plus grand des Rois? Il est donc de mon intérêt, MONSIEUR, de ne pas faire de parallele, & de supprimer les Eloges que vous méritez, de peur d'affoiblir la réputation de mon Auteur.

E P I T R E.

J'ay cru qu'il étoit à propos de tirer de Bensalem les Voyageurs qu'il y avoit laissez, & de les ramener sains & saufs au Perou. Ainsi la fin de la Nouvelle atlantide, & le Dialogue au milieu duquel cette ingenieuse Fiction du Chancelier d'Angleterre est inserée, m'appartiennent. J'ay l'honneur de vous les offrir, MONSEIGNEUR, & par devoir, & par attachement; & de vous demander votre protection, non pas précisément pour l'ouvrage, car jusques icy aucune protection n'a preservé un Livre des

EPI TRE.

atteintes de la Critique, mais pour l' Auteur. Le VAR-
RON de notre siècle, que j'ai loué en passant, est si modeste, que j'apprehende qu'il ne s'éleve contre moi, quoi que mes expressions sur son sujet ne contiennent que la pure vérité. Cela m'en-
gage à vous supplier, MONSEIGNEUR, de m'accorder votre secours, & d'employer l'amitié parfaite qui vous unit avec ce grand Homme, à me le rendre favorable. La bonté que vous m'avez toujours témoignée, me fait si bien augurer du succès de la priere que je

E P I T R E.

*vous fais, que je ne puis
presque pas m'empêcher de
vous remercier par avance,
en vous assurant en un même
temps & de la grandeur de
ma reconnoissance, & de
tres-profond respect avec le-
quel j'ai l'honneur d'être,*

MONSEIGNEUR,

Votre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur,

R. * * *



C L E F

POUR LES ADDITIONS.

A

A DELPHES , ADELPHIE. *Les Allemans , l'Allemagne.*

ADVATICIENS. *La ville des Advaticiens. Les Namurois Namur.*

AIGLE. *L'Empereur.*

ALBICOIS. *Montagnards voisins de Marseille.*

ALBULA. *Le Tibre.*

AMINTE. *Monsieur de Boufflers.*

B

BASILE. *Le Roy LOUIS XIV.*

BASILIE. *Paris.*

C

CETUBALES. LES MONTS CETU-

BALES. *Les Monts Pirenées.*

CHUSIKA. *Hackins , Imp. à Leyde.*

E

ELEUTHERIE. LES ELEUTHE-

RIENS. *La France. Les François.*

G

GRUDIENS. LA VILLE DES GRU-

DIENS. *Les Louvanistes. Louvain.*

I

JOSIAS. *Jacques II. Roy d'Angleterre.*
JUSTIN. *Loüis XIII.*

L

LAPES. *Les Alpes.*
LICE'E DE L'OYSEAU CHAS-
SEUR. *Le College du Faucon , à Lou-*
vain.

LIDE. *Dile , riviere qui traverse Louvain.*

LIONS. *Les Provinces des Pais bas.*

M

MARINS. *Les Hollandois.*

MELANDRIENS. *Les Espagnols.*

MERCURE. *Le Mercure Galand.*

O

OLEAGIN. *Le Pere Mersenne, Minime.*

OPHIS. *Feu Monsieur Colbert.*

P

PERE COMMUN DES FIDELLES.

Le Pape.

PHILOSOPHES PRIANTS. *Les Pe-*
res de l'Oratoire.

PORPHIRE. *Le Cardinal de Richelieu.*

T

TRINOBANTES. *Les Anglois.*

TURGER. *Isaac Gruter.*

V

VARRON. *M. L'A. B. C. D. O.*

VEYALUR. *Rauvley , Aumonier de*
Bacon.

ENTRETIEN



ENTRETIEN

ENTRE

PHILARQUE ET CLEON.

Par le Traducteur.



A Ville des Grudiens, *
si celebre par le séjour
des Muses, ne seroit pas
moins fameuse par la multitude
de ses Habitans, si leur nombre
répondoit à la vaste étendue de
son enceinte. Mais elle n'est peu-
plée que vers le milieu, & ses
Remparts renferment une si

* Ceci tient lieu de Préface.

grande quantité de jardins, qu'ils ressemblerent plutôt à la clôture d'un Parc, qu'aux murs d'une Ville.

Ces Jardins apartiennent pour la plupart à des Bourgeois, qui ont la commodité d'aller quand ils veulent, respirer l'air de la Campagne sans sortir de leur Ville, & sans se mettre en peine de voitures : ce qui fait que les Grudiens n'en usent gueres, & que quelque riches qu'ils soyent ils vont presque toujours à pied.

Il y a aussi quelques - uns de ces Jardins où le Public a droit de se promener, du moins pour son argent : entre lesquels on peut compter celui qui est situé dans l'Isle que la riviere de Lide divisée en deux bras inegaux, forme au dessous de la maison des Philosophes Priants. La plus

ENTRETIEN, &c. *iiij*
belle de ses allées est ordinairement occupée l'après midy par la jeunesse de la Ville, qui s'y exerce à tirer de l'Arc, & qui a empêché jusqu'à présent qu'on ne pût dire avec verité que l'Europe a entierement abandonné cet Instrument à l'Asie & à l'Afrique : pour les matins, on n'y voit que des gens qui aiment les sciences & la solitude.

C'est dans ce lieu que le hazard réunit il y a quelque tems deux hommes qui s'étoient autrefois fort aimez pendant qu'ils étudioient ensemble, & qui ne s'étoient point reveus depuis.

L'un se promenoit à petits pas un livre à la main, si attentif à ce qu'il lisoit, qu'il se trouva insensiblement arrivé près d'une bute de gazons où les tireurs ont coutume d'attacher leur blanc :

& l'autre étoit assis à coté de la même bute, sous le toit qui la deffend des injures du tems, tout occupé à se rapeller l'idée de celui qu'il voyoit aprocher.

Quand ils furent tousdeux à portée de se parler commodément. Si je ne me trompe, dit celui qui ne lisoit pas, en abordant l'autre & en achevant de le reconnoître, ce jour sera tres-heureux pour moi. Quoi, Cleon, est-il possible que je vous retrouve ici, vous que j'en croyois tres-éloigné ? venez-vous prendre part à la joye de votre patrie ? venez-vous voir de prés nos ennemis déconcertez, irresolus, certains de ce qu'ils ont à craindre, incertains de ce qu'ils peuvent esperer ? Il en auroit sans doute dit davantage, de l'air dont il s'y prenoit, & Cleon qui de son côté avoit

ENTRETIEN, &c. 7

eu le tems de se le remettre & de ferrer son livre, ne s'étoit jetté à son col, en lui disant ; Ah ! mon cher Philarque , laissons-là nos ennemis , & ne pensons qu'à nous. Qu'il est doux de se revoir après une si longue absence , & de renouveler une ancienne amitié lorsqu'on y songe le moins ! Ils se tinrent long-tems embrassez , & s'étant ensuite assis sur le banc où Philarque étoit d'abord ; ils se raconterent l'un à l'autre , ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation.

Vous sçavez , dit Philarque , que l'attachement sacré & inviolable de mes parens pour le Pere commun des fideles , les obligea de m'envoyer fort jeune en cette Ville pour y étudier , & pour y être élevé dans une Religion au-

vj ENTRETIEN, &c.

si conforme à l'esprit de vérité, que celle des Trinobantes mes compatriotes en est éloignée. Ils jugerent ensuite à propos de me faire passer dans le florissant Royaume des Eleutheriens, pour apprendre la langue & les mœurs de cette Nation, qui a toujours passé pour la plus polie de l'Univers, & afin de me former dans tous les exercices convenables à un homme qu'on destine à la Guerre. Je m'arrêtay donc à Basile pendant plusieurs années. Si je satisfis parfaitement aux desirs de ma famille, c'est aux autres à en juger : mais je puis dire que mes maîtres furent toujours assez contents de moi, quoique je ne leur donnasse que la moitié de mon tems. Je passois l'autre moitié ou à la lecture, ou dans la conversation de quelques

ENTRETIEN, &c. vij
personnes doctes avec qui j'avois
fait connoissance.

Le changement merveilleux qui
arriva dans notre Isle, & les
grandes esperances que les fidé-
les conçurent lorsque la Vertu
même monta sur le thrône avec
le vaillant Josias, me donnerent
la plus agréable occasion du mon-
de de repasser dans ma patrie.
Que notre joye fut courte, mon
cher Cleon, & que les jugemens
de Dieu sont impenetrables ! Je
m'attachai au nouveau Monarque
je fus témoin de ses heureux
commencemens ; hélas ! je le fus
aussi de l'inconstance fatale de
sa fortune.

J'ai suivi le sort de ce ver-
tueux Prince. Après avoir ad-
miré son intrepidité & son zele ;
je suis venu admirer sa constan-
ce & la soumission de sa volonté

celle de Dieu ; & ne pouvant être utile à lui-même, j'ai du moins le plaisir de servir le grand Basile qui s'est acquis une gloire immortelle en le protégeant. Après cela il n'est point nécessaire de vous dire que les apparences d'une Guerre prochaine, m'ont attiré en cette Ville.

Vous avez raison, répondit Cleon ; il le seroit encore moins de vouloir m'apprendre ce qui vous a amené dans ce lieu solitaire. Je devine que le souvenir de vos premières études, a redoublé l'attache que vous aviez déjà pour les muses ; & que vous vous êtes rendu ici pour leur faire votre cour, aussi-bien que moi, soit en lisant, soit en méditant. Je ne faisois que d'arriver quand je vous ai aperçû de loin, repar-
tit Philarque ; à peine avois-je

ENTRETIEN, &c. ix
eu le tems de m'asseoir. Vous
me devez un petit compte de vo-
tre vie, ne differez point, je
vous prie, de me le rendre.

J'avois résolu de ne vous paier
cette dette qu'en dînant, dit
Cleon. C'est-à-dire, repliqua
Philarque, que vous prétendiez
m'engager par vos honnêtetez à
vous en rabâtre une partie? Vous
m'avez si-bien appris à être court
en fait de recits, répondit Cleon,
que cette pensée n'avoit garde
de me venir à l'esprit. J'esperois
sçavoir de vous en quel état sont
les sciences à Basilie; quels pro-
grés on y fait; si les gens d'es-
prit y travaillent d'intelligence
à les faire fleurir: je m'atten-
dois en un mot, qu'ayant autant
de relation que vous en avez
avec les Sçavans, vous m'inf-
ruiriez au long de tout ce qui

x ENTRETIEN, &c.

regarde la République des lettres. Pour moi je ne sçai non-plus ce qui se fait, ni quels établissemens il y a à Basile par rapport aux sciences, que si je n'y avois jamais été. J'y ai, à la vérité, entendu parler de Societez, de Compagnies, d'Assemblées savantes, mais les idées qui me sont restées sur tout cela, sont tres-confuses & tres-imparfaites. Cette matière fera si vous le voulez le sujet de notre entretien, dit Philarque, mais ce ne sera, s'il vous plaît, qu'après que vous aurez parlé, puisque votre tour est venu.

Cleon ne pouvant souffrir plus long-tems son ami dans l'impatience ; Je ne demeurai, lui dit-il, que six mois après vous dans la Ville des Grudiens, & je m'en retournai dans celle des Adua-

ENTRETIEN, &c. xj
ticiens où vous savez que je suis
né. Là, il m'arriva au bout de
quelques années, ce qui arrive
d'ordinaire aux jeunes gens, maî-
tres de leurs actions, & naturel-
lement curieux. Le desir de voia-
ger me prit ; & bien loin de
l'étouffer dès sa naissance, com-
me la plûpart de ceux qui vi-
vent sous la loi d'autrui sont obli-
gez de faire ; je prêtai l'oreille
à tout ce qui pouvoit le fortifier.
Je balançai assez long-tems sur
le choix du País, vers lequel je
tournerois mes pas, incertain si
je commencerois par voir l'A-
delphie, ou s'il ne valloit pas
mieux visiter d'abord la char-
mante Eleutherie. A la fin des
raisons assez semblables à celles
que vos parents eurent de vous
envoier dans ce dernier Royau-
me, jointes à l'impolitesse des

xij E N T R E T I E N , &c.

Adelphes, qui me donnoit de l'aversion pour eux, me firent preferer les Villes & les Provinces Eleutheriennes aux Adelphines. Dès que je fus arrivé à Basile, un officieux Habitant à qui j'étois recommandé, m'en fit voir les beautez ; & peu après me mit entre les mains d'un vieux Philosophe de ses amis qu'il pria de m'instruire. Je consentis à interrompre mes voïages pour profiter des leçons de ce venerable vieillard ; mais à peine avois-je appris à parler Eleutherien, qu'il mourut, & que l'envie de contenter ma curiosité me revint. Il me sembloit que j'étois plus en état de voyager utilement que je n'avois été jusques-là, à cause des reflexions que mon Philosophe avoit eu soin de me faire faire de tems en tems. sur les

E N T R E T I E N , &c. xiiij
inclinations des hommes de dif-
ferents Pais, & sur les merveil-
les de la nature. Je quittai donc
Basilie, où je n'avois presque au-
cune liaison, en intention de n'y
plus retourner : & je visitai à
loisir les heureuses Provinces qui
sont enfermées entre les Monts
Cetubales, & les Lapes.

Je ne vous dirai ni quels sont
les endroits où j'ai demeuré le
plus, ni quelles découvertes j'y
ai faites, ni à quelles études je
me suis appliqué pendant le séjour
considérable que j'ai fait en cer-
taines Villes, cela seroit trop
long pour le present : mais tres-
satisfait des Eleutheriens & de
leur Pais, j'avois déjà passé la
terre des Albicois, dans la ré-
solution de me rendre au plû-
tôt sur les rives de l'Albula ; lors
que la joye est venuë traverser

xiv ENTRETEN, &c.
mes desseins. Cette Divinité ,
Philarque, a sçû me ramener dans
les mêmes lieux d'où la curio-
sité m'avoit fait sortir. Comment
aurois-je pû apprendre l'heureuse
destinée de la posterité du grand
Basile, & la puissante protection
que ce Heros acorde à nos Lions
affoiblis & presque desarmez ,
dans une occasion où l'Aigle &
tous les autres animaux carnaf-
siers conjurent contre leur vie,
sans precipiter mon retour ? sans
acourir me rendre spectateur d'u-
na revolution si favorable & si
inopinée ?

Je m'étois bien douté dés-le
commencement, dit Philarque,
que c'étoit-là la cause de vô-
tre retour ; & le petit mot que
je vous ai dit sur votre éloigne-
ment doit vous faire juger que
je sçai quelque chose de vos voia-

ges. Il ajouta, en soûriant, que s'il étoit nécessaire d'interroger des Montagnes sur son chapitre; il faudroit plutôt s'adresser aux Monts Cetubales, qu'aux Lapes.

Cleon comprit bien que Mercure avoit instruit Philarque, mais comme la chaleur du Soleil commençoit à se faire trop sentir & qu'il étoit presque tems de dîner, il changea de discours, & emmena Philarque dans son Auberge qui n'étoit pas loin de là. Après le dîné, les deux amis renouèrent leur conversation. Pouroit-on sçavoir, dit Philarque, quel livre vous lisez avec tant d'attention dans l'allée des Archers ? C'étoit, répondit Cleon, un petit ouvrage du Chancelier Bacon votre Compatriote. Je l'ai traduit depuis peu en langue Eleutherienne, &

j'examinois si par m'égard il ne m'étoit rien échapé, comme il arrive aisement à ceux qui vont vite en besogne, ou qui sont sujets à beaucoup de distractions.

Vous me parlez-là d'un fameux Trinobante, repliqua Philarque, d'un homme extraordinaire, qui chargé des affaires les plus épineuses d'un grand Royaume cultivoit les Sciences & les Arts avec plus de soin & d'assiduité, que ceux mêmes qui font leur capital de cette glorieuse occupation. L'honneur, & la réputation qu'il s'aquit dans l'exercice de sa charge, & les Livres qu'il nous a laissez, sont de bonnes preuves de ce que je dis, & l'on ne peut pas me soupçonner de vouloir ici flatter mon País. Si les Livres de ce Chancelier n'étoient que des recuëils

&

E N T R E T I E N , &c. xvij
& des compilations bien rangées
de ce que les autres ont écrit ;
on ne laisseroit pas de trouver
surprenant qu'un homme livré au
Public comme il étoit les eut
composez.. On loueroit sa pre-
sence d'esprit, & l'étenduë de son
genie, sa profonde érudition,
sa vertu qui n'a jamais accordé
au plaisir ni à la mollesse, le peu
de tems que les affaires lui ont
laissé de libre. Mais ses ouvrages
sont la plûpart des ouvrages de
pure invention : ils suposent une
connoissance parfaite de tout ce
que l'Antiquité a de meilleur
sur les choses naturelles, &
de tout ce que les modernes
avoient découvert de plus cu-
rieux & de plus juste jusqu'au
tems de l'Autheur : & cependant
ils sont le fruit de ses veilles, de
ses meditations, & de ses pro-
b

xviiij ENTRETEN, &c.

pros recherches. Ne m'avoüerez-vous pas après cela qu'il n'est point d'éloge qui ne soit au dessous de son mérite ? Quel de ses Livres avez-vous traduit ? C'est, repartit Cleon, *la Nouvelle Athlantide*.

Bacon, reprit aussi-tôt Philarque, nous a donné dans cet Opuscule une peinture des choses qui occupoient principalement son esprit. En qualité de Magistrat, il y a inseré un grand nombre de maximes tres-utiles à la société : & en qualité d'Amateur des Sciences & des Arts, il y a tracé le plan d'une Academie parfaite.

Je l'ai déjà lû en langue Trinobnte, & en langue Romaine ; je vous prie de me permettre de le lire encore tout à l'heure en Eleutherien. Il vaut mieux que

ENTRETIEN, &c. XIX
vous me l'entendiez lire, dit
Cleon, car vous seriez bien em-
pêché à déchiffrer mon manuf-
crit : mais si nous entâmons si-
tôt cette lecture, la petite curio-
sité que je vous ai témoignée ne
sera de long-tems satisfaite. Je
m'engage à vous faire convenir
tantôt, répondit Philarque, que
ce que vous souhaitez que je vous
raconte seroit hors de sa place
à present. Cleon n'insista pas da-
vantage, & ayant conduit son
ami dans son Cabinet, il lui lut
ce qui suit.

LA NOUVELLE



LA NOUVELLE
ATHLANTIDE

DE

FRANCOIS BACON,

5

CHANCELIER D'ANGLETERRE.



PRE'S avoir demeuré un
an au Perou, nous fai-
sions voile pour la Chine
& le Japon, aiant avec nous des
vivres pour une année. Des vents
d'Est assez foibles favoriferent
nôtre navigation pendant cinq
mois & davantage ; mais ensuite
des vents contraires soufflerent si

A

opiniâtement du côté de l'Oüest, que la lenteur avec laquelle nous avancions, nous fit penser de fois à autre qu'il seroit peut-être plus à propos de nous en retourner d'où nous étions venus. Sur ces entre-faites d'autres vents très-violents s'élevant du côté du Sud & de l'Est, nous fûmes emportés vers le Septentrion, malgré nôtre résistance; & nos vivres menagez jusqu'alors avec beaucoup d'œconomie, nous manqueraient absolument.

Reducits à un état si déplorable au milieu de la plus vaste & de la moins fréquentée des Mers de l'Univers, nous nous croions perdus, & nous n'attendions plus que la mort. Nous ne cessions pourtant pas d'élever nos cœurs & nos voix vers celui qui habitant dans les Cieux fait éclater ses merveilles dans les Mers les

plus profondes : afin d'obtenir de sa miséricorde, que comme après avoir ramassé les eaux au commencement, il avoit ordonné à la Masse Aride de paroître ; il daignât nous découvrir quelque terre où nous pussions nous sauver.

Le jour suivant sur le soir nous vîmes au Nord une espee de nuage noir & épais, & nous nous flattâmes de n'être pas loin de terre, ne doutant point que la Mer Australe dans laquelle nous étions, inconnuë jusqu'alors, ne pût renfermer en soi des Isles & des continents dont on n'avoit pas encore oüi parler. Ainsi nous voguâmes, pendant toute la nuit, vers l'endroit où nous croyions pouvoir aborder. Au point du jour, nos propres yeux nous apprirent que nous ne nous étions point trompez dans nôtre conjecture, & que ce que nous avions

4 LA NOUVELLE

aperçû étoit en effet une terre assez basse & couverte de Forêts, ce qui de loin nous l'avoit fait paroître si obscure.

Nous ne mîmes qu'une heure & demie à arriver dans le Port assuré d'une Ville, petite à la vérité, mais tres-bien bâtie & fort enjolivée du côté de la Mer. Comme tous les momens nous sembloient longs à cause de l'impatience où nous étions de prendre terre, nous faisons toute la diligence possible pour avancer nôtre descente ; mais des gens de la Ville qui se montrèrent de loin avec des baguettes à la main, nous firent signe de nous arrêter, sans néanmoins pousser aucun cri, ni se servir envers nous d'aucune autre marque de barbarie.

Ce retardement nous affligea ; & tandis que nous déliberions sur ce qu'il y avoit à faire dans

ATLANTIDE. §

la conjoncture, nous vîmes un petit Batteau qui venoit à nous chargé d'environ huit hommes, dont l'un portoit en main une canne jaune, teinte en bleu par les deux bouts. Celui-ci monta avec un air assez hardi dans nôtre bord; & se voïant accüeilli par un des nôtres qui alla au-devant de lui, il tira de son sein un petit rouleau qu'il lui mit en main. Ce rouleau étoit de parchemin un peu plus jaunâtre que le nôtre, lui faisant comme des feüillets de Tablettes, & d'ailleurs assez flexible; & l'on y voïoit les paroles suivantes écrites en ancien Hebreu, en ancien Grec, en Latin assez pur, & en Espagnol.

Défense à vous tous en general & à chacun de vous en particulier de mettre pied à terre. Eloignez-vous de ces costes dans l'espace de dix-sept jours, à moins qu'on ne vous permette ex-

6 LA NOUVELLE

pressément d'y rester davantage. Si vous avez besoin d'eau douce, ou de vivres, ou de médicaments & de soins pour vos malades ; si votre vaisseau est en mauvais estat, ou si quelque autre chose vous manque, marquez-le nous par écrit : nous satisferons à tous les devoirs que l'humanité nous inspire.

Ce rouleau étoit scellé, & le sceau representoit des aîles de Cherubin, qui n'étoient point étenduës, mais pendantes, & une Croix auprès. Dès que le Ministre se fut acquité de sa commission, il s'en alla, & nous laissa un de ceux qui l'avoient suivi, pour prendre nôtre réponse & la reporter.

Timides & inquiets tout ensemble, nous tinmes conseil sur ce que nous venions d'apprendre. D'un côté, nous empêcher de descendre, & nous ordonner si promptement de partir, cela nous affligeoit : d'un autre côté, nous

étions remplis de consolation & de joie , lorsque nous venions à réfléchir sur la douceur de ce Peuple, sur la connoissance qu'il avoit des langues étrangères , & par dessus tout, sur le signe de la Croix que nous avions remarqué sur le sceau, & que nous prenions pour un augure manifeste de Salut. Nous répondîmes en langue Espagnole, que nôtre Vaisseau aiant moins combattu contre les tempestes , que contre la bonasse & les vents contraires , il étoit en assez bon état ; & que pour ce qui regardoit les malades , nous en avions plusieurs qui couroient risque de mourir , si on ne nous permettoit pas de les mettre à terre. Nous joignîmes à cela un détail de nos autres besoins , declarans que nous avions quelques Marchandises dont le prix pourroit suffire pour subvenir à nos neces-

sitez, & nous empêcher de leur être à charge, s'ils vouloient bien les acheter. Nous offrîmes au porteur un present de quelques ducats, avec une petite piece d'étoffe cramoisie pour son maître; mais bien loin de vouloir rien accepter, à peine daigna-t'il jeter les yeux sur ce que nous lui présentions, & il partit dans une Chaloupe qu'on lui avoit envoïée.

Trois heures après nôtre réponse renduë; un homme, qui avoit l'apparence d'un Magistrat, s'avança vers nous dans une Barque. Il étoit couvert d'une Robbe à manches larges de camelot d'un tres-beau bleu, & beaucoup plus lustré que nos camelots d'Europe. La Tunique qu'il portoit sous cette Robbe étoit verte, aussi-bien que son bonnet, lequel ressembloit à un turban tres-bien fait, & beaucoup moins gros que

ceux des Turcs : ses cheveux bien bouclez en faisoient le tour par embas : l'aspect de toute sa personne imprimoit une grande veneration. La Barque étoit dorée en partie , & il n'y étoit accompagné que de quatre hommes, mais il y en avoit environ une vingtaine dans une autre Barque qui suivoit la sienne de près.

D'abord qu'il fut à portée du dard , ses gens nous firent signe de députer vers lui quelques uns des nôtres : nous obéîmes sur le champ, & nous mêmes dans notre esquif celui d'entre nous qui étoit le second en dignité avec une escorte de quatre hommes.

Etant arrivez assez près d'eux, il nous commanderent de nous arrêter tout court ; afin qu'il y eut entr'eux & nous une certaine distance. Nous obéîmes , & alors l'homme que j'ay décrit se leva ,

& nous demanda à haute voix en langue Espagnole , si nous étions Chrétiens? Nous répondîmes qu'oïi, avec d'autant moins de crainte que nous avions vû le signe de la Croix sur le rouleau. A cette réponse il leva sa main droite vers le Ciel, & la ramena doucement à sa bouche : geste ordinaire à cette Nation, quand il est question de rendre grâces à Dieu. Il poursuivit à parler : Si vous jurez, chacun en particulier, par les merites du Sauveur, que vous n'êtes point des Pirates, & que vous n'avez repandu le sang humain, ni par droit, ni par violence, vous obtiendrez la permission de venir à terre, & d'y demeurer l'espace de quarante jours. Nous replicâmes que nous étions prêts à faire ce ferment : & un de sa suite, qui paroïssoit être Notaire, le mit par écrit. Un autre qui étoit aussi

dans la Barque du Magistrat, aiant reçu de lui un ordre qu'il lui donna tout bas à l'oreille, nous dit d'un ton élevé : Mon maître souhaite que vous sachiez que ce n'est, ni par orgueil, ni par fierté, qu'il n'entre point dans vôtre bord ; mais que c'est parce que selon votre réponse, il y a entre vous plusieurs malades ; & que le Conservateur de la santé l'a averti avant de sortir de la Ville, de vous entretenir d'un peu loin. Nous répondîmes, en inclinant la tête, que nous étions tous ses tres-humbles serviteurs ; que nous regardions ce qu'il avoit fait (de quelque maniere qu'il l'eut fait) comme un grand honneur, & comme une marque singuliere de sa bienveillance ; & qu'au reste nous étions persuadés que les maladies dont nos gens étoient attaquez, n'avoient rien de contagieux. Ce

Magistrat s'en retourna par le même chemin qu'il avoit tenu pour venir.

Peu après, le Notaire se rendit dans notre Vaisseau, aiant à la main un fruit du Pais d'une odeur fort douce, & ressemblant à une Orange, hors que la couleur en étoit un peu plus rouge. Apparemment qu'il s'en étoit muni comme d'un Antidote contre les maux contagieux. Il nous proposa le serment par écrit, dont la formule étoit, *Par Jesus fils de Dieu, & par ses merites* : après quoi il nous assura que le jour suivant on viendroit nous prendre pour nous mener dans la maison des Etrangers, où nous trouverions toutes les choses necessaires, soit pour les sains, soit pour les malades.

Comme il s'en alloit, nous lui presentâmes quelques pieces d'or ; au lieu de les prendre, il nous dit

ATHLANTIDE. 13
en souriant qu'il n'étoit point
homme à recevoir deux payemens
pour un seul service. Il vouloit
dire, à ce que je croi, qu'il étoit
déjà payé par le Public: car j'a-
pris dans la suite, qu'on appelle
dans son Pais un Officier qui re-
çoit des presens, *Homme à deux*
salaires.

Le lendemain au matin à la pe-
tite pointe du jour, l'homme qui
nous avoit visité le premier avec
une canne à la main, nous abor-
da ; & nous dit, qu'il venoit nous
prendre, & nous emmener à la
maison des Etrangers ; & qu'il
avoit prevenu l'heure, afin que
nous eussions la commodité de va-
quer à nos affaires pendant la
journée entiere. Si vous voulez
m'en croire, ajouta-t'il, vous en-
voierez d'abord avec moi quel-
ques-uns des vôtres pour exami-
ner les lieux, & voir en quel état

on pourroit les mettre afin de vous mieux recevoir : après cela vos malades y viendront avec les autres que vous voudrez faire descendre.

Nous le remerciâmes, en l'assurant que Dieu ne manqueroit pas de le récompenser d'une si grande charité envers de misérables étrangers, & six des nôtres se joignirent à lui. Arrivé au rivage, il se mit à notre tête, & nous assura avec une douceur charmante, que son devoir étoit de nous servir & de nous conduire. Il nous fit traverser trois rues tresbelles, le long desquelles une grande partie du Peuple s'étoit rangée avec tant d'ordre qu'il paroïssoit plutôt assemblé pour nous féliciter de nôtre arrivée, que par une simple & inutile curiosité de nous voir : la plupart écartoient peu à peu les bras à mesure

que nous avancions ; c'est de cette maniere qu'ils ont coûtume de témoigner que l'abord de quelqu'un leur fait un extrême plaisir.

La maison des Etrangers est un édifice beau, spacieux, bâti de briques d'une couleur un peu plus foncée que les nôtres, orné de fenêtres bien proportionnées dont les unes ont des vitres, & les autres de simples châssis recouverts de toile huilée & tres-fine. Notre Conducteur nous introduisit d'abord dans une Salle assez riante, placée au haut de l'escalier, & nous demanda combien nous étions en tout, & combien nous avions de malades ? Nous lui répondîmes que nous étions cinquante & un, tant sains que malades ; & que le nombre de ceux-ci, alloit à dix-sept. Il nous pria d'attendre un peu jusqu'à ce qu'il fut de retour : au bout d'environ

une heure il revint , & nous mena voir dix-neuf chambres toutes prêtes, dont les quatre plus belles étoient destinées, ainsi qu'il parut après, aux quatre principaux d'entre nous qui y logerent en particulier ; & le reste aux autres, à raison d'une chambre pour deux hommes. Elles étoient jolies, bien éclairées, meublées assez proprement.

Nous allâmes ensuite dans une Galerie semblable à un Dortoir de Convent, laquelle recevoit le jour par beaucoup de fenêtres qui occupoient tout un de ses cotés : de l'autre, il y avoit quarante Cellules à l'usage des malades, séparées entr'elles par des Cloisons de bois de cedre. Il nous en montra dix-sept préparées pour nos Infirmes, nous disant qu'à mesure qu'ils gueriroient, on pourroit les tranferer dans les cham-
bres.

bres. Il y en avoit dix destinées à cela, outre celles dont nous avons fait mention. Cette visite des lieux étant achevée, il nous remena dans la Salle, & ayant un peu soulevé sa Canne, comme ils font d'ordinaire, lorsqu'en qualité de Ministres, ils énoncent les Commandemens de leurs Supérieurs; il nous parla ainsi:

Je vous déclare que la Coûtume de ce Royaume ordonne qu'après aujourd'huy & demain qu'on vous accorde pour le transport de vos hommes & de vos effets, vous vous teniez enfermez en cette maison pendant trois jours; mais ne vous troublez point, & ne pensez pas pour cela qu'on vous ait mis en prison; croyez plutôt que cet Ordre ne vous est donné qu'afin que vous ayez le temps de reprendre vos esprits & de vous remettre; vous ne manquerez de

rien ; l'on vous a même déjà donné six valets pour vous servir, & pour faciliter l'exécution de ce que vous avez à faire.

Nous lui rendîmes grâces avec toutes les marques possibles de reconnoissance & de soumission, & nous lui dîmes : Tres-certainement Dieu se manifeste en cette terre. Nous voulûmes lui donner vingt piéces d'or ; il se mit aussi à sourire, & nous quitta, en demandant si nous voulions faire de lui un homme à deux salaires ?

Peu après on nous servit à dîner. Ce repas fut raisonnable & composé de viandes & de boissons tres-salutaires à la vie ; on n'est traité ni mieux, ni avec plus d'abondance dans aucun Collège que je connoisse en Europe. Il y avoit trois sortes de boissons, toutes fort bonnes & fort saines ; de

vin de la vigne , d'une liqueur faite avec du grain , mais beaucoup plus claire & plus transparente que la Bierre , & d'une espece de Cidre agreable & merveilleusement rafraichissant , exprimé d'un certain fruit de ce pais-là. Nous fîmes aussi regalez d'une grande quantité d'Oranges rouges , excellentes pour les malades ; l'on nous assura que c'étoit un remede present & efficace contre les maux contractez sur Mer. Outre cela nôtre Conducteur nous fit present d'une Boëtte remplie de petites Pilules grises , & nous dit que si nos infirmes en avalloient chacun une , tous les soirs en se mettant au lit , elles avanceroient extrêmement le retour de leur santé.

Le lendemain après nous être un peu remis du travail & de la fatigue que nous avions eue en

transportant nos malades & le reste des choses que nous avions tirées du Vaisseau ; je jugeai à propos d'assembler nos Gens, & de leur parler en ces termes :

Mes chers amis, pensons à nous & à l'état dans lequel nous sommes. Déjà presque ensevelis dans les Ondes de la Mer, nous avons été jettez en terre, ainsi que Jonas le fut au sortir du ventre de la Baleine ; quoi qu'à present nous marchions sur l'élément solide, nous sommes néanmoins comme suspendus entre la vie & la mort, ayant passé les bornes du vieux & du nouveau monde, & Dieu seul connoît si nous nous reverrons un jour dans l'Europe. Nous sommes venus ici par une espece de miracle, c'en sera un autre si nous en sortons. C'est pourquoi en rappelant à nos esprits, la fureté passée & les perils presens.

& futurs , ayons recours à Dieu , élevons nos cœurs vers lui , & que chacun de nous corrige sa conduite. Nous sommes au milieu d'une Nation Chrétienne , remplie de Religion & d'humanité ; épargnons-nous , je vous prie , la confusion dont nos vices nous couvriroient s'ils devenoient publics. Il y a encore une chose à remarquer ; quoique ces gens-cy nous aient enfermez comme par ménagement & par bonté dans la cloture de cette maison , pour trois jours ; qui fait si leur dessein n'est pas de faire une experience de nos mœurs ? En ce cas-là , s'ils les reconnoissent dereglées , ils nous chasseront sans aucun délai , & si au contraire ils y aperçoivent de la regularité , ils nous permettront de rester plus long-temps. Les valets qu'ils nous ont donnez sont sans doute de veritables es-

pions. Pour peu donc que nous foyons sensibles aux avantages de nos ames & de nos corps, gouvernons-nous de maniere que nous ayons la paix avec Dieu & que nous gagnions la bien-veillance de ce Peuple.

Nos compagnons me remercièrent tous d'une voix, des bons avis que je leur avois donnez; & promirent de vivre sobrement, modestement, & sans faire le moindre scandale.

Nous passâmes ces trois jours dans la joye, sans aucune inquiétude, peu embarassez de ce qui pourroit nous arriver après. Le plaisir que nous goutâmes fut d'autant plus parfait que pendant un temps si court, nos infirmes reprirent leurs forces; ils guérirent si subitement, qu'ils s'imaginèrent que la Piscine miraculeuse n'auroit pas eu un plus prompt effet.

Les trois jours étant passez , un homme que nous n'avions point encore vû , nous vint trouver. Il étoit habillé de bleu, comme l'autre , avec cette difference, qu'il avoit un Turban blanc, orné d'une Croix rouge par dessus , & une Etole de toille , tres-propre, autour du col. En entrant il fit une petite inclination & entr'ouvrit le bras ; nous lui rendîmes le salut d'une façon aussi respectueuse & aussi soumise que si nous avions attendu de sa bouche notre sentence de vie ou de mort. Il témoigna ne vouloir s'expliquer qu'en presence d'un petit nombre des Nôtres ; il en resta six & les autres se retirerent.

Par mon emploi, dit-il alors, j'ay soin de cette maison, & par ma vocation, je suis Prêtre de Jesus-Christ ; ainsi je me suis rendu ici pour vous aider en toutes

choses , & comme Etrangers & comme Chrétiens ; je croi que vous écouterez avec plaisir ce que j'ai à vous dire. Cet Etat vous accorde encore six semaines de séjour, & si vos affaires demandent un temps plus long, ne vous inquiétez pas, car outre que la Loy du Royaume n'est pas extrêmement rigoureuse sur cet article, je puis reculer vôtre départ selon le besoin que vous en aurez. Je vous dirai de plus que cette maison où vous êtes, est assez riche en argent comptant ; les revenus s'étant toujours accumulés depuis trente-sept ans qu'il n'a abordé ici aucun Etranger. Ne vous mettez donc point en peine de vôtre dépense tandis que vous serez ici, le Thrésor public fournira à tout, & l'on n'en précipitera pas d'un seul moment vôtre retour. Pour ce qui concerne les marchandises

les

ses que vous dites avoir aportées, on ne vous imposera aucune condition trop dure; vous les vendrez leur juste prix, & vous en recevrez la valeur ou en argent ou en autres marchandises, peu nous importe. Que si vous avez quelque demande à faire à l'Etat, donnez-m'en connoissance, & ne craignez point que la réponse que je vous en ménagerai vous chagrine. L'unique chose que je vous enjoins, est que pas un de vous ne s'éloigne des Remparts de cette Ville de plus d'une Karanne, (mesure qui répond à un mille & demi) sans une permission spéciale.

Après nous être regardés les uns les autres, nous lui repliquâmes que l'admiration que sa douceur & sa bonté paternelle nous causoit, ne nous permettoit pas de trouver des paroles dignes d'être

tre employées à lui marquer notre gratitude ; & que d'un autre côté sa libéralité , également magnifique & inopinée , prevenoit toutes les demandes que nous aurions pu faire : Que nous pensions avoir devant les yeux comme une image du bon-heur dont on jouit dans le Ciel , puisqu'ayant été auparavant sur le point de perir , nous étions parvenus en un lieu où l'on ne ressentoit que des consolations perpetuelles.

Que pour ce qui étoit du commandement qu'il nous faisoit , nous l'observerions exactement , quoique nos cœurs fussent saisis d'un desir inexprimable de reconnoître plus parfaitement une terre si heureuse & si sainte. Nous ajoutâmes que nos langues sécheroient dans nos bouches , plutôt que nous oubliassions jamais ni lui ni sa Nation dans nos prieres ;

nous le suppliâmes aussi de nous mettre du nombre de ses plus sinceres & de ses plus fideles serviteurs, & de croire que nous lui étions aussi étroitement dévouiez que des mortels le peuvent être à un autre mortel ; qu'en cette qualité nous lui soumettions humblement nos personnes , & tout ce que nous avions.

Il nous dit qu'il étoit Prêtre ; & qu'il se promettoit la recompense du Prêtre , c'est-à-dire, une amitié fraternelle de nôtre part & l'avantage de faire du bien à nos corps & à nos ames. Là-dessus il s'en alla en pleurant de tendresse, & nous laissa si penetrez de joye & de reconnoissance , que dans l'agreable confusion d'esprit où nous étions, nous nous redîmes plusieurs fois que nous avions abordé dans un país peuplé d'An- ges, qui nous apparoisant tous les

jours , prevenoient non seulement notre attente , mais aussi nos pensées mêmes par leurs faveurs.

Ce Proviseur revint le jour d'après sur les dix heures du matin , & les premiers complimens étant faits de part & d'autre , il nous dit familièrement qu'il venoit nous rendre visite & passer le temps avec nous ; ensuite de quoy il demanda une Chaise & s'assit. Nous fîmes de même , & nous nous plaçâmes autour de lui , seulement au nombre de dix , parce que les autres étoient ou sortis du logis , ou d'une condition trop basse. Son discours commença ainsi :

Nous qui habitons cette Isle de Bensalem, nous avons cela de particulier que nous connoissons la plus grande partie du Monde , & que cependant nous demeurons absolument inconnus aux autres

Nations ; ce qui vient de la situation solitaire & écartée de notre Isle, de l'obligation que nous imposons à nos voyageurs de la tenir cachée, & de ce que nous y admettons peu d'Etrangers. Il vous convient donc plus qu'à moy de faire des questions, attendu que vous avez moins de connoissance.

Nous repartîmes qu'il nous obligoit sensiblement, en nous permettant de l'interroger, & que tout ce que nous avions déjà remarqué, nous faisoit aisément conjecturer que rien au monde ne meritoit plus d'être connu que l'Etat & les Coûtumes de la Terre fortunée où nous étions. Mais avant toutes choses, lui dîmes-nous, puisque nous voici assemblez des extrêmités de l'univers & qu'étant Chrétiens les uns & les autres, nous esperons de nous réunir dans le Ciel ; nous souhai-

terions savoir comment ce païs se
éloigné & séparé par tant de Mers
vastes & inconnuës de la terre
que le Sauveur a habitée pendant
sa vie mortelle , s'est converti à
la Foy , & quel a été son Apôtre.
Il étoit aisé de juger à l'air de
son visage que notre interroga-
tion lui plaisoit beaucoup. Vous
m'avez admirablement gagné le
cœur par votre première question,
nous dit-il , car elle m'apprend
que vous cherchez en premier
lieu le Royaume de Dieu ; je sa-
tisferai volontiers , & en peu de
mots , à cette demande.

Environ vingt ans après l'As-
cension du Seigneur , le peuple de
Renfufe , Ville maritime , située
à l'Orient de cette contrée , ap-
perçût pendant une nuit claire
& seraine , à mille pas du riva-
ge , une Colonne de lumière , de
figure cylindrique , qui s'élevoit

de la Mer vers le Ciel, à une hauteur tres-considerable, au sommet de laquelle il y avoit une grande Croix encore plus lumineuse & plus brillante que le reste. Tout le peuple de la Ville s'assembla, comme vous le pouvez croire, sur le bord de l'Ocean, pour considerer cette merveille; & après avoir demeuré quelque temps dans un étonnement qui le rendoit immobile, plusieurs se jetterent dans des Chaloupes, pour aller regarder de plus près une chose si surprenante; mais à mesure que les Chaloupes approchoient de la Colonne, d'environ soixante toises, elles s'arrêtoient tout d'un coup, sans pouvoir aller plus loin, quoiqu'elles eussent la liberté de se remuer tout autour de cette distance; si bien qu'elles formoient comme un amphiteâtre, auquel cette lu-

miere celeste servoit de spectacle: Par hazard un de nos sages de la société de la *Maison de Salomon*, (Maison, mes tres-chers Freres, qui est veritablement l'œil de ce Royaume) se rencontra dans une de ces Chaloupes. Celui-ci ayant contemplé pendant quelque tems, avec attention & pieté, la Colonne & la Croix, se prosterna la face contre terre, & s'étant remis sur ses genoux, leva les mains au Ciel, en faisant cette Priere :

O Dieu, Seigneur du Ciel & de la Terre, vous avez daigné faire la grace à ceux de notre Ordre de connoître vos creatures & les secrets qu'elles renferment, & de discerner autant qu'il est permis aux hommes, les miracles divins, les œuvres de la nature & les effets de l'art, d'avec les illusions des Démons & toutes les autres impostures: Je certifie donc, & je

reconnois en presence de tout ce peuple que la merveille que nous avons devant les yeux, est un vrai Miracle opere par votre puissance. Et comme nos Livres nous enseignent que vous n'en faites que pour une fin divine & excellente, parce qu'étant auteur des Loix de la Nature, vous ne vous en écarterez jamais, sans de tres-importantes raisons; nous vous supplions en toute humilité de nous rendre ce grand signe favorable & de nous accorder par vôtre misericorde, la connoissance de ce que vous nous promettez secretement en nous l'adressant.

Après qu'il eut ainsi prié, il sentit que sa Chaloupe se dégageoit, quoique les autres demeuraissent encore comme liées, & prenant cela pour une permission d'approcher, il la fit avancer doucement, à la rame, vers la Colonne, en gardant un profond silence. Mais avant qu'il y fut ar-

rivé, la Colonne & la Croix disparurent & se changerent en une infinité d'Etoilles qui s'évanoüirent aussi en peu de temps; & il ne resta de tout ce spectacle, qu'un petit coffre de bois de cedre, qui n'étoit aucunement moüillé, quoiqu'il fut dans l'eau; & d'oü sortoit, du coté qui regardoit le Philosophe, un petit Rameau de Palme verdoyant.

Dés que le Sage eut pris ce Coffret & qu'il l'eut mis dans sa Chaloupe, avec toute la veneration possible, il s'ouvrit de lui-même; on y trouva un Livre & une Lettre, enveloppez dans du linge, & écrits sur des membranes, fort propres. Le Livre contenoit tous ceux du Vieil & du Nouveau Testament, comme vous les avez; car nous savons assez quels sont les Livres que vos Eglises reçoivent: L'Apocalipse y étoit

comprise , aussi-bien que les autres parties du nouveau Testament , qui n'étoient pas encore publiées dans ce temps-là. Pour la Lettre , en voici les paroles :

Moi, Barthelemy, serviteur du Tres-Haut & Apôtre de Jesus-Christ, j'ai été averti par un Ange qui s'est apparu à moi, dans une vision de gloire, d'abandonner ce Coffre aux flots de la Mer. Je rends donc temoignage au Peuple, vers lequel la Providence de Dieu le conduira, & je lui annonce qu'en le recevant, il recevra le salut, la paix & la bonne volonté de la part du Pere & du Seigneur Jesus.

Dieu fit aussi, au sujet de ce Livre & de cette Lettre un Miracle infigne, & semblable à celui qu'il opera, en communiquant aux Apôtres le don des langues ; car non-seulement les habitans du païs, mais aussi les Siriens, les Persans & les Indiens qui demeu-

roient ici dans ce tems-là , lûrent ces deux écrits avec la même facilité que s'ils avoient été faits en leur langue naturelle. Ainsi , mes Freres , cette terre a été preservée de l'infidelité par un Arche , comme les restes de l'ancien monde le furent des eaux du Deluge. Ainsi l'Apôtre saint Barthelemy nous annonça l'Evangile d'une maniere toute miraculeuse. Il finit ici son discours dans le tems qu'un certain homme venoit le demander , & l'on ne parla de rien davantage dans cette conference.

Le lendemain aussi-tôt après le dîner , le Proviseur revint & nous dit , comme en s'excusant , que le jour d'auparavant il avoit été obligé de nous quitter avec un peu de precipitation , mais qu'il venoit nous dedommager , & passer l'apresdinée avec nous , pourvu

toutefois que sa compagnie & son entretien nous fussent agreables. Votre entretien, lui répondîmes-nous, a tant de charmes, qu'il nous fait oublier toutes les miseres que nous avons souffertes, & qu'il derobe à notre esprit la triste pensée de ce que nous avons encore de perils à essuyer : nous avoïons même qu'une heure de conversation avec vous, vaut mieux que des années entieres de notre vie passée. Il s'inclina un peu, & nous étant tous assis, il nous dit : Voilà qui est bien ; c'est à vous me questionner.

Après un peu de silence, l'un des nôtres prit la parole en disant, qu'il y avoit une chose que nous desirions passionnément sçavoir, & que nous craignions en quelque sorte de lui demander de peur de paroître trop hardis. Que néanmoins fondez sur la bonté singu-

liere dont il ufoit envers nous, & nous regardant nous-mêmes, moins comme des étrangers, que comme des gens à lui, nous prendrions la liberté de l'interroger, à condition que s'il rejettoit notre demande, il ne laisseroit point d'excuser notre curiosité.

Il repliqua, qu'aparemment nous n'avions pas encore oublié ce qu'il nous avoit dit; & que nous avions assez remarqué nous-mêmes que l'heureuse contrée dans laquelle nous avions mis le pied, étoit connue de tres-peu de personnes quoi qu'on y eut une connoissance assez exacte de la plûpart des autres Nations du monde. Nous repartîmes que nous étions convaincus de cette double vérité, parce que nous voions qu'on sçavoit en Bensalem les Langues & une bonne partie des affaires de l'Europe, au lieu qu'en Eu-

rope nous n'avions pas seulement
 oüi parler de cette Isle, après
 tant & de si longues navigations
 entreprises dans ce dernier Siecle:
 Que c'étoit justement ce que nous
 ne pouvions assez admirer, les
 Nations se decouvrant neces-
 sairement les unes aux autres, ou
 par les voïages qu'elles font au
 dehors, ou par les Etrangers qu'
 elles reçoivent chez elles: Qu'à la
 verité, quoi que celui qui voïage
 dans un Pais éloigné, acquierre
 la connoissance de plus de choses
 par sa vûë, qu'il n'en sçauroit
 apprendre chez lui en conversant
 avec un étranger; neanmoins
 l'une & l'autre maniere pouvoit
 en quelque façon servir à se faire
 connoître les uns aux autres. Mais
 que nous n'avions point encore
 oüi dire, ni qu'aucun Vaisseau de
 quelque Nation que ce pût être
 fût jamais revenu de Bensalem,

ni qu'aucun Navire de Bensalem eût jamais paru sur les côtes des Indes Orientales ou Occidentales, bien loin d'avoir touché celles de l'Europe : Que ce n'étoit pas simplement cet éloignement de communication qui nous étonnoit, la situation de son Isle cachée dans le sein d'une Mer tres-vaste, pouvant en être la cause, ainsi qu'il l'avoit observé lui-même ; mais que ce qui, à notre jugement, passoit toute admiration ; c'étoit la connoissance qu'ils avoient des Langues, des Livres, & des affaires de tant de Nations séparées d'eux par de si prodigieux espaces : Que nous ne devinions point du tout comment cela se pouvoit faire, & qu'il nous sembloit que de demeurer cachez & invisibles, & à même-tems ne rien ignorer de tout ce qui regarde les autres, c'étoit

une

une chose qui apartenoit plutôt à des esprits & à des Puissances celestes , qu'à des hommes quels qu'ils fussent.

A ces paroies , le Proviseur souïrit doucement , & dit que ce n'étoit point sans raison que nous avions joint quelques excuses à cette question , puisqu'elle donnoit à entendre que nous regardions en quelque maniere sa Patrie , comme un Pais de Magiciens , d'où l'on enveroit dans le reste du monde des esprits aëriens pour rapporter tout ce qui s'y passe.

Nous lui dîmes tous d'une voix avec respect & faisans voir sur nos visages que nous prenions ce qu'il venoit de nous dire pour une raillerie agréable : Qu'à la verité nous étions fort portez à croire qu'il y avoit dans sa Nation quelque chose de surnaturel ; mais

que nous l'attribuions plutôt aux Anges qu'à la magie noire ; & que pour parler franchement , le scrupule que nous avions fait de l'interroger sur ce sujet , loin d'avoir rapport à cela , n'avoit d'autre fondement que le silence qu'il nous avoit dit être imposé par les Loix à ceux du País , à l'égard des Etrangers. Vous faites bien , reprit-il , de vous en ressouvenir ; c'est pourquoi en vous parlant je tairai aussi ce qu'il n'est point permis de vous reveler ; il restera assez de choses à dire , pour contenter amplement votre curiosité.

A peine me croirez-vous , mais je ne laisserai pas de vous dire qu'il y a trois mille ans ou plus que les Navigations , & sur tout celles de long cours , étoient plus fréquentes sur le Globe de la terre , & plus hardies qu'elles ne le sont à present. N'allez pas

penfer que j'ignore combien l'art de naviger s'est perfectionné chez vous, & le grand usage que vous en avez fait depuis cent vingt ans: je le fçais; & neanmoins je vous repete que les grands voïages sur Mer étoient plus communs en ce tems-là qu'aujourd'hui; soit que le souvenir de la conservation du Genre humain par le moïen de l'Arche, au tems du Deluge universel, inspirât ce courage aux hommes; soit qu'il leur vint d'ailleurs; il est certain, que rien n'est plus vrai que ce que j'avance.

Les Pheniciens, & ceux de Tir, avoient de grandes Flottes, aussi-bien que Carthage, Colonie de cette derniere Ville, bien que située plus vers le Couchant. Les Flottes des Egyptiens & des Habitans de la Palestine étoient puissantes & nombreuses dans l'Orient. La Chine, & la grande

Athlantide (que vous apellez Amerique) qui ne navigent à present que dans des jonchs & dans des canots , avoient alors une grande multitude de gros Vaisseaux : Les Histoires fidelles de ces tems-là nous marquent clairement que notre Isle étoit maîtresse de mille cinq cens gros & puissans Navires. Nous avons autant de connoissance de ce que je vous dis , que vous en avez peu chez vous , où peut-être la memoire en est tout à fait éteinte.

En ce même tems des Vaisseaux de toutes les Nations que je viens de nommer aborderent en cette Isle. Ils étoient chargez , comme il arrive d'ordinaire , non-seulement de ceux à qui ils apartenoient , mais aussi de plusieurs autres personnes nées dans des Provinces éloignées de la Mer : si-bien que nous eûmes ici des

Perfans , des Chaldéens , des Arabes , en un mot des gens de toutes les Nations célèbres & puissantes , qui même y laisserent de leur race , & dont nous avons encore quelques Tribus parmi nous. Nos Navires allerent aussi presque partout , tant du coté de votre détroit que vous apellez les Colonnes d'Hercules , que vers les autres Païs qui bordent la Mer Méditerranée & l'Océan Athlantique : ils pousserent leur route jusqu'à Paguin (a) Ville tres-ancienne dans la Chine , placée assez près de la Mer & de la Tartarie Orientales , & la même que Cambalu & Quinzé.

Dans ce même tems les Peuples de la grande Athlantide estoient aussi fort puissants , & continuèrent de l'être durant tout le Siecle suivant ou plus. Il me

[a] PEQUIN.

paroît qu'un grand homme (*a*) de votre monde est un peu sujet à caution lorsqu'il dit que la race de Neptune s'y étoit établie ; qu'il parle de la magnificence du Temple, du Palais, de la Ville & de la Colline ; qu'il décrit les différens contours des beaux & grands fleuves qui enrichissoient les dehors de la Ville & du Temple comme autant de colliers ; & qu'il dépeint ces degrez fameux par lesquels on arrivoit à l'un & à l'autre ainsi que par une échelle du Ciel. Tout cela est poétique & fabuleux , mais aussi il y a un peu de verité mêlée.

Il est indubitable que la grande Athlantide comprenoit des Roïaumes florissans , formidables par leurs armes , par la multitude de leurs Vaisseaux , & par leurs richesses ; tant du côté du Perou

[*a*] PLATON.

qui s'appelloit alors Coya, que de celui du Mexique qu'on nommoit Tirambel. C'est à bon droit que je dis que ces Roïaumes floriffoient, puisque dans un même tems, ou tout au plus dans l'espace de dix années ils entreprirent deux grandes expéditions navales : ceux de Tirambel firent le Trajet de la Mer Athlantique, & passerent jusqu'à la Méditerranée ; & ceux de Coya traverserent la Mer Australe, & vinrent en cette Isle.

La première de ces expéditions ne peut aucunement être revuë en doute, & il paroît que votre Auteur en avoit appris quelque chose d'un Prêtre Egyptien. Mais je ne scaurois vous dire au vrai, si ce furent les anciens Athéniens qui s'oposèrent à ces forces, & qui eurent la gloire de les vaincre : ce qui est certain, c'est qu'il

48 LA NOUVELLE
n'en revint pas un seul homme,
ni un seul Vaisseau.

La flotte de Coya qui nous at-
taqua n'auroit pas eu un succès
plus heureux, si elle n'eut ren-
contré des ennemis plus humains.
Car Altabin, Roy de cette Isle,
homme prudent & excellent Ge-
neral, aiant une parfaite connois-
sance de ses forces & de celles
des ennemis se conduisit de ma-
niere, qu'après qu'ils eurent fait
leur descente, il empêcha toute
communication entre leurs Trou-
pes de terre & celles de Mer, &
enferma les unes & les autres
comme dans des filets, en les en-
vironnant de toutes parts sur la
terre & sur l'eau, par deux Ar-
mées beaucoup plus nombreuses
que les leurs. Par ce moïen il les
obligea de se rendre sans combat,
& quoi qu'il fut maître de leur
imposer telles conditions qu'il eut
voulu,

voulu, il se contenta de les faire jurer qu'ils ne porteroient jamais plus les armes contre lui; après quoi il les renvoya tous sains & saufs.

Mais la vengeance divine ne tarda gueres à les châtier d'une entreprise si temeraire: car un siecle après, ou même moins d'un siecle, cette grande Athlantide fut absolument détruite.

Cela n'arriva point par un tremblement de terre, ainsi que votre Auteur le raconte; cet endroit du monde y est peu sujet: mais par un Deluge ou inondation particuliere, y aiant encore aujourd'hui dans ce Pais-là de plus grands fleuves, & de plus hautes Montagnes qui font couler les eaux dans les plaines, que dans toutes les autres parties du vieux monde. A la verité les eaux de ce Deluge ne furent pas

fort profondes, & en certains lieux leur hauteur n'alla pas peut-être à plus de quarante pieds, ce qui fut cause que quelques Sauvages, habitans des Montagnes, échaperent, tandis que les autres furent submergez avec les Animaux.

Les Oyseaux trouverent aussi un refuge assuré sur les lieux élevez, ou sur le haut des plus grands arbres. Cette inondation qui par son peu de profondeur n'auroit pû être fatale à ceux qui avoient dans les plaines & dans les valées, des maisons plus hautes que sur la surface de l'eau, leur donna la mort par sa longue durée : ils manquerent de tout ce qui est nécessaire à la vie, & perirent de misere & de faim. Ne vous étonnez donc pas si l'Amérique est si degarnie d'habitans, & si les Americquains sont

A T H L A N T I D E. ¶
si simples & si barbares. Il faut
que vous comptiez que ce Peu-
ple a mille ans moins que tous
les autres Peuples de l'Univers ;
tel est l'intervalle qui se rencon-
tre entre le Deluge universel, &
l'inondation particuliere de l'A-
merique. D'ailleurs ces foibles
restes du Genre humain qui s'é-
toient tenus dans les Montagnes ,
furent long-tems à descendre, &
à peupler le Plat Pais : & com-
me c'étoient des gens farouches,
tres-grossiers, & bien differens
de Noë (dont la famille avoit été
choisie entre toutes celles du
monde) ils ne furent capables
de transmettre à leur posterité
ni les arts, ni les lettres, ni les
régles de la vie civile. Outre
cela le froid piquant auquel ils
avoient été exposez lorsqu'ils de-
meuroient sur les Montagnes, les
ayant accoustumez à se vêtir de

peaux d'Ours, de Tigres, & de grands Boucs fort velus dont il y a là une grande quantité, & se trouvant, après leur descente, livrés à des chaleurs excessives sans avoir de quoi s'habiller à la légère, ils furent contraints d'introduire la mode d'aller nus, laquelle ils observent encore à présent. Ils ont seulement conservé un grand attachement pour les plumes des Oiseaux, & ils se font un vrai plaisir d'en porter à l'exemple de leurs Ancêtres Montagnards, qui peut-être furent invitez à se parer ainsi par la multitude inouïable d'Oiseaux qui cherchent un azile dans les mêmes lieux élevez, pendant que les eaux remplissoient ce qui étoit au dessous.

C'est donc, mes freres, par un accident tout-à-fait étrange, & par un des plus grands prodiges

ges que les tems aient fait naître, que le commerce que nous avions avec les Ameriquains a fini. Nous avions plus de liaison avec eux, qu'avec tous les autres mortels, parce qu'ils étoient les plus proches voisins de nôtre País : par un malheur aussi terrible que celui que je viens de vous raconter, ils cessèrent d'être ; & il falut aussi cesser de commercer.

Quant à ce qui regarde les autres parties de l'Univers, il est tres manifeste qu'on s'y ralentit extraordinairement sur le fait des Navigations, principalement de celles de long cours : soit à cause des Guerres qui s'éleverent, soit parce que l'on commença à se servir de Galeres & d'autres semblables bâtimens qui ne resistent qu'à peine aux flots de l'Ocean, soit enfin parce que tout est sujet à changer avec le tems.

Vous voiez clairement par tout ce que vous avez entendu, pourquoi la connoissance qu'on auroit pû continuer d'avoir de notre Isle, par le secours de la Navigation, ne s'est point soutenüe. On n'y a jamais abordé depuis les premiers tems, que par un hazard aussi singulier que celui qui vous y a amenez depuis peu de jours.

Il faut à present vous faire part d'une autre raison que nous avons euë de mettre fin à nos navigations : car si je veux vous dire la verité, je ne puis pas nier que le nombre & la force de nos Vaisseaux, la multitude de nos Matelots, & l'abondance de nos munitions & de tout ce qui sert à la Marine, ne soient aussi considerables que jamais. Je vous declarerai donc separément par quel motif nous nous tenons chez

nous , & cela pourra servir à éclaircir la question que vous avez d'abord proposée.

Il y a environ mille neuf cens ans qu'il regnoit dans cette Isle un Roy dont la memoire est parmi nous en plus grande veneration que celle d'aucun autre ; & que nous honorons , non par un culte superstitieux , mais en le regardant comme un instrument dont Dieu s'est servi , quoiqu'il ne fut qu'un homme mortel. Il s'apelloit Salomona , & nous le croions auteur de nos Loix. Dieu lui avoit donné un cœur vraiment grand , & incapable de se lasser de faire le bien : il s'apliquoit uniquement à signaler son regne par la felicité parfaite de son Peuple.

Ce Monarque aiant meurement consideré que cette Isle , dont le circuit divisé par milles,

en contient à peu près cinq mille six cens , pouvoit aisément se passer du secours des Pais Etrangers à cause de la bonté & de la fertilité de son terroir : que la Flote & les autres Vaisseaux du Royaume s'exerceroient assez pour se maintenir en bon état , si on les occupoit à transporter les choses necessaires d'un Port à l'autre , & à faire de frequens voïages dans quelques Isles voisines , soumises à nos Loix & à notre Empire : Enfin que son Royaume , parvenu alors au plus haut comble de bonheur & de prosperité , pouvoit en descendre de mille manieres , sans qu'on pût presque imaginer un seul moïen pour le rendre plus florissant qu'il n'étoit : il crut ne pouvoir jamais remplir plus sûrement ses desseins héroïques , qu'en perpetuant autant que la

prudence humaine en seroit capable, le bonheur présent dont il jouïissoit. Dans cette vûë, entre plusieurs Loix fondamentales, il en établit une qui interdit l'entréè de ce Royaume aux Etrangers. Nous en voyions encore beaucoup nonobstant le malheur arrivé à l'Amérique : Salomona voulut preserver ses Sujets des nouveautez qu'ils introduisoient en cette Isle, & du mélange des mœurs.

Il est vrai que les Chinois ont depuis long-tems une loi qu'ils observent encore, laquelle a quelque rapport à celle-ci : mais cette loi ne produit chez eux qu'un effet fort méprisable, & ne sert qu'à les rendre curieux, ignorants, craintifs, maladroits. Nôtre Legislatteur a porta à la sienne des temperaments qui mettent une grande difference entre l'u-

58 LA NOUVELLE
ne & l'autre. En premier lieu,
il voulut que tous les droits de
l'humanité fussent conservez en
leur entier à l'égard des Etran-
gers, & qu'ils jouissent des pri-
vileges & des fondations établies
pour les soulager & les conso-
ler dans leurs afflictions : vous
en avez fait vous-mêmes l'expe-
rience. Nous nous levâmes tous
à cette parole, & nous jugeâ-
mes qu'il étoit de notre devoir
de lui témoigner notre recon-
noissance par de profondes incli-
nations. Pour lui, il continua
ainsi à discourir : Ce même Roy
voulut joindre la Politique à
l'Humanité ; & ne jugeant pas
qu'il convînt, ni à celle-ci, de
retenir les Etrangers malgré eux,
ni à celle-là, de leur laisser la
liberté de publier les secrets de
cette Isle, & de les exposer à la
derision : il inventa un expedient

qui fut, que ceux des Etrangers auxquels on auroit permis de prendre terre, qui voudroient s'en retourner, le pussent; & que ceux qui aimeroient mieux rester, reçussent de l'Etat, des conditions & des moiens pour vivre. Sa pénétration fut en cela si heureuse, que depuis tant de Siecles que cette loi est fondée, nous n'avons memoire d'aucun Vaisseau qui ait choisi de s'en retourner; & que treize hommes seulement s'en sont allez en divers tems par la commodité de nos Navires, sans que nous aïons jamais sçeu ce que ce petit nombre de personnes a repandu dans l'Univers touchant ce Pais. Ce que vous pouvez conjecturer, est que tout ce qu'ils en ont pû dire a passé par tout pour un rêve.

- Notre Legislatteur a aussi jugé qu'il étoit necessaire de nous em-

pêcher absolument de mettre en Mer pour aller dans les Païs étrangers, ce qui ne se pratique point à la Chine. Les Chinois vont où ils veulent, & où ils peuvent : preuve certaine, que la défense qu'ils font aux Etrangers d'entrer dans leur Empire, n'a d'autre cause que leur crainte & leur lâcheté. La loi que nous avons là-dessus n'a qu'une seule restriction ; mais qui est admirable, en ce qu'elle nous procure tout le bien, & qu'elle nous fait éviter tous les maux qu'on pourroit s'attirer en communiquant avec les autres Peuples. Quoiqu'en vous découvrant ce mystère il vous paroisse peut-être que je m'écarte de mon sujet ; vous verrez bien-tôt que tout ce que je vous dirai, y a un vrai rapport.

Vous sçavez donc, mes chers Freres, qu'entre toutes les

grandes choses que Salomona a faites, il y en a une qui surpasse toutes les autres, qui est la fondation d'une Compagnie, que nous appellons : *La Famille* ou *la Maison de Salomon*. Cette Compagnie est une vive source de lumiere pour ce Royaume; & selon nous, elle n'a point d'égale dans l'Univers. On s'y applique uniquement à examiner & à contempler les Ouvrages qui sont sortis des mains de Dieu.

Quelques-uns croyent, nonobstant la difference des noms, qu'elle porte celui de son Fondateur, comme si l'on disoit : *La Maison de Salomona*: mais les Actes authentiques, conservez dans nos Archives, sont conformes la-dessus à l'usage d'aujourd'hui. Ainsi mon sentiment est que ce nom vient de ce Roy des Hebreux, dont la memoire est si celebre.

parmi vous, & qui ne nous est pas tout-à-fait inconnu, puisque nous possédons quelques parties de ses Ouvrages, desquelles vous manquez: Je parle de l'histoire naturelle qu'il a faite des Animaux, & de celle de toutes les Plantes, depuis le Cedre du Liban, jusques à la Parietaire.

Comme nôtre Roy avoit sur la plûpart des choses, des idées assez conformes à celles de ce Roy des Hebreux qui avoit vécu longtemps avant lui; je suis persuadé qu'il voulut honorer de son nom la fondation qu'il érigeoit, & ce qui me le fait croire, c'est que nos Histoires anciennes appellent cette société, tantôt, *la Maison de Salomon*, & tantôt, *le College de l'Ouvrage des six jours*; d'où j'infere, & que cet excellent Monarque avoit appris des Hebreux que Dieu avoit créé

L'Univers & tout ce qu'il contient, en six jours; & que voulant instituer une Compagnie qui examinât à fond les propriétés de toutes les Créatures, pour la plus grande gloire de leur Auteur, & l'utilité du Genre humain, à qui l'usage en est accordé; il lui donna aussi cette autre nom, & l'appella le Collège de l'Ouvrage des six jours. Mais pour revenir à nôtre sujet, après que le Prince eut fait la Loy, dont j'ay parlé, il y joignit un Reglement, par lequel il fut dit que de douze en douze ans il partiroit de ce Royaume deux Vaisseaux pour divers endroits de la terre, dans chacun desquels il y auroit trois Confreres de la Maison de Salomon, avec ordre de nous rapporter tout ce qu'ils auroient remarqué touchant les affaires, & l'état des lieux où ils

aborderoient ; d'observer principalement tout ce qui regarde les sciences, les arts, les manufactures & les inventions nouvelles de tout l'Univers, & de se charger à leur retour de toute sorte de Livres, d'Instrumens & d'Echantillons.

Ces Vaisseaux ne sont embarrassés d'aucunes marchandises ; une ample provision de vivres, & de grosses sommes d'argent que les Confreres employent à faire les emplettes dont nous avons fait mention, & à récompenser les gens dont ils peuvent avoir besoin, en font toute la charge. Ils reviennent aussi-tôt que les Confreres sont arrivez dans le pais où ils doivent séjourner jusqu'à ce qu'on les aille reprendre. De vous dire maintenant comment on empêche les Mariniers de se faire connoître dans les lieux

lieux où ils abordent , par quel art ceux qui descendent se tiennent à couvert , sous le nom de quelqu'autre Nation , à quels endroits nos Vaisseaux prennent terre en chaque país , & en quel ordre un voyage succede à l'autre , par rapport aux differens lieux ; e'est ce qui ne n'est point permis , non plus que de vous déclarer plusieurs circonstances qui concernent la pratique , & qui dans le fond ne sont point nécessaires pour éclaircir vôtre question.

Nous commerçons , comme vous voyez , mais ce n'est pour gagner ni de l'or , ni de l'argent , ni des pierreries , ni des étoffes de soye , ni des parfums , ni aucune autre marchandise matérielle ; c'est pour acquérir la première des creatures de Dieu , qui est la Lumière , & pour y partici-

66 LA NOUVELLE
per en quelque coin de la terre
qu'elle se découvre.

Après avoir dit cela , il se tût ,
& nous gardâmes aussi le silence
pendant quelque temps , étonnez
d'avoir entendu raconter tant de
choses surprenantes , d'une ma-
nière si plausible. Il entrevit que
nous avions l'esprit embarrassé
d'un grand nombre de pensées ,
que nous ne pouvions pas encore
exprimer ; & afin de nous mé-
nager du temps , il se mit à nous
questionner avec beaucoup de
civilité , sur nôtre voyage & sur
nos affaires ; & à la fin il nous
dit que nous ferions bien de voir
entre-nous combien de temps
nous avions à demander à l'Etat
pour nôtre demeure dans l'Isle.
Au reste il nous recommanda de
n'être point timides , parce qu'il
ne doutoit pas qu'il n'obtint pour
nous la permission de rester au-

tant que nous voudrions. Pour le remercier d'une offre si obligeante, nous nous levâmes tous, & nous commençâmes à baiser le bas de son étole, mais il ne voulut pas nous laisser faire, & il se hâta de nous quitter.

Dés que nos gens eurent appris que cet État faisoit de bonnes conditions aux Étrangers qui fouhaittoient s'y habituer, à peine en trouvâmes - nous un seul qui voulut se laisser persuader d'avoir soin de nôtre Navire. Ils avoient tous envie d'aller trouver le Proviseur pour accepter le parti qu'on voudroit leur offrir, & ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté que nous vînmes à bout de leur faire différer l'exécution de ce dessein, du moins jusqu'à ce qu'on fut convenu à la pluralité des voix de ce qu'il y auroit à faire.

Nous voyans délivrez de la crainte du dernier malheur , il nous sembloit que nous étions déjà en pleine liberté ; nous méinions une vie délicieuse.

Quelque fois nous nous promenions par la Ville , quelquefois nous en parcourions les dehors , jusques aux bornes prescrites ; nous jouïssions par tout de la veuë des objets dignes d'être remarquez , ou capables de faire plaisir.

Nous fîmes aussi connoissance avec quelques-uns des plus considerables de la Ville , & nous découvriâmes en eux tant de douceur , tant de sincerité , une inclination si forte à caresser les Etrangers & à les recevoir , pour ainsi dire , dans leur sein ; que peu s'en fallut que leurs manieres charmantes ne nous fissent oublier tout ce que nous avions.

laissé de plus cher dans nôtre Patrie. Il nous arrivoit tous les jours des choses dignes d'être observées & d'être rapportées : s'il y a au monde un païs dont les Coûtumes meritent d'attirer sur elles les regards & l'attention des hommes , c'est assurément celui-là.

Un jour deux des Nôtres furent invitez à une certaine ceremonie , qu'ils nomment entre eux : *La fête de la famille*. Rien n'est plus conforme à la Loy naturelle que cette Fête, rien n'est plus pieux ni plus digne de veneration. Elle prouve d'une maniere admirable la bonté de ce Peuple.

Il est permis par les Loix du Royaume, à tout homme qui pendant sa vie voit en un même temps , trente de ses descendans ; vivans & agez de plus de trois

70 L A N O U V E L L E
ans, de célébrer la Fête de la famille : Le public en fait toute la dépense.

Deux jours auparavant, le *Tirfan*, ou Pere de famille, prie trois de ses amis, à son choix, de se trouver chez lui avec le Magistrat de la Ville ou du Bourg de sa demeure, & assemble toutes les personnes des deux sexes qui composent sa famille. Ces deux jours se passent à tenir conseil ; le *Tirfan*, ses Amis, le Magistrat, s'appliquent à procurer le bien de la maison ; on termine les querelles & les procès, s'il y en a ; on cherche des expédiens pour tirer de la pauvreté & de la misere ceux de la parenté qui y sont tombez ; & l'on trouve toujours moyen de les secourir & de leur fournir une honnête subsistance. Si l'amour de la débauche ou de l'oïiveté en

a gagné quelqu'un , on lui fait la correction & l'on blâme publiquement sa conduite. On prend même des mesures pour les mariages , & l'on consulte sur les differents genres de vie qui peuvent convenir à un chacun : Telles sont à peu près les matieres dont on traite , & sur lesquelles on prononce dans cette assemblée domestique. Le Magistrat y assiste , afin d'appuyer de son autorité les ordres & les décisions du Tirsan , & afin de les faire executer de force , s'il y avoit de la resistance dans la famille : mais les enfans ont tant de respect pour celui à qui l'ordre de la nature les a soumis , qu'il n'arrive que tres-rarement qu'on soit obligé d'en venir là. Le Tirsan en choisit un , preferablement à tous les autres , pour demeurer perpetuellement avec lui , & l'on ap-

pelle désormais celui-là : *Le Fils de la vigne* ; nom dont je rendrai raison dans la suite.

Le jour de la solennité , après la célébration de la divine Liturgie , le Tirsan s'avance gravement vers une grande Salle , préparée pour la fête. Un Estrade élevée d'une marche au dessus du pavé , occupe le haut de cette Salle , & l'on y voit un Fauteuil , adossé contre la muraille & une Table couverte d'un tapis. Il y a au dessus du Fauteuil un Pavillon de lierre , fait en rond ou en ovale. Le Lierre en ce pays-là conserve sa verdure pendant l'hiver , & ses feuilles plus blancheâtres que celles de notre Lierre commun , ne ressemblent pas mal aux feuilles du Peuplier , que nous appellons Argété , excepté qu'elles sont plus luisantes. Des fils d'argent & de fin
lin

lin de diverses couleurs lient ensemble les branches, qui font le tissu de ce Pavillon, lequel est ordinairement l'ouvrage de quelque une des Filles de la famille. Il est couvert par le haut, d'un Raiser d'argent & de fin lin, délicatement travaillé ; mais la matière véritable est le Lierre, dont les amis de la famille ont coutume d'arracher quelque feuille ou quelque petite branche, après que la solennité est finie.

Le Tirfan se met donc en marche, accompagné de tous ses enfans ; les mâles le précédent ; ceux de l'autre sexe le suivent. Si la Mere de la Troupe vit encore, elle assiste secrettement à la ceremonie, dans une espece de Loge couverte, dont la porte & les fenêtrés ne paroissent pas, & qui est placée à côté droit du Fauteuil. Le Pere étant entré,

il s'assied à sa place ; toute la famille se tient debout sur l'Estlade, rangée le long des murailles selon l'âge des personnes, sans prendre garde au sexe ; & le reste de la Salle se remplit d'un fort grand monde, quoique sans desordre & sans bruit.

Quelque temps après, un *Taratan*, c'est-à-dire, un Herault, accompagné à droit & à gauche de deux jeunes garçons, dont l'un porte un rouleau de ce parchemin jaune & luisant dont nous avons parlé, & l'autre une grappe de raisins d'or, attachée à une queue assez longue, part du bas de la Salle. Ils ont tous trois des Manteaux de soye, d'un bleu verdâtre ; mais celui du Herault est orné de rayons d'or, & traine à terre. Il fait trois petites inclinations en approchant de l'Estlade, & quand il y est arrivé,

il prend le rouleau en main.

C'est une Lettre du Roy, qui contient les revenus, les privileges, les exemptions, les titres honorables, accordez au Pere de la famille. Son adresse est : *A un tel, nôtre ami bien aimé, & nôtre creancier.* Le Prince ne donne cette derniere qualité à personne qu'en cette occasion seule ; la Nation ayant pour maxime, que le Roy n'est debiteur qu'à l'égard de ceux qui multiplient ses sujets, & pour cette seule cause. Une Médaille d'or qui le represente, sert de Sceau à ces Lettres, & bien qu'on les expedie de droit, & comme par Justice, on les varie cependant comme on veut, selon l'étenduë & la dignité des Maisons.

Tandis que le Taratan lit à haute voix les paroles du Roy, le Tirfan est debout, soutenu

par deux de ses enfans qu'il a choisis; il reçoit ensuite la Lettre des mains du Lecteur, qui monte sur l'Estade pour la lui presenter. Au même moment toute l'assemblée fait de grandes acclamations en langue du pais, & repete en s'écriant : *Heureux, heureux le Peuple de Bensalem!*

Le Herault prend après cela la grappe de raisins, portée par l'autre jeune garçon, laquelle est d'or, comme nous l'avons remarqué, tant à l'égard de la queue qu'à l'égard des grains. Les grains n'en sont pas toujours d'une même couleur. Leur émail est couleur de pourpre, avec un petit Soleil sur le haut de la grappe, s'il y a plus de mâles que de femelles dans la famille; si c'est le contraire, il est de couleur verte, & la grappe n'est ornée que d'un croissant. Le nombre

des grains égale toujours précisément celui des enfans de la maison. Le Tirsan reçoit cette grappe de la main du Hernaut, & la donne aussi-tôt à celui de ses fils qu'il a élu dès auparavant, pour demeurer avec lui. Toutes les fois que le vieillard sort en public, celui - cy la porte devant lui, comme une marque d'honneur, & c'est cet emploi qui fait qu'on le nomme *Fils de la vigne*.

Cette ceremonie étant achevée, le Tirsan se retire, & peu de tems après il revient pour dîner. Il se met sous le Pavillon & s'assied, ce qui n'est permis à aucun de ses enfans, de quelque dignité ou qualité qu'il soit, à moins qu'il n'ait l'avantage d'être de la Maison de Salomon. Les mâles de sa famille lui servent à manger, & se mettent à genoux toutes les fois qu'ils lui presentent quelque cho-

se ; les femelles demeurent sur pied tout autour , se tenant pourtant assez près des murailles.

Dans la partie de la Salle qui n'est point occupée par l'Estrode , il y a deux tables de part & d'autre , pour les conviez , qui y mangent avec beaucoup d'ordre & de propreté.

Sur la fin du dîner qui ne dure jamais chez eux plus d'une heure & demie . même dans les plus grandes solemnitez , on chante un Hymne , composé au gré de celui qui en est l'Autheur.

Ils ont parmi eux d'excellens Poëtes , à qui les loüanges d'Adam , de Noé & d'Abraham servent toujours de sujet dans ces occasions ; les deux premiers étant les Peres de tout le genre humain , & le dernier celui des croyans & des fideles. La piece ne manque jamais de finir par

des actions de graces qu'on fait à Dieu, pour la naissance de nôtre Sauveur, en qui toutes les Nations de l'Univers reçoivent leur benediction.

Après le dîner le Tirsan se retire encore pour aller prier seul dans un lieu caché au dedans de la Maison; puis il paroît pour la troisiéme fois, afin de donner sa benediction à toute sa race, qui se range auprès de lui comme auparavant. Après que la Table est ôtée, il les appelle tous à lui, les uns après les autres, par leurs propres noms, ordinairement selon l'âge d'un chacun, quoique rien ne le contraigne de suivre cet ordre. A mesure qu'il nomme une personne, elle vient se mettre à genoux devant son Fauteuil, & le vieillard lui met la main sur la tête, en prononçant ces paroles:

Fils (ou Fille) de Bensalem , voici ce que dit votre Pere , ainsi parle celui de qui vous avez reçu la vie : Que les benedictions du Pere Eternel , du Prince de la paix , & de la sainte Colombe , descendent sur vous ; qu'elles multiplient les jours de votre pelerinage & les rendent heureux.

Après cette benediction qu'il donne à tous séparément, si quelques-uns de ses enfans mâles excellent par leur vertu, & par un merite extraordinaire ; il les fait venir en particulier , pourvû qu'ils n'excedent pas le nombre de deux , & les faisant tenir debout devant lui l'un après l'autre , il pose les mains sur leurs épaules , en disant :

Mon fils , c'est un bonheur que vous soyez né ; rendez gloire à Dieu , & persevererez jusques à la fin.

En même temps il donne à celui qui vient d'être ainsi loué &

A T H L A N T I D E. 81
exhorté, un bijou de la figure
d'un Epi de bled, qu'il porte le
reste de sa vie attaché à son Tur-
ban ou à son Bonnet. On passe
le reste du jour à entendre la
Musique, à danser, & à quelques
autres semblables divertissemens
usitez dans la Nation. Voilà com-
me cette Fête se celebre.

Quelques jours après en avoir
été instruit, je liai une amitié
assez étroite avec un certain
Marchand de la Ville, appelé
Joabin, Juif d'origine, & cir-
concis. On a conservé jusqu'à
present en Bensalem un petit
nombre de familles Juives, aus-
quelles on permet d'autant plus
aisément l'exercice de leur Re-
ligion, que ces Israélites ont une
conduite & des sentimens tres-
différens de ceux de leurs sem-
blables, qui sont répandus dans
le reste du monde. Ceux-ci de-

testent le nom de Jesus-Christ, & renferment dans leurs cœurs une antipathie secrète & inveterée contre les Nations avec lesquelles ils habitent : Ceux-là au contraire attribuent au Sauveur des perfections tres-sublimes, & ont une tendresse inconcevable pour le Peuple de Benfalem.

Joabin, en particulier, avoit coûtume d'avoïer que Jesus-Christ étoit né d'une Vierge; & qu'il étoit plus élevé qu'un simple mortel. Il ajoûtoit à cela, que Dieu l'avoit mis à la tête des Seraphins qui sont autour de son Thrône : Il l'appelloit quelquefois *la Voye lactée*, quelquefois *l'Helie du Messie*; & l'honoroit de plusieurs autres grands titres. Il est vrai que ces idées sont au dessous de la Majesté divine de Jesus-Christ; mais les autres Juifs

sont bien éloignez d'en avoir de pareilles.

Le mien ne finissoit pas, quand il se mettoit à faire l'éloge de l'Isle de Bensalem. Il vouloit même me persuader, sur la tradition de quelques-uns de sa Nation habituez en ce pais, que les Bensalemois descendoient d'Abraham, par un fils de ce Patriarche, nommé Nachor; que Moyse étoit auteur des Loix qui sont au jourd'hui en usage dans ce Royaume, ayant employé à les composer une certaine Cabale secrette; & enfin que quand le Messie seroit sur son Thrône en Jerusalem, le Roy de Bensalem seroit assis à ses pieds, preferablement à tous les autres Monarques, qui n'auroient leurs places qu'à une grande distance de lui.

Toutes ces rêveries judaïques mises à part; cet homme étoit

prudent, favant, tres-habile pour le conseil, parfaitement instruit des Loix & des Coûtumes de l'Isle. Un jour en conversant avec lui, je lui avois marqué le plaisir que j'avois eu d'apprendre de quelques-uns des nôtres, la maniere dont se celebre la Fête de la Famille; & qu'il me sembloit que je n'avois de ma vie oüi parler d'aucune solemnité, où la Nature presidât si particuliere-ment : Mais, ajoutai-je, comme il n'y a que le lien nuptial qui rende les familles nombreuses, je souhaiterois fort sçavoir de vous, quelles coûtumes, & quelles loix l'on observe dans ce Pais à l'égard du mariage; & si la Polygamie, tolerée par la plûpart des Peuples qui ne pensent qu'à grossir leur nombre, est défendue dans ce Royaume. Ce n'est pas sans raison, me répondit-il,

que vous louëz l'institution d'une Fête aussi excellente que celle de la Famille ; nous avons expérimenté que les maisons qui ont participé à ses bénédictions, se sont toujours maintenues d'une façon admirable : écoutez-moi maintenant avec attention ; je ne vous dirai que des choses dont j'ai une parfaite connoissance.

A peine trouverez-vous dans tout l'Univers une Nation si pure, si chaste, si exempte de souillûre, que celle de Bensalem : je l'appellerois volontiers *la Vierge du monde*. Il me souvient d'avoir lû dans un de vos Livres d'Europe, qu'un Saint Hermite aiant souhaité voir l'Esprit de fornication ; cet Esprit lui avoit subitement aparu sous la noire figure d'un petit Ethiopien tres-difforme : Si au lieu de cette vision il avoit demandé celle de l'Esprit de chaf-

teté qui regne en Bensalem, il se feroit sans doute montré à lui sous la figure d'un beau Cherubin tout environné de gloire. Il n'y a ici ni lieux de débauche, ni maisons infames, ni filles qui s'abandonnent pour de l'argent, ni rien de semblable : on s'y étonne que vous en souffriez en Europe ; on y deteste cette lâche tolérance ; on y dit que vous ruinez l'effet & la fin du mariage.

Le mariage est établi pour servir de remède à la concupiscence ; & la concupiscence à son tour est comme un éguillon qui porte au mariage. Vous rendez criminelle cette inclination que la nature inspire, & le remède du mariage devient superflu ; lorsque vous ouvrez aux hommes d'autres chemins pour satisfaire leurs desirs. De-là vient qu'on en voit parmi vous une infinité qui ne se ma-

rient pas, & qui preferent un celibat impur & deregulé, à la sainteté du joug conjugal, d'autres se marient, mais trop tard, quand la fleur & sa force de leur jeunesse s'est dissipée. De ceux-ci combien en trouverez-vous qui ne regardent point le mariage comme une espece de trafic ? Ils songent à faire une alliance avantageuse, à profiter d'une dote considerable, à s'attirer de nouveaux honneurs : s'ils forment je ne sçay quel desir d'avoir des enfans, c'est avec beaucoup d'indifference : à quoi ils pensent le moins, c'est à l'union fidelle & reciproque que Dieu a mise, dès le commencement, entre l'homme & la femme.

Il est impossible que des gens qui ont si inutilement consumé la plus grande partie de leurs années & de leur vigueur, se

soucient beaucoup de se voir remaître. Durant leur mariage, se comportent-ils plus sagement qu'auparavant ? cela se devroit, s'il étoit vrai qu'on ne tolérât parmi vous la débauche, que par nécessité. Au contraire, les mêmes penchans leur restent : & ils deshonnorent honteusement leur état, parce que vos Loix punissent aussi peu les hommes mariés qui fréquentent de mauvais lieux, ou qui entretiennent des maitresses, que ceux qui ne le sont pas. L'attachement à de nouvelles conquêtes, les charmes empoisonnez des femmes qui savent se rendre criminelles avec art, font du mariage une affaire insipide, un facheux fardeau, un dur engagement au tribut.

Quand les Habitans de Bensalem entendent les raisons que vous avez de ne point retrancher

ces

ces occasions publiques de peché; & qu'on leur dit que c'est pour éviter de plus grands maux, les adulteres, par exemple, l'outrage auquel les honnêtes filles seroient exposées, les crimes injurieux à la nature, & autres semblables; ils disent que votre prudence est une prudence à rebours & nomment cette pratique, *le marché de Loth*, qui prostitua ses propres filles pour sauver ses hôtes, des mains de ceux qui vouloient en abuser. Ils vont même plus loin, & prétendent que vous ne gagnez rien, ou presque rien, par ces précautions; parce que les mêmes vices, & les mêmes passions subsistent, & s'augmentent toujours; la convoitise étant comme un fourneau, qui s'embrase d'une maniere étonnante, si on laisse quelque sortie aux flâmes; & dont le feu s'éteint absolument, dès

qu'on l'enferme. Pour ce qui est des liaisons brutales qui se font entre les personnes d'un même sexe, ils ne les conçoivent non plus que s'ils n'en avoient jamais entendu parler ; quoi qu'il n'y ait point, dans l'Univers, d'amitiez plus fidelles, ni plus inviolables que celles qu'ils contractent entr'eux.

En un mot, je ne sache point d'endroit où la chasteté triomphe comme ici. C'est même un proverbe parmi les gens du País que *l'impudique perd le respect qu'il se doit* : or après Dieu & la Religion, ce respect est le frein le plus puissant qu'il y ait pour nous empêcher de tomber dans le vice.

Le Juif s'arêta après cette dernière reflexion. Pour moi, j'avois plus d'envie d'écouter que de parler : mais croiant qu'il y

auroit de l'incivilité à me taire, & qu'il étoit à propos de lui donner du moins un moment pour reprendre haleine ; je lui dis que je pouvois à bon droit me servir envers lui des mêmes expressions dont la veuve de Sarepte s'étoit servie en parlant au Prophete Helie ; & confesser, qu'il étoit venu pour rapeller nos iniquitez à nôtre souvenir. Je lui avoüai aussi fort ingenûment que la justice de Bensalem étoit plus abondante que celle de l'Europe. Cet éloge sincere m'attira une petite reverence de sa part, & il continua ainsi son discours.

Les Loix qu'on observe dans ce Royaume à l'égard du mariage, ne sçauroient être ni plus prudentes, ni plus conformes à l'honêteté. Elles ne tolerent point du tout la Poligamie : elles ne permettent ni celebration, ni

92 LA NOUVELLE
contrât de nôces qu'un mois
après que les personnes qui veu-
lent se marier ensemble, se sont
envisagées pour la premiere fois.
A la verité, elles n'annulent pas
les mariages faits sans le consen-
tement des parens ; mais quand
cela arrive, les mariez sont pu-
nis par exheredation, leurs en-
fans ne pouvant heriter que d'un
tiers du bien.

J'ay lû dans un Livre composé
par un de vos Autheurs qui s'est
formé à sa fantaisie l'idée d'une
République, qu'on devroit per-
mettre, aux gens qui prétendent
s'épouser, de se voir nuds. On dé-
saprouve ici cette pensée ; & l'on
croit qu'il seroit tres - injurieux
d'être rejeté, après s'être mon-
tré si familièrement.

Nous avons une methode plus
honnête pour découvrir les dé-
faits secrets des hommes & des

femmes , qui sont quelquefois fort nombreux , & qui pouroient dans la suite rendre un mariage infortuné. Elle consiste en ce qu'il y a près de chaque Ville , deux Etangs apellez *les Etangs d'Adam & d'Eve* , où il est permis à deux amis , l'un de l'homme , & l'autre de la fille , de les aller examiner sepagement pendant qu'ils se baignent. Nous en étions-là lorsqu'un homme vêtu d'une Tunique peinte & dorée , & qui avoit la mine d'un Messager , vint parler de quelque chose au Juif , qui se tournant aussitôt de mon côté , Pardonnez-moi , me dit-il , si je vous quite , on me mande , & je ne puis différer de m'en aller.

Etant venu me revoir le lendemain ; Le Gouverneur de cette Ville , me dit-il avec une joie qui éclatoit sur son visage , reçût

hier nouvelle qu'un des Peres de la maison de Salomon fera ici dans sept jours : nous n'en avons point vû depuis douze ans. Le sujet qui l'amene est inconnu, mais son entrée fera publique, & je ferai en sorte qu'on prepare pour vous & pour vos compagnons un endroit d'où vous la puissiez voir à vôtre aise. Je lui fis bien des remerciemens, & je lui témoignai que la nouvelle de cette arrivée me caufoit un sensible plaisir.

Le Pere entra au jour marqué : c'étoit un homme d'une stature & d'un âge mediocres, d'une belle representation ; il avoit un air de visage qui exprimoit un sentiment de pitié. Sa Robbe étoit de drap noir tout uni, à manches larges, sous laquelle il avoit une Tunique de toile tres-blanche & d'une grande beauté qui lui

descendoit jusques aux talons, avec une écharpe pareille. Il portoit au col, qui du reste étoit découvert jusques aux épaules, une étole de fin lin; aux mains, des gands magnifiques, ornez de pierreries; & aux pieds, des souliers de soye couleur d'hiacinthe: ses cheveux annelez, assez crépus, & d'une couleur tirant sur le noir, portoient avec beaucoup d'ordre de dessous un bonnet de la figure d'un casque ou de ce que les Espaguols appellent *Montera*: sa barbe étoit de la couleur de ses cheveux, & faite en rond.

Il n'y avoit point de rouës à la voiture: c'étoit une chaise parfaitement belle, portée en guise de Litieré par deux chevaux dont les superbes harnois étoient d'or & de soye bleuë: deux Couriers ornez de la mê-

me sorte, l'accompagnoient aux deux portieres. Elle étoit de bois de cedre, enrichi par tout de dorure & de cristaux, excepté que l'or qui paroissoit aux bordures étoit interrompu par un grand nombre de saphirs du côté de devant, & par une pareille quantité d'Emeraudes de la couleur de celles du Perou du côté de derriere: l'imperiale étoit d'un drap d'or & de soye bleuë, la figure éclatante du Soleil environnée de rayons d'or brilloit par dessus, & l'on voyoit sur le devant un petit Cherubin d'or avec ses aîles étenduës. Elle étoit precedée par cinquante jeunes hommes couverts de Tuniques assez larges de soye blanche, qui leur venoient jusques au gros de la jambe: ils avoient des bas de même étoffe, des souliers de soye bleuë, & des chapeaux de même,

ornez

ornez de beaux plumets de diverses couleurs en forme de cordons. Deux hommes habillez de robes de soye blanche qui leur décroissent jusques aux pieds, dont la chaussure étoit de soye bleuë comme celle des autres, marchoient immédiatement devant la Chaise, la tête découverte : l'un portoit une Croix d'un bois tres-precieux & tres-odoriferant ; & l'autre une Crosse de bois de cedre. Il n'y avoit personne à Cheval ni devant ni derriere la Chaise, afin d'éviter, à ce que je croi, le tumulte & le bruit. Elle étoit suivie des Magistrats, & de Confreries de la Ville.

Le Pere étoit assis seul sur un Couffin de velours bleu, aiant sous ses pieds un tapis de soye assez semblable aux tapis de Perse par la variété de ses couleurs,

mais beaucoup mieux travaillé. Pendant la marche, il tenoit la main droite nuë & élevée, bénissant le Peuple sans dire mot. Tout étoit tellement rangé dans les ruës, que le milieu se trouvoit toujours libre, & sans obstacle: Je ne croi pas qu'il y ait jamais eu d'Armée mieux ordonnée, que le Peuple le fut en cette occasion. Même ceux qui regardoient par les fenêtrés, étoient disposez de maniere, qu'il sembloit que chacun occupât précisément la place qui lui étoit dûë.

Après la cérémonie, le Juif me dit; Je serai embarrassé pendant quelques jours, & je ne pourrai pas être avec vous à mon ordinaire & comme je le voudrois, parce que le Gouverneur de cette Ville m'a chargé de servir le Sage qui vient de faire son entrée.

Je ne laissai point de le revoir chez nous trois jours après ; il m'aborda avec ces paroles : Que vous êtes venu ici heureusement ! Le Pere de la maison de Salomon sçait que vous séjournez en cette Ville , & il m'a commandé de vous dire qu'il vous permettra à tous de lui rendre visite , & qu'il entretiendra en particulier quelqu'un de vous, que vous choisirez pour cet effet. Il vous donne jour pour après-demain : il faut que vous le voyiez avant midy ; parce qu'il a résolu de vous donner la bénédiction.

PHilarque interrompit ici la lecture de Cleon. Il n'est pas juste , lui dit-il , que vous vous épuisiez , parce que je ne sçau-rois me lasser de vous écouter. Remettons , je vous prie , la partie à demain : aussi - bien notre

Autheur va nous proposer une matiere toute nouvelle. Si par malheur je vous ai ennuyé , répondit Cleon , il faut vous en prendre à vous-même ; à demain le reste , puisque vous le voulez.

Ces deux amis se leverent , & allerent prendre l'air sur les remparts du coté de la Tour qu'on appelle *Dépense perdue*. Ils virent en passant le Château de César , & s'entretinrent quelque tems sur l'entêtement de la plûpart des Peuples , qui attribuent à ce Conquerant les grandes mafures & les beaux édifices ruinez dont ils ignorent les Autheurs. Leur conversation roula ensuite entierement sur les affaires du tems.

Ils s'arrêterent beaucoup à admirer la sage conduite du grand Basile , qui peu de tems auparavant avoit introduit ses Troupes
dans

dans un grand nombre de Villes, d'une maniere presque miraculeuse. Ils parcoururent toute l'antiquité pour y chercher quelque action comparable à ce grand coup de politique. Ils interrogerent, pour ainsi dire, tous les Heros du tems passé, & ces Heros semblerent avoüer n'avoir jamais rien fait de pareil en ce genre. L'entreprise suivante parut en aprocher le plus.

M. Portius Caton craignant que plusieurs Villes de l'Espagne, qu'il avoit vaincuës, ne vinsent bien-tot à se revolter par la confiance qu'elles avoient en la force de leurs remparts ; écrivit à chacune en particulier de raser les siens ; joignant à cet ordre de cruelles menaces d'un renouvellement de Guerre, s'il n'étoit obeï sur le champ. Toutes ces Lettres furent renduës



précisément en un même jour, & chaque Ville crut être la seule à qui le General Romain eut fait un tel commandement : Cela fit que se défiant toutes de leurs forces, il n'y en eut aucune qui osât résister à sa volonté.

Philarque & Cleon (d'ailleurs grands partisans des Anciens) trouverent bien de la difference entre cette action de Caton, & celle du grand Basile. Elles se ressembloient un peu, dirent-ils, quant au secret, & quant au succès : mais Caton n'avoit affaire qu'à des Barbares qui ne dépensoient rien en espions, à de petits Peuples en faveur desquels personne ne veilloit, à une Nation déjà découragée & qui n'étoit pas sur ses gardes ; & ce qui rendit l'exécution de son dessein fort aisée, il n'envoya qu'un seul homme vers chaque Ville.

Rien de plus facile que de cacher la marche d'un petit nombre de personnes, qui suivent chacune un chemin differend.

Le grand Basile, au contraire, a surpris des ennemis experimentez, des Garnisons qui veilloient & sur elles & sur les autres, des Officiers & des Soldats qui apartenoient à une République toujours attentive, qui n'épargne rien pour être avertie de tout, des gens aguerris, soupçonneux, preparez aux évènements les plus subits. Il a fallu faire avancer, non pas un homme, mais des legions entieres, & leur faire traverser des Provinces encore suspectes ou inquietes, sans que les Marins repandus partout, en eussent la moindre connoissance. Ces difficultez, dit Philarques, auroient arrêté tout autre que le Monarque Eleuthe-

104 LA NOUVELLE
rien. L'Europe , répondit Cleon,
s'est apperçue en cette occasion
avec un étonnement dont elle ne
sauroit revenir, que quoi que rien
ne tienne contre ce Prince in-
vincible, lorsqu'il attaque à force
ouverte ; ses armes sont cepen-
dant moins à craindre que sa pru-
dence, sa sagesse, & la profondeur
de ses conseils.

Le lendemain dès le matin ,
Philarque revint chez son ami :
Cleon reprit son manuscrit aus-
si-tot qu'il le vit entrer : ils s'af-
firent l'un & l'autre. Philarque
voulut faire quelques honêtetez
à Cleon sur la peine qu'il alloit
se donner ; mais Cleon ne ré-
pondit à cela que par une demi-
reverence, dont il accompagna
le commencement de sa lecture.

NOus ne manquâmes point de nous rendre chés le Père, au tems, & au jour marquez ; mes Camarades m'aïant auparavant député pour l'entretien particulier. Nous le trouvâmes dans une chambre richement parée , dont le planché égal par tout & sans estrade , étoit couvert de beaux tapis. Il étoit assis sur un throne assez bas quoique magnifiquement orné, sous un Dais tissu d'or & de soye bleuë. Il n'y avoit personne autour de lui , excepté deux Valets vêtus de blanc , qui par honneur , se tenoient de bout des deux côtez de son throne : son habit de dessous étoit semblable à celui que nous lui avions vû dans la ruë ; au lieu de robbe , il avoit un manteau de simple drap noir sur les épaules.

En entrant nous nous inclinâmes tous profondement , selon

l'instruction qu'on nous avoit donnée ; & quand nous fûmes auprès de lui, il se leva & haussa la main droite dégantée comme en nous benissant : de notre part nous nous baissâmes, & nous baissâmes les uns après les autres le bord de son Etole. Cette action finie, mes Camarades sortirent pour me laisser seul : il fit signe aux deux jeunes hommes de se retirer aussi ; & après m'avoir obligé de m'asseoir auprès de lui, il me parla de cette maniere en langue Espagnolle.

Que Dieu vous benisse, mon Fils ; je vous ferai present de ce que j'ai de plus precieux en vous découvrant, pour l'amour de Dieu, & des hommes, le veritable état de la maison de Salomon.

Mon Fils, afin que vous le connoissiez plus parfaitement, voici l'ordre que je suivrai.

Je vous dirai d'abord pour quelle fin cette maison a été fondée.

En second lieu, je vous décrirai les choses qui servent à nos opérations.

Troisièmement, je vous parlerai de nos differens emplois.

Enfin, je vous apprendray une partie des Coûtumes & des Régles qui sont en usage parmi nous.

La fin qu'on s'est proposée dans notre fondation, est de connoître les causes, les mouvemens, & les vertus secretes que la nature renferme en elle-même ; & de donner à l'empire de l'esprit humain, toute l'étendue qu'il peut avoir.

Voici de quoi nous nous servons pour parvenir à cette fin.

Nous avons des Cavernes amples & profondes, pratiquées à différentes hauteurs. Les plus basses sont éloignées de plus d'un

mille de la surface de la terre : il y en a quelques-unes qui sont justement au dessous des racines de quelques Montagnes tres-élevées ; enforte qu'en joignant ensemble l'intervalle qu'il y a d'une de ces Cavernes au pied de la Montagne, & celui qui s'étend du pied de la Montagne à la Cime ; cela fait la profondeur de trois miles , suivant la ligne perpendiculaire. Nous avons expérimenté que l'intérieur des Montagnes , depuis le haut jusqu'au bas , est autant à couvert des impressions de l'air & des influences du Soleil & des Cieux , que la terre qui est au dessous jusques aux Cavernes. Nous appelons celles-ci la *Basse Region* ; & nous nous en servons en toutes rencontres pour coaguler , endurcir , refroidir , conserver les corps. C'est-là que nous imitons les mines naturelles ; & que nous

produisons , par artifice , de nouveaux métaux , emploïans pour cet effet des matieres & des ciments que nous y préparons , & que nous y enterrons pour plusieurs années. Ce qui pourroit passer pour une merveille , elles nous servent même pour la guérison de plusieurs maladies ; & à prolonger la vie à quelques Hermites, qui aiment à y demeurer , & qu'on ne laisse manquer de rien. Certainement ces gens-là vivent tres-long-tems, & nous intruisent de beaucoup de choses.

Outre ces Cavernes, nous avons encore d'autres lieux destinez à enterrer des corps naturels, ou composez. Nous cachons sous terre plusieurs sortes de ciments sans les y enfoncer beaucoup ; à peu près comme font les Chinois , à l'égard de leur porcelai-

ne : mais il se trouve chez nous une plus grande variété de matières qu'à la Chine , dont il y en a quelques unes qui font un plus bel effet que la porcelaine. Nous avons aussi une diversité considérable d'engrais ; & de fumiers ; & plusieurs autres assemblages , & compositions , pour rendre la terre fertile.

Nous avons des Tours fort hautes , dont les plus élevées ont un demi-mile , en ligne perpendiculaire. Quelques-unes de celles-cy sont bâties sur de très-hautes Montagnes , ce qui fait qu'il y en a qui sont élevées au dessus de la surface de la terre de trois miles au moins. Nous appelons ces endroits-là , *la suprême Region* , en prenant pour *la Region moyenne* tout l'air qui est entre les Tours les plus hautes , & les Cavernes les plus enfon-

cées. Ces Tours nous fervent, selon qu'elles sont hautes, ou différemment situées, à faire diverses expériences; & à confiderer la plûpart des Meteores, comme les vents, les pluyes, les neiges, les grêles, & quelques-uns de ceux où le feu domine. Il y en a, au dessus desquelles on a bâti des Cellules pour des Solitaires, que nous visitons de tems en tems, & que nous avertissons de ce qu'il est à propos qu'ils remarquent.

Nous avons de grands lacs, les uns d'eau douce, les autres d'eau salée, qui nous fournissent toutes sortes de Poissons, & d'Oyseaux Aquatiques. Nous y plongeons certains corps naturels, ayant observé une grande différence entre ce qui arrive aux choses que l'on cache dans la terre, & ce qui arrive à celles que l'on met sous l'eau. Nous

avons quelques Etangs dans lesquels l'eau salée devient douce, par filtration ; & quelques autres, où l'eau douce se change, par artifice, en eau salée.

De plus, nous avons des Rochers au milieu de la Mer, & quelques lieux à l'abri sur les côtes, destinez à certaines opérations qui demandent un air marin. Nous avons aussi des Gouffres rapides & des Cataractes, que nous employons à executer de violens mouvemens ; à quoy nous sert aussi une grande quantité de machines qui reçoivent, qui multiplient, qui fortifient les vents.

Nous avons des Puits & des Fontaines artificielles, par lesquelles nous imitons la nature, non seulement dans la maniere dont elle fait sourdre les eaux de la terre, mais aussi dans les pro-

prietez qu'elle leur donne : & par des teintures de vitriol, de soufre, d'acier, d'airain, de plomb, de nitre & d'autres mineraux, nous faisons des bains qui approchent des naturels.

Nous avons des Fosses & des endroits particuliers, où l'eau courante attire à foy avec beaucoup plus de force la vertu des corps qu'on y met infuser, que quand l'infusion ne se fait que dans des vases, & des terrines. C'est - là que nous composons, par une methode qui nous est connuë, l'eau que nous appellons *Eau de Paradis*, laquelle est tres-salutaire & tres-efficace pour conserver la santé & pour prolonger la vie.

Nous avons aussi des Edifices tres-grands & tres-spacieux, où nous imitons & representons en quelque sorte ce qui se fait dans

l'air ; comme la neige , la grêle , la pluie , les tonnerres , les éclairs , les foudres , la generation de quelques petits animaux tels que sont les Mouches , les Grenouilles , les Sauterelles , & autres. Nous y formons des pluies artificielles sans eau , avec d'autres matieres composées.

Nous avons des Chambres appellées : *Chambres de santé* ; l'air qu'elles renferment reçoit , à notre gré , la vertu & l'impression que nous jugeons à propos de lui communiquer , pour procurer la guerison d'un grand nombre de maux , ou conserver la santé.

Nous avons de beaux & grands Bains , dont les eaux différemment composées , sont autant de spécifiques , soit pour restaurer le corps humain trop desséché , soit pour fortifier les nerfs & les parties nobles , soit pour augmenter

l'humide-radical, soit enfin pour chasser une infinité de maladies.

Nous avons aussi des Vergers, & de grands Jardins; mais nous nous appliquons bien moins à y faire de belles allées, & à y mettre d'autres ornemens; qu'à y étudier la nature des terres propres aux differents Vegetaux.

Les Arbres & les Arbrisseaux de quelques-uns de ces Jardins, ne portent que des fruits propres à faire plusieurs sortes de boissons différentes du vin. Nous essayons toutes les manieres dont on peut enter les arbres, tant ceux qui sont sauvages, que ceux qui ne le sont pas; & ces experiences produisent plusieurs grands effets.

Nous avons l'art de faire venir des Fleurs & des Fruits avant la saison, de faire germer les Plantes, de les faire pousser, de les

amener à leur perfection, en moins de temps que la nature n'en prescrit. Nous donnons aux Arbres une grandeur extraordinaire ; nous leur faisons produire des fruits plus savoureux & plus gros qu'ils ne produiroient naturellement , & qui different des autres fruits de leur espece , en odeur, en couleur, & en figure ; nous sçavons même rendre ces fruits médicinaux , moyennant quelques préparations.

Nous avons aussi le secret de faire lever & croître plusieurs Plantes, sans aucune semence, par le seul mélange des terres ; de donner naissance à des Plantes nouvelles & inconnues ; & de transformer les especes les unes dans les autres.

Nous avons aussi des Enclos & des Parcs pour toutes sortes de Bêtes & d'Oyseaux , que nous élevons

élevons, non pas par rareté & par curiosité simplement, mais pour faire des dissections, & des expériences anatomiques qui puissent nous donner de nouvelles lumières par rapport au corps humain. Nous faisons souvent des découvertes merveilleuses dans ces Animaux. Nous avons remarqué, par exemple, qu'il y en a qui continuent de vivre, après avoir perdu quelques-unes des parties que vous appelez vitales; ces parties s'étant consumées d'elles-mêmes, ou bien leur ayant été arrachées: qu'il y en a qui, morts selon toutes les apparences, resuscitent ensuite; & une infinité d'autres choses de cette nature. Nous éprouvons aussi sur eux toutes sortes de poisons, afin de pouvoir prendre de plus justes mesures pour la confection des Antidotes, dont les Medecins & les

Chirurgiens se servent, ou pour preserver, ou pour guerir les hommes. Quelques-uns de ces animaux excèdent les bornes de leur juste grandeur, par l'art que nous y apportons; par une methode opposée, nous empêchons quelques autres d'y parvenir, en les obligeant de rester nains. Il en est que nous rendons plus feconds, & auxquels nous faisons produire un plus grand nombre de petits, qu'ils n'ont accoutumé d'en avoir. Il en est aussi que nous faisons devenir steriles, & absolument inhabiles à engendrer. Nous introduisons parmi eux une grande diversité d'instincts, de couleurs, & de figures nouvelles: nous accouplons ensemble les animaux de différentes especes; ce qui nous en a produit de nouvelles; qui, contre le sentiment commun, ne sont point steriles.

Nous faisons naître, avec des matieres pourries , plusieurs sortes de serpens , de vers , de mouches , de poissons , dont quelques-uns ont aussi formé des especes auparavant inconnuës, lesquelles ne cedent pas en perfection aux autres de même genre ; n'ayant pas moins qu'elles la difference des sexes , & la faculté de se perpetuer. En cela nous ne travaillons point au hazard ; parce que nous sçavons dès auparavant quel animal doit sortir de chaque matiere.

Nous avons aussi des Piscines particulieres, dans lesquelles nous faisons sur les poissons, les mêmes experiences. Nous avons des lieux faits exprés , pour la generation de certains vers & de certaines mouches, dont vous n'avez pas la moindre connoissance, & qui neanmoins ne sont pas d'une

moindre utilité que les Vers à foye & les Abeilles que vous connoissez.

Je ne m'arrêteray pas à vous parler des Maisons où nous faisons du vin, du cidre, de la biere, & d'autres boissons; ni de celles où l'on fait toutes sortes de pain; ni des cuisines, où dans la veuë de produire certains effets, l'on prepare des consommés, & des nourritures rares & inusitées. Les grappes de raisins nous donnent du vin; mais les sucres de plusieurs autres fruits nous servent aussi de boisson; ainsi qu'un assez grand nombre de liqueurs faites avec différentes sortes de grains & de racines, & plusieurs mélanges composez de miel, de sucre, de manne, de fruits secs, de larmes qui coulent des arbres & de moëlle de roseau. Ces boissons se conservent les unes plus, les

autres moins. Il y en a qui se gardent jusqu'à 40 ans. Nous faisons aussi des liqueurs médicinales, en mêlant & faisant infuser ensemble des racines, des herbes & des épices; à quoi nous ajoûtons quelquefois de la chair, des œufs, des laitages & d'autres choses nourrissantes. Ces liqueurs tiennent lieu de tout aliment, & plusieurs personnes (principalement celles qui sont d'un âge décrepit) en vivent, sans faire presque plus aucun usage, ni du pain, ni des autres nourritures. Ce à quoi nous prenons plus garde, c'est de faire en sorte que nos boissons soient composées de parties tres-subtiles, afin qu'elles s'insinuent plus aisément dans le corps, & que cependant elles ne soient ni mordantes, ni âpres, ni corrosives. Il y en a qui en tres-peu de temps traversent imper-

ceptiblement la main de part en part, & qui neanmoins ne piquent ni le palais, ni la langue, quand on les avalle. De la maniere dont nous temperons les eaux, elles fortifient tout-à-fait, & deviennent si excellentes à boire, que plusieurs personnes ne se servent d'autre chose. Les diverses especes de grains, de racines, de glands, & de noix; la chair même des animaux & celles des poissons sechez, nous fournissent la matiere de differentes sortes de pains, dont nous falons & faisons lever la pâte avec une telle methode, que les uns éguifent admirablement l'apetit, & les autres sont si nourrissans qu'il y a bien des gens qui ne vivans que de cela, parviennent à un âge fort avancé. Nous broïons, nous attendrissens, nous mortifions si à propos quelques-unes de nos vian-

des, sans que le moindre degré de corruption y ait part; qu'un foible estomac a autant d'avantage sur elles pour les changer en bon chile, que les estomacs les plus vigoureux en ont sur les viandes ordinaires. Parmi nos alimens nous en avons & de solides & de liquides, qui font qu'on supporte le jeûne beaucoup plus long-temps que de coûtume. Nous en avons qui affermissent & qui endurecissent la chair & les membres de ceux qui en usent, qui augmentent leurs forces, & qui les rendent presque infatigables.

Nous avons aussi des Laboratoires de Chimie, & des Apotecaireries. On peut juger de leur nombre & de leurs richesses, soit pour les drogues simples, soit pour les composées, par la grande quantité de plantes & d'animaux

que nous avons plus que vous, car nous n'ignorons pas ce que vous avez en Europe. Nous y conservons des remèdes, qui n'ont leur perfection, & qui n'achevent de fermenter, qu'après un certain nombre d'années. Quant à ce qui regarde les opérations de Pharmacie, non seulement nous savons ménager le feu, faire les distillations & les séparations les plus curieuses, & décharger les liqueurs de ce qu'elles ont de grossier, en les faisant passer au travers du linge, de la laine, du bois, ou même de quelque autre corps plus compacte ; mais aussi nous excellons dans l'art d'assembler les ingrediens, que nous réduisons en une masse, avec des proportions si justes, soit pour la quantité, soit pour la qualité, qu'il semble que nos remèdes composez soient plutôt l'ouvrage
de

de la nature pure & simple, que des effets de l'industrie humaine.

Nous avons aussi plusieurs Métiers que vous ne connoissez non plus que les papiers, les toilles, les belles teintures, les tissus de soye, les ouvrages de plumes d'une délicatesse & d'un éclat étonnant, & plusieurs autres choses qui en viennent.

Nous avons même des Boutiques de quelques-uns de ces Métiers, tant de ceux qui sont devenus publics, que de ceux qui ne le sont pas encore; car quoique nous en ayons communiqué plusieurs à tout le Royaume, nous ne laissons pas, en qualité d'Inventeurs, d'en retenir les modeles & les premiers chef-d'œuvres dans notre Maison.

Nous avons aussi une nombreuse variété de Fourneaux, proportionnez à tous les degrez de

chaleur. Les uns la rendent vive & soudaine, les autres forte & durable; il y en a pour les chaleurs douces & moderées, pour les inégales & les tranquilles, pour les humides & les seches, & pour toutes les autres. Nous imitons sur tout la chaleur du Soleil, par l'action inégale, periodique, & comme circulaire, que nous donnons à nos feux; & par ce secret nous produisons les plus grandes merveilles. Nous imitons aussi la chaleur des fumiers, des ventres d'animaux, du sang, des corps vivants, du foin enfermé avant d'estre sec, des chaux vives, & des autres substances de pareille nature. De plus, nous avons des Instrumens qui excitent la chaleur par le mouvement seul, des endroits propres aux * insolationes les plus

* Expositions au Soleil.

fortes ; des lieux souterrains qui communiquent la chaleur, ou naturellement, ou par art : nous employons ces chaleurs différentes, suivant la nature des opérations que nous avons envie de faire.

Nous avons aussi des maisons pour la Perspective. Nous y faisons des expériences sur les couleurs ; & nous les représentons toutes, par le moyen de quelques corps diaphanes, qui ne sont point colorez eux-mêmes. Les couleurs que l'on aperçoit alors, sont simples & constantes ; bien différentes des couleurs changeantes de l'Arc-en-Ciel, qu'un prisme, ou quelque autre corps transparent, fait paroître. Il n'est point aussi de multiplication de rayons que nous ne faisons. Nous faisons rejallir la lumière extrêmement loin, & nous

lui donnons tant de force & d'éclat, qu'elle découvre à la vûë jusqu'aux traits les plus deliez, & aux plus petits points. Nous faisons paroître toute sorte de leurs teintes & colorées, & generalement toutes les illusions avec lesquelles on surprend les yeux, soit par de fausses apari-tions d'ombres & de fantômes, qui semblent voltiger en l'air; soit en representant les objets, comme si leur figure, leur grandeur, leur mouvement, leur couleur, avoient reçu quelque changement. Nous avons aussi trouvé les moyens de produire une lumiere naturelle, en nous servant, pour cela, de certains corps dont les proprietes vous sont inconnuës. On diroit que nous disposons de toutes les distances, comme il nous plaît: car nous avons l'art d'aprocher des yeux les Af-

tres , & tous les autres objets les plus éloignez , & d'en reculer les plus voisins. Nous donnons à la vûë des secours beaucoup plus sûrs & meilleurs pour l'usage , que ne sont vos lunettes. Nous avons des machines qui nous font discerner très-nettement & très-parfaitement les plus petits Atômes ; les membres , & les couleurs des moindres insectes ; les grains , & les pailletes renfermées dans les pierres précieuses ; les corpuscules qui flotent dans l'urine & dans le sang ; & une infinité d'autres importantes minuties , qu'on ne verroit jamais sans cela. Nous représentons des Arcs-en-Ciel artificiels , des Couronnes , des cercles , des vibrations , des trépidations de lumière. Nous faisons voir enfin toutes sortes de réflexions , & de réfractons ; & routes les multiplications d'ob-

jet qui se peuvent faire.

Nous avons aussi des Pierres de toutes les especes, parmi lesquelles il y en a plusieurs qui vous sont inconnuës, quoique tres-belles. Nous avons des Cristaux & des verres de diverses façons : quelques-uns sont faits avec des metaux vitrifiez ; d'autres, avec des matieres differentes de celles que vous mettez en œuvre, quoique nous ne manquions point de ces dernieres. Nous avons quantité de fossiles que vous n'avez pas ; des pierres d'aimant d'une vertu prodigieuse ; & d'autres pierres tres-rares, tant naturelles, qu'artificielles.

Nous avons aussi des maisons destinées aux experiences, & aux démonstrations qui se peuvent faire sur les sons & leur production. Nous composons des Har-

monies dont l'usage est inconnu parmi vous , dans lesquelles nous joignons à votre b-car , & à votre b-mol , quelques tremblemens fort doux , & certains quarts de sons. Nous avons des Instrumens de musique que vous ne connoissez pas encore , dont quelques-uns sont meilleurs que les vôtres pour la simphonie : nous avons aussi des Cloches & des Clochettes d'un son tres-agréable : nous donnons aux sons aigus le même corps que s'ils estoient graves ; & aux graves , le même éclat que s'ils étoient aigus. Nous formons des tremblemens avec des sons qui dans leur premiere origine sont pleins & entiers : nous imitons tous les sons articulez , la puissance des lettres , les voix des Animaux , & le chant des Oyseaux. Nous faisons des Instrumens , qui appro-

chez de l'oreille, fortifient l'ouïe, & ramassent les sons d'une manière merveilleuse. Nous avons de ces réflexions à qui vous donnez le nom d'écho, d'un artifice surprenant; car non-seulement elles multiplient la voix en la renvoyant; mais aussi il y en a qui l'augmentent: d'autres la rendent toute différente de ce qu'elle étoit en elle-même pour l'articulation. Nous avons, en dernier lieu, des Trompetes & d'autres Instrumens creux qui portent les sons à une grande distance, suivant des lignes tortuës.

Nous joignons ensemble les expériences qui regardent l'odorat, & le goût; & nous les faisons dans des maisons bâties pour cela. Là, nous multiplions, nous fortifions les odeurs naturelles: bien plus, nous les imitons, en

faisant sortir toutes sortes d'odeurs de certaines mixtions, où il n'entre aucun corps odoriférant. Nous contrefaisons, de même, toutes les saveurs, avec tant de succès; que le palais le plus fin y est certainement trompé. C'est aussi-là que se font nos confitures seiches, & liquides, & tous les ouvrages de pâtisserie. Le miel & le sucre ne sont pas les seules douceurs que nous employions pour les assaisonner: nous en avons d'autres, qui ne sont pas moins agréables. C'est enfin-là que nous composons de charmantes liqueurs, que nous préparons des fausses d'un gout admirable, & que nous mettons le sel & le vinaigre à des usages que vous ne connoissez point du tout.

Nous avons aussi des édifices remplis de machines & d'instru-

134 LA NOUVELLE
mens propres à produire tous les
mouvements imaginables. Nous
y travaillons à chercher des mou-
vements plus rapides que tous
ceux que vous avez, sans excep-
ter ceux qui viennent de vos
fusils, ou de quelque autre machine
que ce soit. Nous essayons de
rendre les mouvements, plus aîsez
& plus forts, par la multiplica-
tion des rouës, & par d'autres
moyens : nous avons des forces
mouvantes beaucoup plus effi-
caces que vos canons & vos cou-
levrines : il n'est point de ma-
chine de Guerre que nous n'ay-
ions. Nous avons inventé de nou-
velles compositions de poudre :
nous sçavons faire les feux gre-
geois qui brûlent dans l'eau, &
qui sont inextinguibles. Pour ce
qui est des fusées, & des feux
volants, nous en avons de toutes
les sortes, tant pour le plaisir

que pour d'autres desseins. Nous imitons aussi dans les mêmes lieux le vol des Oyseaux, par la commodité de certains degrez, & de certaines voitures faites comme des animaux aîlez. Nous y avons aussi de petits Vaisseaux qui peuvent voguer sous l'eau, & resister avec plus de facilité que les autres, aux fureurs de la Mer : vous pouvez bien croire que nous ne manquons ni de ceintures flottantes, ni de tous les autres supports, dont on peut se servir pour mieux nager. Nous avons un grand nombre d'horloge tres-curieux ; des machines dans lesquelles l'air & l'eau, circulent avec une espeece de flux & de reflux ; & quelques Mouvements Perpetuels. Nous exprimons les mouvemens du corps humain, des animaux à quatre pieds, des Oyseaux, des

Poissons, des Serpens, par des Automates faites sur leur modele : nous avons encore d'autres mouvemens, dont l'inégalité, & la delicateſſe ſont tres-dignes de remarque.

Nous avons auſſi une maiſon pour les Matématiques, où ſont renfermez tous les inſtrumens Geometriques, & Aſtronomiques, les mieux travaillez qu'on puiſſe voir : & une maiſon qui ne ſert qu'aux Prestiges, où nous représentons toutes les illuſions & les impoſtures propres à tromper les ſens. Vous vous perſuaderez facilement qu'il nous ſeroit fort aisé, à nous qui avons tant de choſes naturelles propres à exciter l'admiration, d'impoſer aux ſens en une infinité de manieres, ſi nous voulions nous ériger en faiſeurs de miracles ; mais nous haïſſons le menſonge & la

fausseté. Il est même deffendu tres-étroitement, sous peine d'amende & d'infamie, à tous ceux de nôtre maison, de faire valoir aucune chose par des dehors artificieux que leur industrie leur auroit donnez : il faut que tout ce qu'ils exposent aux yeux soit purement dans son état naturel, exempt de fard & de toute apparence de merveille.

Telles sont, mon Fils, les richesses de la Maison de Salomon.

Pour ce qui regarde nos fondations & nos emplois ; il y a douze Peres qui voyagent dans les Pais étrangers, cachans leur patrie sous le nom de quelqu'autre Pais dont ils se disent originaires ; & qui aportent à leur retour les Livres, les matieres, & les modeles des experiences qu'ils ont vû faire : nous les appellons *les Marchands de lumiere.*

Ily en a trois parmi nous qui ne font que recueillir toutes les experiences qui se trouvent dans les Livres ; nous les nommons *les Butineurs* ; & trois, qui ramassent les experiences qui apartiennent aux Metiers & aux Arts déjà trouvez, & celles qui pourroient servir à en former de nouveaux ; ce sont-là *nos Chasseurs* : trois autres s'apliquent à faire de nouvelles découvertes, n'aïant là dessus autre regle que leur propre prudence ; on les appelle *les Fossoyeurs* ou *Mineurs*.

Les experiences, trouvées par tous ceux dont nous venons de parler, sont reduites sous certains titres, & rangées methodiquement dans des tables, par trois *Partageans* ; afin que l'entendement agissant sur une matiere bien digerée, puisse faire de justes observations, & établir des principes certains.

Il y a aussi trois Peres destinez, à examiner les experiences des autres, & à en tirer de nouvelles inventions pour l'usage de la vie, & pour la theorie & la pratique des sciences; à former des démonstrations évidentes de toutes les causes, & des remarques utiles à la Divination naturelle; & à parvenir, autant que cela est possible, à une connoissance manifeste des vertus, & des parties cachées de chaque corps: on les nomme *les Bienfaisans*.

Tous les Peres s'assemblent souvent, tiennent des Conferences, discutent, approfondissent avec toute l'attention & toute la patience imaginable, les premieres collections; & quand cela est fait, il y en a trois, apellez *les Flambeaux*, qui, uniquement occupez à la recherche de quel-

140 LA NOUVELLE
que nouvelle lumiere, & à pénétrer toujours plus avant dans la connoissance de la nature, profitent de ce que les autres ont déjà découvert ; & qui, à la faveur des anciennes experiences, entreprennent d'en inventer de nouvelles plus relevées & d'une plus grande consequence. Après qu'on a amené les unes & les autres à ce point-là, trois personnes ont ordre de passer à l'exécution, & de faire le rapport de tout ce qui arrivera : nous connoissons ceux-ci sous le nom *d'Enteurs*.

Enfin il y en a trois, que nous honorons du titre *d'Interpretes de la nature*, dont l'affaire est de reduire en observations importantes, en axiomes, & en aphorismes, toutes les découvertes que l'on a faites dans la nature, par le secours de l'experiance :
mais

mais ils ne peuvent rien arrêter, qu'après avoir conféré sur chaque point avec l'assemblée générale de la Maison.

Comme ceux qui s'appliquent ou à faire des expériences, ou à en déduire des principes & des conclusions, ne sont pas immortels, nous avons soin d'élever des Novices pour remplir leurs places, quand le tems en sera venu. Nous sommes servis par un grand nombre de Domestiques de l'un & de l'autre sexe. Avant de communiquer au Public quelque-une de nos expériences ou de nos découvertes, nous avons coutume de la mettre en délibération ; & d'examiner, avec soin, s'il est plus à propos de la divulguer, que de continuer à la tenir secrète. Nous nous obligeons par serment, de ne jamais reveler les choses que nous avons

résolu de cacher. Il est vrai que nous faisons, de tems en tems, part de quelques-uns de nos secrets au Roy, ou au Senat; mais c'est avec le consentement de l'Assemblée, & nous nous réservons entièrement la connoissance de tout le reste.

Je viens aux regles, & aux coûtumes, dont je veux vous instruire. Nous avons deux Galeries d'une grande beauté, & tres-spacieuses : L'une renferme des chefs-d'œuvres, & de parfaits modeles de tout ce qu'on a jamais inventé de plus rare & de plus excellent, disposez par ordre : L'autre est ornée des Statuës des plus celebres Inventeurs.

On y voit la figure de votre Colomb, qui, le premier a ouvert (dans ces derniers tems) le chemin des Indes Occidentales; celle du premier Architecte de

Vaisseaux ; celle de votre Moine, qui a inventé la Poudre , & les Armes à feu.

On y voit les Statuës des premiers Autheurs de la Musique , de Lettres , de l'Imprimerie , des Phenomènes de l'Astrologie , de l'Art de travailler sur les Metaux , du Verre , de la Soye , du Vin , du Sucre , du Pain , & de l'Agriculture. Une tradition plus fidele & plus certaine que celle que vous avez en Europe , conserve ici la mémoire de tous ces grands hommes. Nous gardons aussi les représentations de plusieurs de nos Compatriottes , fameux par leurs découvertes : mais comme vous n'avez point vû les beaux ouvrages qu'ils ont les premiers mis au jour , je serois trop long à vous en faire la description , & vous auriez sans doute beaucoup de peine à me bien comprendre.

Il fuffit que vous fçachiez, que dès que quelqu'un s'est distingué, parmi nous, par quelque invention memorable ; nous érigeons inceffamment une Statuë à fon honneur , en lui assignant à même-tems une pension assez confiderable. Il y a de ces Statuës qui font de bronze ; les autres font de marbre ; les autres de pierre de touche : il y en a de cedre, ou de quelque autre bois bien doré, & proprement mis en œuvre ; on en voit de fer, d'argent, & même d'or.

Nous avons une maniere de Liturgie, & nous chantons tous les jours certaines Hymnes à la loüange de Dieu, en action de graces de fes bienfaits, & fes ouvrages admirables. Nous nous fervons de certaines prieres, pour implorer fon fecours, pour lui demander qu'il nous beniffe, &

pour le supplier d'éclairer nos esprits & de sanctifier nos travaux en les dirigeant à une bonne fin.

Nous avons aussi accoutumé de visiter, de tems en tems, les principales Villes du Royaume, & de faire part à leurs Habitans des secrets utiles que nous avons jugé à propos de ne plus tenir cachés. Versez dans la Divination naturelle, nous prédifons la peste & les autres maladies contagieuses; l'abondance nuisible des infectes, & autres animaux malfaisants; la famine, les tempêtes, les tremblemens de terre, les inondations, les Cometes, la qualité de l'année: nous enseignons comme il faut prevenir le mal, & nous instruisons le Peuple des précautions dont il se doit servir.

Après ce discours, le Pere se leva: aussi-tôt je me mis à ge-

146 LA NOUVELLE
noux , suivant l'avertissement
que j'en avois reçu ; ce qui lui
donna lieu de mettre commode-
ment sa main droite sur ma tête,
en disant :

*Mon fils , que Dieu vous donne sa
benediction : Qu'il benisse aussi la
Relation que je vous ai faite. Je vous
permets de la rendre publique , pour
l'avantage de toutes les Nations : car
nous vivons ici cachez dans le sein
de Dieu , entierement inconnus aux
autres Peuples.*

Sur cela , il s'en alla. Il avoit
donné ordre qu'on fit present , de
sa part , à mes Camarades & à
moi , d'environ deux mille écus
d'or , qui nous furent comptez.
Ces gens-là aiment beaucoup à
donner , & en quelque lieu qu'ils
aillent [Ils ne manquent jamais
de laisser de grandes marques de
leur liberalité.

CEs derniers mots, dit Philarque, étoient restez au bout de la plume du Chancelier ; car je me souviens fort bien que la phrase est imparfaite dans son Livre. Il n'est rien qui ne s'acheve avec le temps , répondit Cleon , je ne suis pas encore à la fin de mon manuscrit. Bacon vous a donc envoyé des Champs Elisées le reste de sa relation , repartit Philarque ; auriez-vous, par hazard, commerce avec les deffunts ? Cette demande fit rire Cleon ; Et pourquoi , repliqua-t-il , avoir recours à un moyen comme celui-là, quand on en peut supposer tant d'autres moins extraordinaires ? Ce sçavant Chancelier ne peut-il pas avoir laissé , après sa mort, quelque broüillon , que Veyalur n'ait point déchiffré , que Turger n'ait point traduit ,

& que Chusika n'ait point imprimé ? Croyez en ce qu'il vous plaira : il ne tiendra pas à moy que vous ne sachiez tout à l'heure une partie de ce qui arriva à nos Voyageurs, & de quelle manière ils sortirent de Bensalem. Voyons, dit Philarque ; je vous promets du moins autant d'attention, que j'en ai eu jusqu'à présent. Cleon continua ainsi sa lecture.

AU sortir de la Conférence, je trouvai encore mes Camarades dans le Vestibule de la maison du Pere, où le Proviseur s'étoit rendu pour me féliciter. Heureux, me dit-il aussi-tôt qu'il me vit, heureux l'homme du Nord, que le Midy a éclairé ! O Européen, vous n'étiez sorti de chez-vous que pour amasser quelques richesses méprisables au Perou ;

ou à la Chine; & Bensalem vous a ouvert tous ses thrésors, en partageant avec vous la lumiere. Je luy répondis, que je m'estimois d'autant plus fortuné, que je venois d'acquérir un bien qui ne pouvoit m'être enlevé, & que je pouvois communiquer sans aucune perte. Nous prîmes tous ensemble le chemin de notre maison, & le Proviseur & moy, qui étions à la tête de la bande, nous continuâmes à nous entretenir. Ce ne fut pas sans de violentes interruptions, causées par les acclamations dont le Peuple m'honoroit en passant dans les ruës. Je voyois de tous côtez des mains levées, & des gens qui me regardans avec admiration, m'appelloit à haute voix, *Saül*. J'étois fort embarrassé de ce que ce nom pouvoit signifier, par rapport à moy; & si je n'avois été persuadé de la sagesse & de la civilité

150 LA NOUVELLE
des habitans de Meliar, (ainsi
s'appelloit la Ville où nous é-
tions,) je l'aurois aisément pris
pour une raillerie. Le Proviseur
s'étant aperçû de la peine où j'é-
tois ; Saül, me dit-il, ayant été
bon & méchant, je ne doute point
que vous ne preniez son nom pour
une loüange tres-équivoque. En
cette occasion l'on vous appelle
comme lui, parce que l'on com-
pare votre bonheur au sien ; sans
faire la moindre allusion à sa con-
duite, ni à vos mœurs qui sont
irreprehensibles. Saül cherchoit
les Anelles de son pere, & il trou-
va une Couronne ; vous cherchez
des marchandises, & vous avez
rencontré la lumiere. C'est en ce
sens que l'on vous nomme Saül,
selon la coûtume de ce Royau-
me, où l'on appelle ainsi tous
ceux à qui il arrive un bon-heur
auquel ils ne devoient pas s'at-
tendre. Cette explication, que

j'aurois peut-être devinée sans le trouble où j'étois , me remit tout à fait ; & pendant tout le chemin, je temoignay par ma contenance prendre beaucoup de plaisir à une ceremonie qui ne m'avoit gueres plû d'abord.

Quand nous fûmes de retour , mes camarades me témoignèrent une si grande envie de sçavoir ce qui s'étoit passé dans la conference , qu'il fallut leur en rendre compte aussi-tôt après le dîné. Le Proviseur dîna avec nous ce jour-là , ce qu'il n'avoit pas encore fait ; & fut present au recit que je fis. Après qu'il fut achevé , il me dit : Votre mémoire est excellente , mais il ne faut pas vous y fier entierement. Suivez mon conseil , & mettez par écrit le discours du Sage , afin de n'en rien perdre , & de le communiquer plus entier aux Peuples de votre Continent ; si neanmoins les

charmes innocens de cette terre trouvent en vous plus de resistance qu'en quelques-uns de vos compagnons. En même temps il tira de son sein un rouleau de Parchemin fort propre, dont le Cilindre étoit garni d'or, & m'en fit present.

Mon remerciement ne m'empêcha point de jeter la veuë sur mes camarades, & de remarquer sur le visage de trois ou quatre une assez grande alteration. Je ne fis alors semblant de rien; mais aussi-tôt que je fus en liberté, je pris à part Alphée, Capitaine de nôtre Vaisseau, & je lui dis: Si depuis que nous sommes en Ben-salem je ne vous avois pas quelquefois ouï soupirer par un tendre souvenir de vôtre Patrie & de vôtre chere épouse, je n'oserois à present vous parler, & je craindrois que vous ne vous fussiez

laissé gagner aux attraits de cette Isle fortunée. Avez - vous remarqué les dernières paroles du Proviseur ? Oüi, me répondit-il à l'instant ; elles m'ont d'autant plus étonné, que nous étions convenus de ne prendre aucun parti sans en avoir auparavant conféré ensemble. Il faut remédier au mal, avant qu'il s'étende davantage, lui dis - je : Je soupçonne Euphranor, Ericlée, Damasippe, & Polibotte, d'intelligence avec le Proviseur ; tâchez de découvrir s'ils n'en ont point gagné d'autres, & sur tout si nos Matelots & le reste des gens de service sont restez fideles.

Alphée, qui étoit marchand, & homme de guerre tout ensemble, ne se soucioit pas beaucoup de la Philosophie de Bensalem ; une vie aussi réguliere que celle qu'on mene dans ce Royaume,

le fatiguoit déjà. Ainsi son humeur, jointe au desir de revoir sa famille, lui fit embrasser mon conseil. Il me promit de veiller, & de me donner avis de tout.

Pour moy, je m'occupay pendant les jours suivans, à mettre par écrit, non seulement ce que je sçavois de la Maison de Salomon; mais aussi ce qui nous étoit arrivé pendant nôtre voyage, résolu d'en continuer la relation, si Dieu me laissoit la vie. Quand cela fut à peu près achevé, je me mis à méditer & à raisonner en moy-même, sur le discours du Pere; & il me sembla qu'il manquoit quelque chose à mon instruction. Je n'osois néanmoins esperer qu'on éclaircit mes difficultez: Car quelle apparence y a-t-il, disois-je, que je revoie le Pere? & si je ne le revois pas, qui répondra à mes demandes? Je

pris à tout hazard la resolution de les écrire en peu de mots, dans la pensée que du moins je pourrois les communiquer à Joabin.

Il y avoit long-temps que ce Juif ne nous étoit venu voir, parce que, comme nous l'avons remarqué, le Gouverneur l'avoit mis au service du Pere, qui fit à Meliar un séjour beaucoup plus long qu'on ne se l'étoit promis. A la fin il vint un jour me trouver à ma chambre, comme j'y étois seul: Le Pere, me dit-il en entrant avec sa familiarité ordinaire, est fort content de l'attention avec laquelle vous l'avez écouté, & m'a chargé de vous assurer de nouveau de son affection. Je souhaiterois, lui répondis-je, qu'il voulut bien aussi m'en donner une nouvelle marque en satisfaisant à un petit nom-

bre de questions que j'ay mises par ordre sur ce papier.

Joabin prit le papier, & l'ayant lu tout bas, me dit: Je ne desespere pas que le Pere ne réponde à ces demandes, s'il en a le loisir. Je sçai de quoi il vous a entretenu; & je ne vois pas que vôtre écrit l'engage à déclarer des choses de plus grande importance. Je vous quitte pour me rendre auprès de lui, & pour profiter du premier moment favorable. Il sortit avec mon papier.

Peu après, nôtre Capitaine me fit dire qu'il m'attendoit dans *l'Allée des feuilles*, où il souhaitoit m'entretenir.

- Pour entendre ce que c'étoit que cette Allée, il faut sçavoir qu'il y a en Bensalem, un Simple nommé KOK, qui ne pousse jamais qu'une feuille: en recompense cette feuille a ordinaire-

ment quinze pieds de long , cinq ou six de large , & deux doigts d'épais. Elle fort d'un Oignon , dont le diametre est d'un pied , ou d'un pied & demi.

Les habitans de Bensalem se servent de cette Plante à faire des Berceaux , & il semble que la nature ne l'ait en effet produite que pour cet usage , car les feuilles du Kok souffrent , sans mourir , qu'on les ploye , qu'on leur fasse des incisions , qu'on les coupe même ensemble , & qu'on en forme des voutes impenetrables à la pluie. Elles répandent aussi une odeur fort douce. On soutient toujours ces Berceaux par deux rangées d'arbres , plantez de part & d'autre , dont les branches rompent l'effort des vents , & la violence des rayons du Soleil. Chaque feuille répond à un Arbre , & y est attachée

par plusieurs ligamens faits d'une espece d'écorce grisâtre , presque incorruptible. Elles jaunissent en hyver, & reprennent leur verdure au Printemps. Ces fortes de Berceaux durent cent ans ou environ. Celui qui étoit auprès de nôtre maison avoit cent cinquante pas de long , douze pieds de haut , & recevoit du jour par plusieurs petites fenêtrés, pratiquées dans le milieu des feuilles qu'on avoit choisies pour cela.

Alphée s'y promenoit à grands pas , fort réveur ; dès que je l'eus joint , Nous sommes trahis , me dit-il , vingt des nôtres font résolus de demeurer ici , & la plus grande partie des autres balancent. Ericfée a déjà pris , en son nom , & au nom de ses associez , quelques mesures avec les Magistrats de la Ville. Euphranor s'est chargé de vous fonder vous-

même, & de travailler à vous gagner. Comment avez-vous appris ces choses, lui dis-je ? J'ay, répondit-il, fait semblant d'avoir eu penchant à rester; & par ce moyen je me suis attiré la confiance des traitres. Cette conduite, lui repartis-je, est capable de tout perdre; leur parti se fortifiera dans la croyance que vous en êtes: mais puisque vous avez commencé à dissimuler vos sentimens, il faut continuer jusqu'à ce qu'Euphranor me parle; pressez-le de le faire au plutôt. Alphée reconnut que ce qu'il avoit pris pour un trait de prudence, n'étoit qu'une finesse très-préjudiciable, & il me quitta bien résolu de réparer sa faute.

Le lendemain au matin, comme je dormois d'un profond sommeil, on entra dans ma chambre. Je m'éveillay au bruit, &

ayant ouvert mes rideaux , je vis Euphranor qui s'approchoit de moy. Qu'est-ce qui vous amene ici si matin , lui dis-je , quoique je me doutasse de son dessein ?

Avant de me répondre , il s'assit auprès de moy , & puis me fit un long discours sur l'injustice , les déreglemens , la corruption qui regnoient en Europe ; & sur l'équité , la droiture & l'innocence des Peuples de Bensalem. La conclusion fut , que puisque la Providence nous avoit conduits dans cette Isle ; il ne croyoit pas que nous pussions songer à en sortir , sans nous rendre criminels ; & qu'il ne doutoit aucunement que mes sentimens ne fussent conformes aux siens.

Nous avons fait les mêmes réflexions vous & moy , lui dis-je , mais elles nous ont conduits à des résolutions toutes contraires. Et

quand je serois de vôtre avis , par quelle voye executer un dessein auquel les principaux d'entre-nous ne manqueront jamais de s'opposer de toutes leurs forces ? Le Senat de Meliar , me répondit-il, nous garantiroit de toute insulte , quand même il n'y auroit que nous deux qui voulussions rester. Mais il n'y a rien à craindre de la part de nos camarades. Là-dessus il donna un petit coup à la cloison , & aussitôt Alphée , Ericfée , Polibotte , Damasippe nôtre Pilote , nôtre Contre-Maître , & six autres qui s'étoient tenus dans le Coridor , & qui sans faire le moindre bruit avoient tout écouté , entrerēt dans ma Chābre , & se rangerent autour de mon lit. Quelques-uns d'eux me demanderent d'un air gay & tourné à la raillerie , quand je partoisi pour l'Europe ? si je ne.

voudrois pas me charger de leurs compliments, & de ceux de l'équipage ? Je fus bien surpris, & je voulus du mal à Alphée de ne m'avoir pas préparé dès le soir à cette scène. Toutefois ayant tâché de me rassurer, & m'étant mis sur mon seant, je parlay en cette sorte à la compagnie.

S'il n'étoit question que de railler, je vous prierois, avant mon départ, de me déclarer vôtre heritier, ou du moins l'exécuteur de vos testamens ; puisque vous voulez mourir au monde connu, & que vous choisissiez ici vôtre tombeau. Mais, mes chers amis, l'affaire est sérieuse. Tout ce que vous avez veu dans ce pais-cy vous a comme enchanté ; je ne m'en étonne point, la nouveauté a des charmes invincibles pour certains esprits ; en cette occasion ses attrait sont

encore fortifiez par ceux de la vertu. J'admire seulement la promptitude avec laquelle vous avez pris vôtre parti. Les résolutions subites sont ordinairement imprudentes, & tout homme sage doit se défier de ses propres desirs lorsqu'ils sont violents. Croyez-vous que je ne sois pas tenté, aussi-bien que vous, de demeurer icy ? J'ay les mêmes motifs que vous pouvez avoir ; & outre cela, les honneurs que je reçois en Bensalem, les connoissances que j'y ay faites, le rang que j'y puis tenir selon toutes les apparences, font quelquefois de vives impressions sur mon esprit. Mais quand je viens à considérer que la vertu qu'on pratique icy, est presque naturelle ; que mon temperament est fort différent de la complexion des habitans de cette Isle ; qu'une vie unifor-

164 LA NOUVELLE
me & toujours réglée d'un cer-
taine façon, ne manque jamais
d'ennuyer à la fin; &, par des-
sus tout, que je me dois à ma
patrie; je vous avouë que je me
retrouve tout à coup, dans l'é-
quilibre. Ensuite la raison con-
tinuant d'agir sur moi, & me re-
presentant que la vertu se per-
fectionne par les difficultez mê-
mes qui la combattent; je me
persuade que l'Europe avec tous
ses vices, peut me procurer une
gloire plus solide devant Dieu &
devant les hommes; que l'heu-
reuse Bensalem, avec toutes ses
perfections.

Alphée, à qui les grands rai-
sonnemens étoient ordinaire-
ment à charge, prit brusquement
la parole: Il a raison, dit-il,
nous avons été trop vite, qu'on
ne me parle plus de rester. Après
y avoir bien pensé cette nuit, il
me

me semble que ce Royaume n'est qu'une espece de Convent , & que la vie qu'on y mene n'est qu'une vie de Moines. Croïez-moi , songeons au plûtôt à nous défaire de nos marchandises , & à nous rembarquer. Je vais reduire la Canaille du Vaisseau , qui a témoigné la premiere de l'empressement à rester , parce qu'elle fuit le travail. Pour vous , Messieurs , je vous recommande à nôtre Philosophe ; j'espere qu'il vous fera changer d'avis. Il s'en alla.

Nos Camarades étonnez de ce discours d'Alphée , auquel ils n'avoient garde de s'attendre , hausserent les épaules ; se regarderent les uns les autres , avec un morne silence ; & sortirent tous ensemble , après m'avoir salué assez froidement. Nous commençâmes dès ce jour-là à être

divisez tout ouvertement en deux bandes opposées.

La discorde, que je voyois s'élever parmi nous, me rendit fort triste & fort melancolique. Je fis plusieurs tentatives pour ramener quelques-uns des *Demeurans* qui me paroissoient devoir être les moins opiniâtres, & je ne pûs y réussir. Notre Capitaine, de son côté, se faisoit des effets des principaux; & traitoit avec la dernière dureté ceux de l'équipage qui resistoient à son sentiment. Les esprits s'aigrissoient tous les jours de plus en plus: pour moi je résolus d'éviter de converser avec les uns & les autres; & d'attendre, le plus tranquillement qu'il me seroit possible, la fin d'une Guerre intestine, qui alloit aneantir toute la bonne opinion qu'on avoit de nous à Meliar.

Cette Ville croyoit avoir , dans ce tems-là, de quoi s'inquieter elle-même. Le Pere en étoit parti de nuit & sans bruit , ce qui n'arrive jamais aux Sages de la Maison de Salomon , qu'ils ne laissent après eux de fâcheuses nouvelles. Tout le monde vouloit deviner les prédictions de celui-ci , & il n'y avoit personne qui ne craignît d'avoir rencontré plus juste que les autres, parce qu'un chacun s'arrêtoit aux maux qu'il apprehendoit le plus.

Joabin , que j'attendois avec impatience , vint chez moi , dès le lendemain du départ du Pere ; & m'apporta , par son ordre , les réponses que je souhaitois. Il me dit que le Sage avoit bien voulu les lui dicter : je reconnus en effet l'écriture de cet aimable Israélite , ayant lû depuis peu un manuscrit de sa façon , inti-

168 LA NOUVELLE
tulé *le Chandelier d'Elisée*. Je n'oubliai donc rien pour lui marquer ma reconnoissance. Voici ce que le papier contenoit.

DEMANDES.

PREMIERE DEMANDE.

Le Roy Salomona ayant été un tres-sage politique, s'est sans doute proposé dans l'institution de la Maison de Salomon, une fin utile à son Royaume, non-seulement pour le futur, mais aussi pour le tems auquel il faisoit une fondation si considerable. Quelle étoit cette fin?

SECONDE DEMANDE.

Les dépenses de la Maison de Salomon doivent aller extrêmement loin : de quoi subsiste une

Société qui consomme tant d'argent ? les Roys l'entretiennent-ils ?

TROISIE'ME DEMANDE.

Le nombre de ceux qui la composent est-il fixe ? ne se soutient-elle que par le moyen des Eleves ?

QUATRIE'ME DEMANDE.

Les édifices qui servent aux experiences sont-ils éloignez les uns des autres ?

CINQUIE'ME DEMANDE.

D'où les Peres prennent-ils les Ouvriers dont ils ont besoin, & comment se conduisent-ils à leur égard ?

SIXIÈME DEMANDE.

Pourquoi les Statuës des Inventeurs sont-elles de matières différentes ?

RE'PONSES.

Gloire soit à Dieu. Recevez, mon Fils, la lumiere par les yeux, comme vous l'avez reçüe par l'ouïe: lisez cet écrit, après m'avoir entendu. Les Dons du Tres-Haut sont parfaits ; ceux de ses serviteurs doivent l'être aussi, autant que la foiblesse de l'homme le peu permettre.

Réponse à la premiere demande.

Ceux qui vous ont parlé de la sagesse de notre Fondateur, vous ont aparemment raconté com-

ment & par quelles raisons ce Monarque éclairé voulut que nous n'eussions avec le reste du monde qu'un commerce inconnu. Comme ce commerce ne devoit attirer dans son Royaume que des richesses qui regardent l'esprit , ce ne fut que fort tard, & après de longues délibérations, qu'il établit une Loi conformément à la résolution qu'il avoit prise. Il paroissoit inutile à Salomona , de dépenser beaucoup pour s'informer de ce que le Genre humain inventoit de plus industrieux , s'il ne trouvoit dans ses Etats de quoi mettre tout cela en execution. D'ailleurs si Ben-salem ne fournissoit d'elle-même tout ce qui est nécessaire à une Société bien réglée , le dessein de se passer des autres Peuples ne pouvoit qu'être tres-imprudent. Ce Prince fut donc obligé

d'examiner ce que son Royaume produisoit , & ce qu'on faisoit venir de dehors. Jusqu'à son tems les Habitans de cette Isle ne la connoissoient que selon que le hazard leur y avoit fait découvrir tantôt une chose & tantôt une autre : le Roy voulut être instruit plus à fond.

Pour faire cette importante recherche , il lui falloit des hommes qui eussent de l'esprit , de la capacité , un grand amour pour la Patrie , & qui ne craignissent point le travail. Il choisit douze de ses Sujets qu'il crut avoir ces qualitez ; & les chargea de faire , à ses frais , les perquisitions & les experiences nécessaires par tout le Royaume : ordonnant en même tems aux Officiers des Provinces , de les favoriser , & de les aider de tout leur pouvoir. Ces premiers Naturalistes

turalistes diviserent le Royaume en douze parties à peu près égales, & en prirent chacun une à reconnoître : ce travail les occupa sans relâche pendant six ans.

Ils examinerent la nature de toutes les terres, & ce qu'elles pouvoient porter. Ayant rencontré des expositions commodes, ils semerent, avec succès, des graines étrangères ; & firent naître des plantes Aromatiques & des fruits qu'on étoit obligé auparavant de faire venir d'ailleurs. Ils trouverent le secret de dessécher des Marais, & de conduire l'eau sur les terres arides : ils fouillèrent dans les entrailles de la terre, & y découvrirent une infinité de mines dont on n'avoit pas encore eu la moindre connoissance. Au bout de six ans ils se rassemblèrent à Ari-

Q

174 LA NOUVELLE
mée Capitale de ce Royaume ;
& composèrent , sur leurs me-
moires , un excellent essai de
l'Histoire naturelle de Bensalem,
qu'ils presenterent au Roy.

Salomona y aprit avec autant
de joye que d'étonnement , que
nous étions incomparablement
plus riches qu'il ne l'auroit osé
esperer ; que la nature ne nous
avoit presque rien refusé ; & que
nous pouvions trouver chez nous,
tout ce que nous avions accou-
tumé de recevoir de la main
avare de l'étranger. Il loüa pu-
bliquement la diligence , & le
courage des Autheurs ; les char-
gea de continuer leurs décou-
vertes ; permit à chacun d'eux
de choisir pour associez deux au-
tres personnes habiles , & affec-
tionnées ; en un mot , il forma
la Maison de Salomon. Ensuite ,
il fit hardiment la Loi qu'il me-

ditoit depuis si long-tems. La nouvelle Compagnie s'appliqua toute entiere, les douze années d'après, à bien exécuter les ordres de ce Sage Prince; & aiant tout visité, tout examiné, tout éprouvé; Elle mit enfin la dernière main à notre *Histoire Naturelle*.

Voilà le premier fruit que le College de l'ouvrage des six jours à produit, & la fin immediate que Salomona se proposa dans sa fondation. Il avoit envie de faire profiter ses Sujets des connoissances les plus estimables des autres Nations; mais il falloit auparavant bien connoître ce que nous possédions nous-mêmes. Aussi, les six premiers Marchands de lumiere ne partirent de Ben-salem, pour aller faire leur fonction au dehors; que quand il

176 LA NOUVELLE
n'y eut presque plus rien à faire
au dedans de l'Isle.

Réponse à la seconde Demande.

Vous avez raison de croire que la Maison de Salomon dépense beaucoup ; mais elle se donne , en quelque sorte , à elle-même , de quoi dépenser. Dans les commencemens , le Tresor Royal la faisoit subsister ; à present , c'est elle qui remplit les coffres du Roy. Salomona ne plaignit rien lorsqu'il l'institua ; les douze premiers Naturalistes eurent de lui tout ce qu'ils voulurent ; ou plutôt tout ce qui étoit nécessaire pour venir à bout de leur grande entreprise. Mais aussi-tôt que les premières mines d'or & d'argent furent découvertes & bien éprouvées , le Roy ne déboursa plus

rien pour la Compagnie. Elle commença dès-lors à tirer de la terre, non-seulement de quoi satisfaire à ses propres besoins ; mais aussi de quoi enrichir son Fondateur, & tous ses Sujets.

Réponse à la troisième Demande.

Notre nombre est fixe : les Eleves ne remplissent pas si régulièrement les places vacantes, qu'on ne les donne quelquefois à d'autres. Sans cela nous serions privez de plusieurs personnes de merite que la qualité de Novice n'accommoderoit pas, soit à cause de leur âge, soit à cause de leur érudition. Nous avons même introduit une inégalité de conditions parmi les Eleves, en accordant des pensions à quelques-uns. Nous appelons ces sages temperamens,

Dans une Société, on est sujet à se copier, à imiter les manières les uns des autres : les jeunes Elèves pensent volontiers comme ceux qui leur servent de maîtres, & transmettent les mêmes idées à leurs Successeurs. Cette uniformité borne les esprits, les fait languir. Il n'en est pas des sciences humaines, comme des sciences divines, ou des sentimens du cœur : nous ne devons avoir qu'une même foy, & une même charité ; mais il est bon de ne pas suivre une même route pour parvenir à la connoissance de la nature ; chacun doit suivre son genie. Les habiles gens que nous gagnons par des pensions, ou en les égalant à nous, s'il ya une place vacante, n'ayant point appris dans notre compagnie ce qu'ils sçavent, nous

apportent de nouveaux principes, des sistêmes particuliers, des reflexions qui leur sont propres. Ils reveillent, pour ainsi dire, notre attention ; & nous donnent assez souvent lieu de nous défier de ce qui passoit auparavant pour certain dans les sciences speculatives, ou pour commode & assuré dans les operations manuelles. Ils nous inspirent par-là une émulation nouvelle, & nous excitent à chercher avec application, de nouveaux moyens de réussir, soit du coté du raisonnement, soit du coté del'experience.

Au reste, ces pensions ne sont pas communes ; & quand on en donne, c'est par maniere de récompense. Ceux-là seuls les meritent, qui, par quelque ouvrage utile à l'Etat, font voir qu'ils ont soigneusement étudié la Nature ; & qu'ils en savent inter-

preter les Enigmes. L'Histoire de notre Maison remarque expressément que celui qui jouït le premier de ce privilege demuroit dans une petite Isle voisine & dépendante de celle que nous habitons, dans le tems que nos premiers Sages faisoient l'Histoire naturelle du Royaume ; & qu'ayant fait de son chef dans Asperon (qui est le nom de cette petite Isle) les mêmes recherches qu'ils avoient faites dans Bensalem, il en composa un Livre, qu'il vint leur offrir. Les Peres auroient bien voulu le mettre d'abord de leur nombre, mais il étoit rempli : d'ailleurs ils ne jugerent pas qu'une simple place d'Eleve fut suffisante pour récompenser ce Naturaliste. L'expedient qu'ils prirent, fut de joindre à la qualité de Commençant un honoraire qu'ils lui assigne-

A T H L A N T I D E. 181
rent, avec l'agrément de Salo-
mona qui fournissoit encore alors
à toutes leurs dépenses ; & à mê-
me tems ils déclarerent expres-
sément qu'on pourroit faire la
même chose à l'avenir.

Réponse à la quatrième Demande.

Nos Maisons sont situées en di-
vers endroits du Royaume, aussi-
bien que nos Cavernes & nos
Tours. Il faut juger de ces édi-
fices comme de ceux qui servent
aux Manufactures dans votre
Europe. On les place dans les
endroits les plus commodes, &
où les choses dont on a le plus
de besoin se trouvent aisément.
Cependant comme nous faisons
toujours les premiers essais dans
notre maison d'Arinée, elle ren-
ferme en raccourci les commodi-
tez de toutes les autres. Les deux

Galleries dont je vous ai parlé y sont, & l'on y voit aussi une Bibliothèque qui n'a point sa pareille dans tout l'Univers.

Réponse à la cinquième Demande.

Tous les Ouvriers du Royaume dépendent en quelque sorte de nous. Chaque Art, chaque Métier, fait un corps dont le chef se tient à Arimée. Ces chefs doivent nous répondre de l'habileté de ceux qu'ils reçoivent à la maîtrise. En quelque lieu que nous nous rencontrions, nous avons le pouvoir de casser un maître, dès qu'on nous a prouvé qu'un ouvrage mal fait est sorti de ses mains.

Quand nous avons besoin d'Ouvriers d'une certaine espèce, nous avertissons leur Chef qui ne manque point de nous envoyer

les plus adroits ; sûr, que nous les récompenserons libéralement. Nous employons ces Ouvriers, à plusieurs reprises , au même ouvrage : ceux qui commencent une chose, ne la finissent jamais : nous les faisons travailler séparés les uns des autres : aucun Ouvrier ne voit tout ce qui concourt à un dessein : nous donnons nous-mêmes la dernière perfection à tout ce que nous entreprenons. Sans ces précautions , nos secrets seroient bien-tôt divulgués, nonobstant le silence étroitement imposé à ceux qui travaillent pour nous.

Réponse à la sixième Demande.

La matière des Statuës érigées à la gloire des Inventeurs, répond à la qualité des choses qu'ils ont inventées. Les Au-

theurs des inventions purement curieuses, comme sont la plupart de celles qui regardent les figures & les nombres, n'ont que des Statuës de bois doré, qui ont beaucoup plus d'éclat, que de solidité. L'on ne met en œuvre la pierre de touche, qu'en l'honneur de ceux qui ont trouvé de nouvelles regles de critique, quelque methode pour juger sainement des ouvrages de la nature & de l'art. Le fer est pour ceux qui se sont distinguez par de belles découvertes dans les Mécaniques. Le bronze, & le marbre, s'accordent sans distinction aux grands hommes qui ont extraordinairement contribué à la perfection de quelque science, ou qui ont inventé quelque Art particulier. L'or & l'argent ne sont reservez que pour ceux qui savent arracher du sein de la

nature, toujours cachée, & toujours jalouse, des secrets importants.

J'ai dicté tout ceci à la hâte, mon Fils, j'espère que vous ne laisserez point d'en être content. Que celui qui a fait toutes les creatures pour l'homme, & qui a créé l'homme pour sa gloire, vous benisse.

Pendant le reste du tems que nous demeurâmes à Meliar, j'eus encore diverses conversations avec Joabin, entr'autres une sur *la Compagnie des faits, des années, & des effigies*, de laquelle son pere avoit été.

Cette Compagnie est si ancienne qu'on ne sçait point quand elle a commencé. Elle est composée de dix-huit personnes, sçavoir de six *Autheurs* & de douze *Observateurs*, auxquels l'Etat donne des appointemens tres-raisonnables.

Les Auteurs demeurent à Arimée : un des Observateurs s'y tient aussi, & ne sort jamais de la Province qui en dépend, que pour peu de tems & lorsque la nécessité de ses affaires l'exige. Les autres Observateurs font leur résidence ordinaire dans les Villes Capitales des autres Provinces.

La fonction des Observateurs est de remarquer exactement tout ce qui arrive de considerable dans leur Province, & d'en rendre tous les six mois un compte fidele par écrit aux Auteurs.

Ceux-ci composent l'Histoire du Royaume sur ces Memoires. A mesure qu'ils parlent d'un Roy, ou de quelqu'autre personne de grande consideration, ils ne manquent point d'en représenter le portrait. On trouve toujours dans leurs Livres trois Mé-

dailles de chaque Roy : l'une, le fait voir dans sa grande jeunesse ; l'autre, dans la force de son âge ; & la troisième, sur la fin de sa vie. Les autres Acteurs ne sont jamais honorez que d'une Médaille, qui montre comme ils estoient dans le tems de leur plus belle action.

Le Senat d'Arinée est dépositaire de tous les titres de la Couronne ; mais la Compagnie dont nous parlons en a des copies authentiques, qu'elle a soin d'insérer dans son ouvrage. On ne lui cache rien de tout ce qui se passe ; on lui en découvre les vrais motifs. Elle rend justice à tout le monde : la flatterie, ni la médisance n'ont aucune part à ce qu'elle fait ; la vérité seule y préside.

Le naturel franc & sincere des Habitans de Bensalem contri-

buë beaucoup à cela ; mais ce qui en est la principale cause, c'est qu'on ne publie jamais aucune partie de l'Histoire que tres long-tems après la mort, non-seulement de ceux dont on y raporte les actions, mais aussi de ceux qui l'ont composée. Joabin me disoit en riant à propos de ceci, que sa Nation étoit bien-heureuse de ce qu'il ne se trouvoit point d'Aman en Bensalem. Mardochée, disoit-il, auroit beau rendre un service signalé au Roy ; si le Roy ne s'en souvenoient pas de lui-même, le fidelle circoncis resteroit sans récompense, l'impitoyable Aman sans punition, les pauvres Juifs sans secours : car les Roys de Bensalem ne lisent ni le jour, ni la nuit, *les Annales de leur regne.* Il y a, à la Chine, une Coutume assez semblable à la nôtre sur ce sujet. Un

Un jour Enamir , qui regne à présent dans cette Isle , & qui est un des plus grands Princes que nous ayons jamais eu , témoigna devant mon pere , alors Observateur d'Arinée , une petite curiosité de sçavoir quel tour nos Autheurs donnoient à certains incidens de sa vie. Mon pere (que le sein d'Abraham reçût bien-tôt après) répondit avec une liberté respectueuse : Seigneur , personne n'est parfait. Les Autheurs travaillent fidèlement sur les memoires que je leur fournis , & je ne mets dans mes Memoires que la simple verité. Je suis à votre égard , comme une glace fort unie : je représente , mais je n'ajoute ni ne diminue rien. La crainte que vous avez des jugemens de la posterité , est une marque de votre grandeur d'ame. Cette pos-

R.

terité, Seigneur, sera aïez éclairée pour ne pas ignorer que l'homme étant aussi fragile qu'il l'est, on ne doit faire une grande attention aux deffauts des Princes, que lorsque ces deffauts ne sont point effacez par un grand nombre de vertus & d'actions héroïques. Enamir parût content de cette réponse, & dit à mon pere ; peignez moi tout comme je suis : j'espere avec la grace de Dieu, que mon portrait n'aura point trop d'ombres.

Joabin me conta aussi une chose assez extraordinaire touchant cette charge d'Observateur d'Arinée : il me dit que c'étoit toujours un étranger qui l'occupoit ; qu'un Arabe, descendu de ceux dont nous avons parlé au commencement de cette Relation, l'avoit eüe immédiatement avant son pere ; & qu'av

tems qu'il me parloit, elle étoit exercée par un vieux Persan. Si vous vouliez rester avec nous, ajouta-t'il, vous succederiez infailliblement à ce vieillard : la Province de Meliar, à qui vous apartiendriez à cause que vous y avez abordé, vous cederait de bonne grace à la Capitale du Royaume. Être Observateur d'Asrimée, c'est être chargé d'étudier la conduite des Roys, d'en juger sans passion : & les Roys ont cru jusqu'à présent que des étrangers sages & éclairés, estoient plus propres à cet employ, que les originaires du pais. Les Chaldéens, les Arabes, les Juifs, les Persans, établis ici depuis un si grand nombre de siècles, ne devroient pas à la verité passer pour étrangers, mais on s'en sert faute d'autres.

Je crus que ce circoncis avoit

entrepris de me gagner, & sa trop grande amitié commença à me devenir suspecte : ainsi sans toucher au point qui me regardoit dans son discours, je lui répondis en general que les Roys de Bensalem avoient raison de confier, autant qu'ils le pouvoient, l'Histoire de leur vie à de fidelles étrangers ; puisque plusieurs Monarques de l'Europe confioient, avec succès, leur vie même, à des Gardes étrangères.

Nous ne savions, ni Alphée, ni moi, ni aucun de nôtre parti, ce que le parti opposé faisoit. Les Demeurans étoient toujours ensemble ; ils ne parloient presque point pendant les repas ; ils ne revenoient à la maison que pour manger & pour dormir. Ce qu'ils machinoient se découvrit enfin.

Un jour comme nous achevions de dîner, un Taratan en

robbé de cérémonie vint dire à Alphée qu'il eut à se tenir au logis, & que dans une heure le Gouverneur de la Ville, & les *Senateurs Protecteurs de la liberté* nous honoreroient de leur présence.

Une Musique fort agréable, qui précède toujours le Gouverneur quand il sort en public pour quelque affaire d'importance, nous annonça leur arrivée.

Les Musiciens étoient au nombre de huit ; suivis d'un pareil nombre de Gardes à Cheval, habillez de rouge, armez de petit boucliers & de dards à ressort. Ces dards ne paroissent avoir que la longueur d'une demi pique ; mais s'il est nécessaire, on leur en donne tout d'un coup une fois davantage en faisant jouer un ressort. Ceux qui savent manier ces Instrumens, les

proportionnent , en un inclin d'œil , & presque sans s'ébranler , à tous les mouvemens qu'un ennemi peut faire à leur portée. Le Gouverneur , qui venoit immédiatement après , marchoit seul , monté sur un tres-beau Cheval : il étoit vêtu comme le font ordinairement les gens d'épée de ce Païs - là , d'un pantalon rouge , d'une Tunique de même couleur , & d'un manteau noir par dessus : il avoit sur la tête un chapeau à la mode d'Europe , des gands verds aux mains , & une épée assez large à son côté.

Quatre Senateurs , habillez de même que le Magistrat que nous avons dépeint ailleurs , & qui portoient dans leurs mains des baguettes d'or ornées de deux petites aîles d'or déployées , suivoient le Gouverneur avec beau-

coup de gravité, montez sur de belles mules.

Les deux derniers marchaient à une assez grande distance des premiers ; afin de laisser de la place à un dais tres-riche & tres-bien travaillé, que quatre hommes à pieds portoient, sous lequel il n'y avoit rien.

Six estafiers, couverts de Tuniques & de Manteaux noirs, & qui pour toute deffense n'avoient que de grosses cannesbleuës à la main, fermoient la cavalcade.

Le Gouverneur, & les Senateurs étant entrez dans notre cour dans l'ordre que je viens de décrire, & ayant mis pied à terre, monterent l'escalier avec toute leur suite. Nous les reçûmes à l'entrée de la Salle le plus respectueusement qu'il nous fut possible : dès qu'ils furent entrez, ils allerent se met-

tre à un bout ; nous occupâmes l'autre ; le dais qui étoit fort grand & fort élevé , fut placé dans le milieu. Le Gouverneur & les Protecteurs de la liberté rangez sur une même ligne , faisoient face à Alphée & aux quatre principaux d'entre nous. Le silence commençoit à regner dans la Salle , lorsque le plus ancien des Magistrats ayant fait une inclination au Gouverneur & élevé un peu son caducée d'or , nous adressa ce discours :

O étrangers , votre conduite nous fait croire que vous avez oublié que c'est Dieu qui a fait présent à l'homme de la liberté & de la paix : nous venons vous en faire souvenir. Pourquoi une moitié de votre troupe veut-elle ravir à l'autre le premier de ces dons précieux ? Pourquoi conspirez-vous tous ensemble à arracher

racher le second du fond de vos cœurs ? Le Tout-puissant ordonne-t'il à l'homme de demeurer plutôt en un certain coin de la terre que dans un autre ? non sans doute : ce qu'il commande, c'est de s'aimer les uns les autres & de vivre en paix en quelque lieu qu'on s'arrête. Cependant la discorde domine parmi vous, & la liberté n'y trouve plus de place. Protectors de celle-ci, nous espérons, en satisfaisant à notre devoir, de vous ramener la paix : vous serez en repos, quand on vous aura séparés. Que ceux qui préfèrent Bensalem au reste de l'Univers passent dans cet azile inviolable (il montra le dais) cet Etat, & en particulier la Ville & la Province de Méliar à qui ils appartiennent, les prennent sous leur protection. Euphranor, Ericée, Polibotte,

Damasipe, se détachèrent d'avec nous au même moment, & accompagnés de seize autres de leur cabale, allèrent gayement se mettre sous le dais. Aussi-tôt les Musiciens commencerent un Concert tres-harmonieux, qui dura environ une demie-heure.

Pendant ce tems-là, Alphée, qui étoit comme hors de lui-même, me faisoit signe de me préparer à répondre; mais je ne sçavois que dire: ses manieres violentes, & les mauvais traitemens qu'il avoit faits à nos camarades, ne pouvoient s'excuser. Neanmoins le Concert étant fini, je remerciai le Gouverneur & les Magistrats au nom de notre petite troupe, en leur témoignant que nous prenions en bonne part la correction qu'ils nous avoient faite. Je les assurai aussi que la douleur que nous ayions de la

perte de nos freres & de nos compagnons de voyage, ne naissoit que de l'amitié que nous leur portions, & d'une juste crainte que leur separation ne nous mit hors d'état de remettre à la voile. Le Gouverneur prit alors fort obligeamment la parole, & nous dit avec une douceur capable de nous charmer: Vous pouvez, mes amis, bannir cette crainte de vos cœurs: quand vous n'auriez ni hommes, ni Vaisseau pour vous conduire, vous en trouveriez ici à votre service. Nous ne donnons pas moins notre secours à ceux qui veulent nous abandonner, qu'à ceux qui veulent prendre parti avec nous. Ils s'en allerent tous dans le même ordre qu'ils étoient venus; & emmenerent nos camarades, comme en triomphe, sous leur dais: on les logea chez le Gouverneur, en

attendant les ordres d'Enamir. Pour nous, nous commençâmes à mener une vie fort triste, en nous voyant réduits à un si petit nombre. Le Proviseur, Joabin, plusieurs autres de nos amis nous venoient voir presque tous les jours, & faisoient humainement tout ce qu'ils pouvoient pour diminuer notre affliction ; mais c'étoit inutilement. Dieu, par sa bonté ne nous laissa pas long-tems dans cette peine.

Dix ou douze jours après la separation, le Proviseur étant venu nous visiter selon sa coutume, nous remarquâmes qu'il avoit le visage plus sérieux qu'à l'ordinaire. Je le suppliai de vouloir bien m'en apprendre la raison quoi que je ne fusse gueres en état de le consoler. Vous saurez ce qui nous afflige, me répondit-il, si vous lisez ce parchemin :

ATLANTIDE. 201
il est écrit en Espagnol afin que
vous puissiez l'entendre. En di-
sant cela, il me donna un parche-
min noir, où je lus les paroles
suivantes peintes avec du blanc.





VISION DE L'ANGE

EXTERMINATEUR.

PRONOSTIC

DE LA

MAISON DE SALOMON.

Adressé à la Ville & à la Province
de Méliar.

Par le ministère d'Yna-Farki.

LES Cavernes de Medra ont fumé,
les eaux du lac de Beni se sont
troublées d'elles-mêmes, les vers pa-
roissent dans les Nifs du verger d'A-
macan. O Méliar, celui qui a donné

au serpent un sifflement, par lequel il annonce lui-même sa venue, t'éfraye par ces signes funestes, crains leur suite. Ils précéderent la peste cruelle qui te désola il y a cent vingt six ans, & te menacent de nouveau. Helas ! à peine es-tu repeuplée. Qui verra, d'un œil sec, les maux qui commenceront dans six mois ? La Maison de Salomon a préparé ses préservatifs, elle en répandra avec profusion : mais que les Magistrats & les Peuples se precautionnent de leur côté. Qu'on évite les excès ; qu'on mure toutes les fenêtres qui regardent le midy ; qu'on enterre profondement les morts, au Nord des Villes & des Villages ; qu'on s'abstienne des fruits trop humides ; qu'on brûle de l'Arac, trois fois par j. & dans toutes les maisons ; qu'on ne souffre nulle part la moindre ordure qui puisse altérer l'air. O Dieu tres-haut, si vous voulez absolument détruire Méliar,

nous ne prétendons point parer à vos coups.

Cette triste lecture me fit souvenir de l'air avec lequel le Pere étoit entré dans Méliar : tous ses regards n'étoient que des regards de compassion ; il paroissoit pénétré de pitié. Vous ne connoissez , me dit le Proviseur , ni les Cavernes de Medra , ni le lac de Beni , il ne vous a pas été permis de penetrer assez avant dans la Province : mais jugez des Nifs , voyez vous-même les vers qui y sont renfermez. En voilà que j'ai fait venir du Verger d'Amacan , Village qui n'est pas loin d'ici , & le seul endroit de la Province où il en croît. Il me jetta sur la table deux petits fruits de la longueur & de la grosseur du pouce : j'en ouvris un , & tout d'un coup j'en vis sortir cinq vermisses qui

avoient la tête rouge & le corps bleuâtre. Je lui dis que je ne m'étonnois pas que ces insectes signifiaient qu'il y auroit des maladies contagieuses dans l'année, parce que nous avions coutume en Europe, de tirer un pareil pronostic des vers qui se rencontrent quelque fois dans le noix de galle. Il y a cette différence entre votre pronostic & le notre, repliqua le Proviseur en soupirant, que le notre est infailible, & que le votre ne l'est pas toujours.

Je fis tout ce que je pûs pour tâcher de détourner son esprit des tristes pensées qui l'affligoient ; mais j'étois si abatu, que tout ce que je lui dis me parut, à moi-même, tres-foible & tres languissant. Je ne pouvois regarder notre départ que comme une chose tout-à-fait é-

loignée : & si nous ne partions pas avant six mois , quelles raisons n'avois-je pas de craindre la peste ? Les étrangers ne sont-ils pas toujours plus susceptibles des maux qui surviennent dans un Pais , que ceux qui y sont nez ?

Je n'étois pas le seul à qui cette pensée fut tombée dans l'esprit. La nouvelle de la peste future déjà répandue par toute la Ville lorsque le Proviseur nous l'a communiqua , avoit d'abord fait son premier effet dans la maison du Gouverneur , d'où elle étoit sortie. Quelle fût l'épouvante de nos infidèles compagnons , lorsqu'ils se virent menacés d'un mal si horrible ? Ils avoient compté de ra jeunir , pour ainsi dire , en Bensalem ; d'y jouir d'une vie longue , tranquille , pleine de douceur : & avant même qu'ils ayent le tems de s'é-

tablir, ils apprennent que, selon toutes les apparences, la fin de leurs jours viendra dans six mois. Des gens qui se croyoient à couvert même de la fièvre la plus légère à cause de l'excellence des alimens de leur nouvelle patrie, & qui se flatoient déjà de devenir presque immortels; n'entendent parler que de peste & de preservatifs.

La terreur dont ils furent saisis les pressa si vivement dès le second jour après la publication du pronostic, qu'il n'y en eut pas un qui ne se repentit dans son cœur de nous avoir abandonné. Les derniers d'entr'eux n'attendirent pas qu'il fut passé pour déclarer assez haut leur sentiment; & les principaux, dont la frayeur n'étoit pas moindre, ravis de cette ouverture, nous eussent écrit sur le champ pour

nous demander pardon de leur faute, sans un reste de honte qui les retint. Que peut la honte contre la crainte d'une mort qui paroît inevitable ? Le jour suivant ils firent semblant de se rendre aux instances de quelques Matelots, & n'osant s'adresser à Alphée, ils furent bien aises d'implorer mon secours par ce billet.

Nous vous avouons de bonne foi qu'avec toute notre Philosophie, nous ne saurions nous garantir de la crainte de la mort. Vous savez la nouvelle qui court : elle nous a étrangement alarmez. Il ne tiendra pas à nous que nous ne nous reunissions à votre troupe, & que nous n'allions au plutôt chercher tous ensemble un climat moins dangereux que celui-ci. Nous vous supplions de nous reconcilier avec Alphée, & de nous marquer les mesures qu'il faut que nous prenions.

Les huit principaux de leur bande avoient signé ce billet. Je ne voulus point y faire de réponse par écrit : je chargeai seulement le porteur, que je connoissois attaché à Euphranor, de dire à son maître que je le priois de se rendre, à l'entrée de la nuit, au bord de la mer, vis-à-vis de l'endroit où notre Vaisseau étoit à l'ancre ; & que je m'y trouverois sans manquer pour conférer avec lui.

Je me transportai incessamment chez Alphée pour lui faire part du billet : jamais homme ne reçût plus mal une bonne nouvelle. Aussi-tot qu'il m'entendit parler de nos Camarades & de l'envie qu'ils avoient de revenir : Qu'ils demeurent, dit-il en branlant la tête, qu'ils demeurent, puisqu'ils l'ont ainsi voulu. Quand je devrois périr aussi-bien qu'eux, je

mourrai content , pourvû que pas un de ces traîtres n'échape. Ma surprise fut extrême , je pensai perdre patience en entendant ce discours : vous pourriez bien ne pas échaper , lui repliquai-je avec émotion , sans que pour cela ils mourussent. Ils appartient à une Province menacée de la peste , mais qui vous a assuré qu'ils n'en puissent pas sortir pour quelque tems avec l'agrément des Magistrats ? Le Roy refusera-t'il à des étrangers qui ne manquent pas d'esprit , la permission d'aller se presenter à lui ? Nous sommes bien-heureux qu'au lieu de penser à cet expedient , ils n'ayent songé qu'à recourir à nous. Si nous les recevons , notre vie est en sureté ; si nous méprisons leurs avances , nous sommes perdus. Ils continueront de nous noircir auprès du Gouver-

neur, du Senat, & du Peuple : au premier jour ils vous feront un procès pour retirer leurs effets. Nous passerons pour des gens avarés & inhumains, qui ne méritent ni d'être secourus, ni même de vivre.

Alphée repartit sechement qu'on nous en mettroit d'autant plutôt hors de l'Isle, & que c'étoit ce qu'il souhaittoit. Vous avez donc oublié, lui dis-je, que nous sommes sans Pilote & sans Contre-maître ? que les Matelots, qui auroient pû en quelque sorte suppléer à leur deffaut, nous ont quittez ? Le Gouverneur nous a promis son assistance ; mais comment reviendront les hommes qu'il nous prêtera, si un Vaisseau de Bensalem ne se met en mer avec nous ? Selon toute apparence, c'est ce qui n'arrivera de plusieurs années : vous

savez qu'il ne sort de Vaisseaux, de cette Isle, que ceux qui servent à porter de douze en douze ans les Espions, qu'ils appellent ici Marchands de Lumiere, dans les Royaumes étrangers. Je joignis tant d'autres raisons à celles-ci, que mon homme se rendit enfin; & qu'il me laissa maître de faire ce que je jugerois à propos.

J'étois déjà au rendez-vous lors qu'Euphranor y arriva. Nous n'avions point trop de tems à demeurer ensemble, si nous voulions éviter tout soupçon; ainsi, je ne m'amusai ni à lui faire des reproches, ni à l'obliger de justifier sa conduite & celle de ses Associez. Je l'assurai d'abord de la bienveillance d'Alphée, & de la bonne disposition de notre troupe. Nous nous mêmes ensuite à raisonner sur notre départ, & à examiner de
quelle

quelle maniere nous pourrions réussir dans cette entreprise. Après avoir fait bien des réflexions l'un & l'autre, une fuite bien concertée nous parût préférable à tous les autres moyens. L'engagement qu'Euphranor & sa bande avoient pris avec le Gouverneur & la Ville, étoit trop solennel, & la parole qu'ils avoient donnée de demeurer trop positive, pour se dédire avec honneur : & l'honneur à part, il n'y avoit pas de sûreté à l'entreprendre, le Roy étant déjà averti de leur résolution.

Nous étant donc déterminez à fuir, nous passâmes aux difficultés qui pouvoient nous arrêter. Il s'en presenta deux : nos Marchandises n'étoient point vendues, & nous manquions de vivres pour le voyage. La première fut aisée à lever : nous con-

214 LA NOUVELLE
vinsmes que les prétendus Demeu-
rans nous redemandroient hau-
tement les Marchandises qui leur
apartenoient ; & que , sous ce
pretexte , nous leur mettrions
aussi les nôtres en main. Per-
sonne ne pouvoit trouver mau-
vais qu'ils se defissent d'un bien
qui devoit désormais leur être
inutile. La seconde difficulté
nous embarrassa bien autrement.
Comment ramasser en cachette
autant de munitions de bouche
qu'il nous en falloit ? Comment
les transporter de la Ville au
Vaisseau, à l'insçû des Magistrats ?
Quel Citoyen voudroit s'enten-
dre avec nous , & se faire des
affaires en se rendant complice
de notre évafion ? Nous eûmes
beau mettre notre esprit à la gêne ;
plus nous revâmes , plus la chose
nous parut impossible. Quittons-
nous , pour le present , dis-je à

Euphranor ; allons consulter nos Camarades ; ils trouveront peut-être avec plus de bonheur que nous, le dénouement de cette difficulté. Recommandez aux vôtres un secret inviolable : montrez-vous, au dehors, aussi irrité contre nous, que vous l'avez jamais été : contraignez-nous dès demain à livrer les Marchandises, & après-demain soyez ici à la même heure.

Quand je fus rentré au logis, Alphée acourut à moi, & m'ayant tiré à l'écart, me demanda avec empressement d'où je venois & si j'avois pensé à avancer l'exécution de notre dessein ? Ce n'étoit plus ce déraisonnable, ce violent Alphée, cet homme résolu à mourir pourvû que les autres perissent ; il avoit eu le tems de rentrer en lui-même, & de se radoucir. Je lui racontai de point

en point tout ce qui s'étoit passé entre Euphranor & moi ; & je lui proposay ingénûment la difficulté qui nous avoit arrêtez. Mon recit le combla de joye : C'est une plaisante difficulté, s'écria-t'il, que la votre ! Les Marchands de ce Pais-cy aiment à la verité un peu moins l'argent que ceux du notre, mais enfin ils l'aiment. Reposez-vous sur moi. Il y aura, en moins de huit jours, plus de vivres dans mon Bord, que nous ne pourrions en consommer dans deux ans : & je vous réponds que ni le Gouverneur, ni le Senat, n'en auront pas le moindre vent.

Dés le matin, Euphranor & Damasippe accompagnés d'un Huissier, vinrent nous sommer de rendre sans aucun delai toutes les Marchandises dont nous nous étions injustement & tyrannique-

ment emparez. L'Huissier livra à Alphée un grand rôle qui comprenoit généralement tout ce que nous avions dans le Vaisseau. Le Capitaine joua fort bien son personnage : il accabla d'injures les demandeurs, il cria vingt fois à la fausseté, à l'imposture, en lisant le contenu du rôle : il fit semblant de vouloir desobéir. L'Huissier le menaça de la colere du Senat, pour le faire taire : j'intervins dans la dispute comme homme pacifique, je fis de grands efforts pour calmer les esprits, & pour menager quelque accomodement. Alphée se laissa flechir après s'être bien fait prier. Je rendray tout, s'écria-t'il d'une voix étonnante, mais bien entendu, que personne ne mettra le pied dans mon Vaisseau, que par ma permission. L'Huissier, qui ne savoit pas de quelle con-

sequence cela étoit pour nous, regarda la condition comme une chose assez superflue, & n'eut garde de s'y opposer, non plus que les autres : on tomba d'accord que dès l'après-dînée même, la prétendue restitution seroit une affaire finie.

Nos gens, bien instruits par Alphée, allèrent avec lui préparer toutes choses dans le Navire : le magasin fut bien-tôt vuide, & les Marchandises prêtes à être enlevées. Les nouveaux réunis ne manquèrent pas de se trouver sur le port avec des Chariots ; notre esquif conduit par leurs Matelots servit au transport ; en moins de cinq heures le Vaisseau fut déchargé, & les Marchandises emportées dans un édifice de la Ville, où se font les ventes publiques. Le soir, Alphée sortit de la maison avec trois hommes

À T H L A N T I D E. 219
choisis, & nous avertit qu'il ne
reviendrait de quelques jours.

Euphranor jugeoit encore la
difficulté des vivres infurmonta-
ble lorsque nous nous revîmes
le lendemain, & que je lui com-
muniqueai les esperances que le
Capitaine nous avoit données.
Il me dit que la vente des Mar-
chandises étoit déjà fort avan-
cée, & qu'il n'y avoit pas lieu
de douter qu'avant deux jours
nous n'eussions tout notre bien
en argent comptant. Nous remî-
mes à nous entretenir plus au
long quand Alphée seroit de re-
tour, parce que les mesures que
nous avions à prendre doréna-
vant, dépendoient de ce qu'il
auroit fait. Je priai Euphranor
d'envoyer tous les soirs son valet
se promener dans l'endroit où
nous étions, afin que j'eusse la
commodité de l'avertir quand il
en seroit tems.

Le Capitaine ne revint qu'au bout de six jours, mais si content de lui-même, qu'il ne se possédoit pas. Il ne laissa point de me donner dans cette rencontre un nouveau témoignage de son humeur capricieuse. Quelques prières que je lui fisse d'abord, je ne pûs tirer autre chose de lui, sinon qu'il avoit tenu sa parole, & que l'on ne mourroit pas de faim dans son Bord: plus je le questionnay sur la maniere dont il avoit fait ce miracle, moins il voulut me l'apprendre. Las de perdre ma peine, je ne lui témoignay plus de curiosité là-dessus; & je lui dis, qu'il n'y avoit donc qu'à déloger. C'est un Arabe de mes amis, me dit-il alors, qui a ravitaillé notre Vaisseau. Il est établi à Renfuse, & amene ici tous les ans beaucoup de bled, & d'autres Marchandises:

chandises : vous devez avoir vû deux Navires à lui dans le port, ils sont une fois plus gros que tous les autres. Nos affaires se sont passées sur l'eau, & dans les tenebres : il auroit fallu que les Magistrats de Meliar eussent eu de bonnes oreilles, & la veuë encore meilleure, pour s'apercevoir du manège que nous faisons. Nos provisions nous ont couté un peu cher, mais ce n'a point été ma faute : toutes les fois que je me mettois à marchander, l'Arabe mon ami me fermoit la bouche en protestant avec beaucoup de phlegme, qu'il me donneroit sa marchandise pour la moitié moins, si je voulois l'acheter de jour en presence de tout le monde. Du reste, je suis fort content de lui. C'est de ces connoissances-là qu'il faut faire, quand on est en Pais étranger :

si, au lieu d'aller tous les jours sur le port me promener & m'entretenir avec de bons Marchands, je m'étois amusé à parler de Philosophie comme vous avez fait depuis que vous êtes ici, aurois-je connu l'Arabe de Renfuse ? & si je ne l'avois pas connu, ou en serions-nous ? Vous avez toute la raison de votre côté, repris-je ; mais enfin, il n'y a donc qu'à partir ? Et au plutôt, me repliqua-t'il ; une des meilleures choses que j'aye apprises pendant mon absence, est, que nos marchandises sont toutes vendues : délogeons, de peur que notre secret ne s'évente.

Le soir j'allay au bord de la Mer, où j'avertis le valet d'Euphranor d'aller incessamment dire à son maistre que je l'attendois avec impatience. Euphranor arriva un instant après. Voyez-

vous ce Vaisseau, lui dis-je aussi-tôt ? Il est prêt à mettre toutes ses voiles au vent. Alphe vous contera lui-même comment cela s'est fait : ne differons point notre fuite : partons dès la nuit prochaine. Pourrez-vous tromper la vigilance du Gouverneur, & vous dérober de sa maison ? Personne ne se défie de nous, répondit Euphranor, ainsi personne ne veille sur nous. Je connois une petite porte qui donne dans une rue détournée, par où il nous fera aisé d'évader sans bruit. Demain je vous amene ici, à onze heures de nuit, toute notre troupe sans qu'il en manque un seul homme. Nous vous recevrons, lui dis-je, à bras ouverts. Prenez garde qu'une affaire si heureusement conduite jusqu'à cette heure, n'aille échoïer par l'imprudence de quelqu'un.

Je retournay en diligence à la maison des étrangers. Alphée s'occupoit déjà à mettre en petits ballots tout ce que nous y avions de meilleur. Nous porterons, disoit-il, chacun le notre; nos valets, ou plutôt nos espions profiteront du reste s'ils veulent: ne feroient-ils point aussi, par hazard, scrupule d'être hommes à deux salaires? Quand nous embarquons-nous, continua-t'il, en se tournant vers moi? il fait un vent qui nous éloigneroit bien-tôt des côtes, si nous étions sur mer. Ah! si j'avois un Pilote, & que nos traîtres ne fussent pas, comme ils le sont, maîtres de notre argent; je leur apprendrois bien à vouloir demeurer; & demain, au point du jour, je leur souhaitteroie de bien loin la peste qu'ils craignent tant. Je lui répondis que nous

n'avions plus qu'un jour à attendre, & que nous pourrions lever l'ancre dans vingt-six heures.

Nous dormîmes fort peu le reste de la nuit, & le bruit sourd que nous étions obligez de faire malgré nous pour mettre tout notre bagage en état, auroit sans doute éveillé nos six Benfalemois, si l'endroit où ils couchoient n'avoit été aussi éloigné qu'il l'étoit de notre quartier. Le lendemain tout le monde fit bonne contenance. Le Proviseur passa une partie du jour avec nous, & ne s'aperceut de rien. Une tristesse apparente étoit peinte sur nos visages. Nous lui demandâmes s'il ne feroit pas bien-tôt murer les fenêtres de la maison du côté du Midy ? Si l'arac (espece d'encens) étoit cher ? De quels fruits trop humides le sage Yna-Jarkî vouloit parler dans le Pronostic ?

Tous nos discours, en un mot, furent des discours de gens résolus à rester s'il le falloit, & à attendre la peste de pied ferme.

Mais aussi-tôt que nous eûmes soupé, & que ceux qui nous servoient se furent enfermez chez eux, nous jouâmes un rôle bien différent. Deux des nôtres allerent faire la ronde autour de la maison & dans deux ou trois petites ruës qui menoient droit au port. Les autres descendirent doucement nos paquets dans la cour. Alphée, l'écrivain du Vaisseau, & moi, nous parcourûmes en silence toute la maison, & assurez que personne ne nous épioit, nous fîmes la sentinelle aux avenuës du quartier des valets; en intention de prendre à la gorge le premier à qui la fantaisie de sortir pourroit venir.

Sur les dix heures & demie,

ceux que nous avions envoyez à la découverte, nous rapportèrent qu'ils n'avoient rencontré personne. Le quartier, de lui-même, étoit assez solitaire; & les Habitans de Méliar ont accoutumés de se retirer de fort bonne heure. Après nous être tous secrètement recommandez à Dieu, nous prîmes chacun notre fardeau sans aucune distinction, & nous nous rendîmes promptement & heureusement au port par le plus court chemin.

A peine y fûmes-nous arrivés, qu'Alphée battit un fusil qu'il portoit sur lui, & que trois de nos Mariniers qui par son ordre avoient toujours couché dans le Navire, avertis par ce signal, nous amenerent l'esquif & une Chaloupe, que nous chargeâmes aussitôt d'une partie de notre monde & de nos ballots. Tout

le reste passa à un second voyage, excepté Alphée & moi, qui attendions nos Camarades. Minuit sonna, & personne ne paroissoit encore : le Capitaine disoit une infinité de choses désagréables, & m'accabloit de reproches : nous étions dans une peine horrible. Il commanda aux Mariniers, qui avoient ramené l'esquif & la Chaloupe, de ne point branler de la place ; & nous nous avançâmes vers la maison du Gouverneur, qui étoit de l'autre côté de la Ville. Alphée croyoit fermement que nous étions trahis une seconde fois, & je n'étois pas bien éloigné de son opinion. Après avoir fait environ la moitié du chemin, nous entendîmes le bruit d'une troupe de gens qui accouroient vers nous, ce qui nous obligea de nous tirer un peu à quartier. Quoique la nuit

fût assez obscure, je reconnus à la faveur de quelques étoiles qui brilloient ç'à & là, que c'étoient justement ceux que nous allions chercher. J'en pris soudainement un par le bras, je lui dis mon nom pour le rassurer, & je lui demanday ce qui les faisoit ainsi courir, après avoir tardé si long-tems ? Au nom de Dieu, me dit-il, en s'échappant de moi, sauvons-nous, nous sommes découverts, on nous suit. Il n'en fallut pas davantage : nous imitâmes parfaitement, Alphée & moi, la précipitation des autres. On regagne le port, on entre pesle-mesle dans les deux petits bâtimens, ceux qui se trouvent une râme sous la main, quoique tous hors d'haleine, la plongent & la relevent si vigoureusement, que nous joignons presque en un moment notre Navire. Dès que

nous fûmes dedans , le Pilote, le Contre-Maître , tout l'équipage se rangerent sans rien dire si promptement à leur devoir, que jamais Manœuvre n'alla mieux. On retira l'esquif & la Chaloupe, on étendit les voiles , on leva l'ancre , les vents seconderent si à propos nos desirs , qu'ils sembloient être d'intelligence avec nous. Nous fîmes un chemin prodigieux le reste de la nuit.

J'étois par hazard assez près de Polibotte, qui étoit celui que j'avois saisi par le bras dans la rue. Il n'étoit pas encore bien revenu de la peur effroyable que je lui avois faite ; & il m'avoüa qu'il n'en avoit jamais eu de pareille en sa vie. Contre l'ordinaire, me dit-il, on ne s'est couché cette nuit qu'à onze heures & demie chez le Gouverneur ; c'est ce qui nous a retardé :

& comme nous sortions enfin par la petite porte , nous avons vû quelqu'un qui nous suivoit avec de la lumiere : ne vous étonnez donc pas si vous nous avez veu courir. Euphranor , & les autres, confirmerent la chose : il y en eut même qui assûrèrent que cet homme à la lumiere , avoit fait un hurlement épouventable. Un vieux Matelot se mit à rire de toute sa force en entendant ce discours , & tout le monde ayant tourné la tête vers lui , Je vous jure , nous dit-il avec une grande naïveté , que je n'ai point hurlé. C'étoit moi qui m'étant un peu trop arrêté , avois jugé à propos de me munir de ma lampe pour venir vous retrouver à la petite porte , sans quoi je courois risque de me rompre le col en descendant de mon galetas. J'ay eu ma peur comme les autres ; car

vous voyant tout d'un coup décamper d'une si étrange manière, je me suis imaginé qu'à cause de ma vieillesse vous vouliez me laisser-là : mais, Dieu merci, nous voici tous en sûreté. La Compagnie éclata de rire, excepté un de ceux qui avoient entendu le hurlement : il esperoit éviter la raillerie en soutenant toujours qu'il ne s'étoit pas trompé ; & par malheur pour lui, ce fut ce qui lui en attira de tout le Vaisseau tant que le voiage dura.

La joye que nous avions d'être sortis de Bensalem, augmentoit à mesure que nous avancions. Nous revîmes cette Isle, à la pointe du jour ; on n'y distinguoit déjà plus ni Forêts, ni Campagnes, ni Villes. Euphranor & les autres nouveaux réunis captiverent les bonnes gra-

ces d'Alpée en remettant à sa disposition tout l'argent de la vente des marchandises. Le moïen étoit sûr , car la somme étoit grosse , & l'on ne pouvoit rien perdre dessus, la monoye de Ben-salem ne valant précisément que ce qu'elle pèse. Il ne nous arriva rien de considerable pendant notre navigation : le même vent (Sud-Oüest) dura pendant quatre mois. Au commencement du cinquième le vent se mit au Sud, & y demeura trois semaines , à la fin desquelles nous nous trouvâmes à la hauteur de Lima.

Notre dessein étoit d'aborder en cette Ville , n'ayant plus de marchandises à débiter , ni aucune envie de reprendre notre route de la Chine. Heureusement le vent se remit au Sud-Oüest, & puis tout à fait à l'Oüest : c'étoit tout ce que nous pouvions desi-

234 LA NOUVELLE
rer. Nous mêmes encore deux
mois à arriver dans le port de la
Capitale du Perou. Nous nous y
reposons de nos fatigues : Al-
phée prétend partir dans un an
pour la Chine & le Japon, selon
sa premiere veuë : pour moi
j'attends avec Euphranor & quel-
ques autres, une occasion favo-
rable pour repasser en Europe.

CLeon ayant achevé de lire :
Lorsqu'il est question de fai-
re des projets, lui dit Philarque,
l'on se forme toujourns des idées
grandes & magnifiques; & quand
on vient à l'exécution, l'on est
obligé de s'en tenir simplement
à ce qui est faisable, selon les
tems, & selon les lieux. Les Tri-
nobantes n'ont point d'établif-
sement pareil au College de l'ou-
vrage des six jours, nonobstant le
plan merveilleux que Bacon leur

en a tracé dans son Livre ; nous ne voyons pas non plus rien de semblable à Basilie , quoy qu'à dire vrai , il y ait quelque chose d'approchant.

Le peu de séjour que vous avez fait en cette Ville , me donnera lieu de vous entretenir sur un sujet fort connu , comme s'il étoit secret ou nouveau ; & vous allez demeurer d'accord qu'il n'étoit pas à propos que je parlasse avant que vous eussiez lû votre manuscrit. Ce n'est donc pas dans les seuls mysteres , dit Cleon , que la figure doit preceder la verité ? vous êtes homme d'un grand ordre. Passons là-dessus , reprit Philarque ; ce qui est indubitable , c'est que vous gagnerez beaucoup avec moi ; vous ne m'avez lû que des choses imaginaires , & j'en ay de réelles à vous conter.

Basilie est la mere des sciences & des arts ; elle a toujours nourri dans son sein un grand nombre de personnes doctes , curieuses , nées pour réussir dans les entreprises où l'esprit a le plus de part. Il est croyable que de tout temps aussi ces genies distinguez ont eu entr'eux de grandes liaisons , soit par conformité d'humeur , soit pour s'exciter à une louable émulation , soit pour profiter reciproquement des lumieres les uns des autres. De-là sont venuës les Assemblées libres, que le fameux Olegin & quelques autres ont tenuës successivement chez eux : De-là ont pris naissance les Societez reglées , qui font aujourd'huy l'ornement de l'Eleutherie , & qui contribuent tant à la gloire du regne present.

Ces Societez sont au nombre de trois. La

La plus ancienne doit ses commencemens au Prince Justin, & à Porphire son Ministre : Elle s'occupe avec un grand succès, à purifier, à embellir, à enrichir la langue Eleutherienne.

La seconde est redevable de son établissement à la magnificence du grand Basile, & aux soins du célèbre Ophis, un des plus habiles Ministres qu'il ait jamais eus.

La troisième est l'ouvrage du même Monarque, elle ne fait que de naître. Il paroît qu'elle se propose d'expliquer le Médailles, les Emblèmes, les Inscriptions anciennes; & d'en composer de nouvelles. Il y a des gens qui croient qu'on pourra quelque jour lui être obligé d'une Histoire parfaite des Rois. & de la Nation Eleutherienne.

Vous passez bien legerement

238 L A N O U V E L L E
sur la seconde, dit Cleon; c'est,
répondit Philarque, que je veux
m'y arrêter assez long-temps
dans la suite.

D'abord le sage Ophis avoit
resolu de faire une Societé uni-
verselle. Il joignit ensemble des
Physiciens, des Mathematiciens,
des Historiens, & des personnes
versées dans les belles Lettres.
Il leur marqua des jours pour
s'assembler séparément, & pour
conferer ensemble sur les scien-
ces qui les regardoient. La Bi-
bliothèque du grand Basile leur
fournissoit des lieux commodes
pour cela, & une grande abon-
dance de Livres.

Cette grande Academie, ne
subsista pas long-temps; les His-
toriens en furent retranchez de
fort bonne heure, de peur qu'ils
n'excitassent des troubles en dé-
cidant certaines questions épi-

neuses. Voilà , dit Cleon , une raison à laquelle je ne me ferois jamais attendu. Les Poëtes & les Orateurs , continua Philarque , eurent peu après le même sort & furent confondus avec la Société que je vous ay nommée la première. Il n'y a que la double compagnie des Physiciens & des Mathematiciens qui se soit maintenüe. On parla au commencement de séparer ces deux fortes de Savans, à cause de la diversité des objets qu'ils envisagent; mais après y avoir bien pensé, on jugea qu'il valloit mieux les unir, parce qu'ils peuvent s'entraider en plusieurs rencontres.

Si la Société des Historiens avoit commencé par entreprendre quelque grand ouvrage nécessaire au public, il y a bien de l'apparence qu'on ne l'auroit jamais supprimée. L'Histoire de

l'Eleutherie auroit été fort bien entre les mains : jusques à present on n'en a point où il n'y ait quelque chose à desirer. Un travail de cette importance, & de cette longueur, est au-dessus des forces d'un particulier; & je ne m'étonne point qu'on ait érigé, en Bensalem, une compagnie exprés pour un semblable dessein. Il est aisé d'éviter de donner de justes sujets de plainte en faisant une histoire; il n'y a qu'à rapporter les faits comme ils sont, & ne rien décider quand il y a quelque doute. Les Theologiens & les Politiques, décideront assez, sans que les Historiens s'en mêlent. Un historien est chargé de dire la verité quand il la fait, & lorsqu'il n'en est pas assuré, il doit proposer ingénument les raisons qui le font balancer, & mettre son lecteur dans

une peine pareille à la sienne. Apparemment que le petit Corps d'Historiens qu'Ophis avoit fait, se donna d'abord toute l'histoire universelle, tant Ecclesiastique que Profane, pour objet; & que ces Messieurs cherchent de l'exercice dans la discussion des points les plus délicats & les plus embrouillez. C'étoit là se proposer un objet trop vague; s'exposer, dès le premier pas, à choquer quelque puissance formidable; & négliger un des moyens les plus infailibles qu'une Compagnie puisse avoir pour gagner les bonnes graces du public. Lorsqu'on voit un nouvel établissement, on demande aussitôt de quelle utilité il sera: quel fruit on en doit attendre: si l'on ne fait à cette question qu'une réponse generale, elle ne contient rien de point. Lorsqu'on disoit de la

Compagnie dont je parle, qu'on en esperoit des éclairciffemens & des décisions sur l'histoire, c'étoit comme si l'on avoit exhorté un chacun à trouver un million de difficultez & d'inconveniens. Mais si l'on avoit pû dire que cette Societé travailloit à l'histoire du Royaume; à ramasser, à verifiser, à mettre à profit tous les memoires qui y doivent entrer; l'esperance de voir paroître au premier jour quelque partie d'un Ouvrage si souhaité, auroit charmé tout le monde. Ceux qui cultivent ensemble la langue Eleutherienne ont leurs jaloux; & malgré l'envie, ils se conservent, ils se font aimer, ils triomphent; les savants, les honêtes gens, les honorent de toute leur estime; d'où vient cela? Ils se font appliquez à un travail particulier sans s'écarter de leur fin

generale ; ils nous ont fait present d'un excellent livre ; on juge d'eux par leur fruit. Revenons à la Compagnie des Physiciens & des Mathematiciens.

Elle a travaillé sans relâche, depuis sa naissance, à perfectionner les sciences les plus utiles, & à y faire de nouvelles découvertes. Ses Physiciens cultivent principalement la Chimie, la Botanique, & l'Anatomie tant du corps humain que de ceux des animaux. Ses Mathematiciens s'appliquent particulièrement à l'Astronomie, à la Geometrie, & aux Mecaniques. Elle fait des observations celestes & terrestres dans les parties du monde les plus éloignées les unes des autres. Elle fait examiner sur les lieux les plantes dont les anciens Medecins se sont servis, afin de comprendre

244 LA NOUVELLE
mieux leur methode dans la gué-
rifon des maladies, & d'entrer
plus sûrement dans leurs pensées.
Le Grand Basile a fait bâtir en
sa faveur un Edifice également
commode & magnifique, d'où
l'on contemple tous les mouve-
mens des Astres & des Cieux.

Le public a déjà profité d'un
grand nombre de découvertes
tres - importantes qu'elle a fai-
tes.

Cleon interrompit Philarque;
pour lui marquer le plaisir qu'il
avoit de l'entendre; & fit, en pas-
sant, une petite reflexion sur la
division des Physiciens en trois
classes. Elle lui parut juste &
conforme à celle que la Natu-
re a mise entre les corps terref-
tres, qui sont ou mineraux, ou
vegetaux, ou capables de sensa-
tion. Il voulut ensuite inviter
Philarque à faire un parallele
entre

entre cette Société, & la Maison de Salomon. N'entrons point dans ce détail-là, lui dit Philarque, nous trouverions trop de différencé entre l'une & l'autre. En voici une qui me faute aux yeux : La Maison de Salomon n'a point de chef qui préside à ses conférences, & la Société dont nous parlons en a un d'un mérite incomparable.

J'en apperçois une autre, reprit Cleon : La Maison de Salomon compose d'abord l'Histoire naturelle de Bensalem ; il ne paroît pas par vôtre discours que les Naturalistes Eleutheriens fassent rien de semblable à l'égard de leur país.

Je me doutois bien, répondit Philarque, que vous feriez cette reflexion. Je connois quelqu'un qui écrivoit il n'y a pas longtemps : *Qu'il n'est point du tout glo-*

vieux à la Nation Eleutherienne de laisser ignorer au reste du monde, & d'ignorer Elle même, les merveilles de toute espece que Dieu a mises dans l'étendue du Royaume qu'elle habite : qu'une bonne histoire naturelle de toute l'Eleutherie seroit un Livre absolument necessaire : & qu'on devoit supporter tres-impatiemment qu'un ouvrage comme celui-là soit encore à exécuter.

Vous êtes un bon disciple de Mercure, dit Cleon en souriant, & vous avez la memoire admirable.

On n'étudie les sciences en general, continua Philarque, qu'afin d'en tirer quelque utilité particuliere.

Nos Interpretes de la nature sortiront peut-être quelque jour de l'universalité dans laquelle ils se tiennent, & feront pendant un grand nombre d'années leur

principale occupation , de l'ouvrage dont vous parlez. On fait qu'un d'entr'eux a déjà fait le Catalogue des plantes qui naissent autour de Basilie. Un autre est chargé de l'examen de ce qu'on appelle les merveilles de l'Eleutherie.

Varron anime cette savante Société , Varron la conduit. Il aime un Royaume dont il fait un des principaux ornemens , comment le negligeroit-il ? Ah ! Cleon , si vous connoissiez ce grand homme , avec quel zele n'applaudiriez-vous pas à l'estime que tout le monde a pour lui ?

Le monde dont vous parlez , répondit Cleon , est bon connoisseur ; si vous aviez un peu plus d'indulgence pour moy que vous n'en avez , vous ne vous presseriez peut-être pas tant de supposer que je n'y suis pas compris.

La reputation de Varron s'étend par tout ; pourquoi voulez-vous qu'elle ne soit point venue jusqu'à moy , & que je me sois seul deffendu contre les sentimens d'admiration qu'elle inspire pour lui au reste des hommes ? Ses perfections éclatent par elles-mêmes ; & si cela n'étoit pas , les honneurs dont le grand Basile , Monarque judicieux , s'il en fut jamais , le comble tous les jours , nous permettroient-ils d'ignorer son merite ?

Je veux vous convaincre de l'injustice que vous me faites sans y penser. Varron a l'air gracieux , l'abord charmant , la physionomie la plus heureuse qu'on voye , un grand front , des yeux pleins de douceur , les cheveux noirs & naturellement bien arrangez. Vous l'avez donc vu , s'écria Philarque ? Ce bonheur , dit Cleon ,

m'est arrivé une fois dans le peu de temps que j'ay demeuré à Basile.

Il parla en public le même jour, & je l'entendis. Quel gout dans le choix de son sujet ! Quelle justesse, quelle élévation, quelle délicatesse, dans ses pensées ! Quelle pureté, quelle force, quelle noblesse, dans ses expressions ! Quelle ordonnance dans tout son discours ! Varron fut si insinuant, si animé, si persuasif ; ses gestes & sa voix soutinrent si bien la force de ses paroles ; qu'il nous émût, qu'il nous attendrit, qu'il fit de nous tout ce qu'il voulut.

C'est son ordinaire, reprit Philarque : en le voyant en Chaire, on croiroit qu'il ne s'est jamais appliqué qu'à l'éloquence ; mais il faut bien se garder de juger de cet esprit universel, comme

des autres hommes.

Je voudrois pouvoir vous le dépeindre à la tête d'une troupe de savans de diverses especes. Alors ce puissant genie s'éleve d'une façon merveilleuse , & prend , pour ainsi parler , la place qui lui est due par dessus tous les autres. Que d'excellens hommes proposent en ces rencontres ce qu'ils voudront sur les sciences particulieres auxquelles ils donnent tous leurs soins : qu'ils disent les choses les plus sublimes & les plus étonnantes : si Varron parle ensuite , ils seront eux-mêmes contraints d'avouer qu'il est sans aucune preparation, plus net, plus penetrant , plus profond qu'eux après tous leurs travaux.

Mais ce qu'on admire le plus, c'est la modestie dont Varron accompagne ses paroles. Les Maîtres apprennent de lui, & à l'en-

tendre ce sont eux qui l'instruisent ; ils se sentent surmontez , effacez ; & Varron assure qu'il se sert de leurs lumieres. Il leur rend graces, en même temps qu'il leur fait du bien ; celui qui merite les loüanges , les distribue.

Si un raisonnement un peu gauche échape à quelqu'un en sa presence, il le redresse avec tant de dexterité , sans qu'il y paroisse, qu'il conserve toujours l'honneur de celui qui l'a fait. Si une experience éprouvée dix fois & toujours avec succès en particulier, vient à manquer en public ; avec quelle adresse détourne-t-il pour quelques momens l'attention des Spectateurs ? avec quelle presence d'esprit leur fait-il comprendre que ceux qui inventent heureusement n'exécutent pas toujours de même ? avec quelle bonté

EST LA NOUVEELLE
rassure-t-il le Physicien ou le Ma-
thématicien qui quelquefois se
trouve tout interdit ? Si enfin il
est à propos de faire la recapitu-
lation d'un grand nombre de
matieres qu'on a ou simplement
proposées, ou expliquées tout au
long ; le précis que l'inimitable
Varron en fait sur le champ est
si exact, si judicieux, si fidele,
si éloquent, que la vivacité de
son imagination, la justesse de
son discernement, la fidelité de
sa memoire, & la pureté de son
langage en levent également ceux
qui l'écoutent, & leur laissent à
deviner en quoy il excelle le plus.

Philarque alloit raconter au-
tant de merveilles du cœur de
son Heros, qu'il venoit d'en dire
de son esprit ; mais l'hôte vint
l'interrompre en annonçant à
Cleon que le dîné étoit sur
table.

Celui-ci l'avoit fait aprêter de meilleure heure qu'à l'ordinaire, à cause d'une certaine affaire qui devoit l'occuper toute l'aprèsdînée, & pour laquelle il avoit donné parole de se rendre à une heure sonnante au Lycée de l'Oyseau chasseur. Il pria Philarque de vouloir bien rester à manger avec lui ; mais Philarque le remercia, parce qu'il avoit ordre de se trouver de fort bonne heure chez l'infatigable Aminte son General.



APPROBATION.

J' Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit, intitulé : *La Nouvelle Atlantide de François Bacon, Chancelier d'Angleterre, avec quelques additions* ; & je n'y ai rien trouvé qui ne me paroisse tres-digne de l'impression. Fait à Paris ce 21. Decembre 1701.

LA MARQUE TILLADET.

PRIVILEGE DU ROY.

L O U I S, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de notre Hostel, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Officiers qu'il appartiendra, Salut : Notre amé J E A N M U S I E R Marchand Libraire à Paris, Nous a tres-humblement fait remonter qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Livre intitulé *La Nouvelle Atlantide de François Bacon, Chancelier d'Angleterre, avec des Notes* : Traduit par M. R. Ce que ne pouvant faire sans notre permission, il nous a tres-humblement fait supplier de lui accorder nos Lettres

tres sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre par tel Imprimeur qu'il voudra choisir & en tel Volumes, marge, caracteres, & autant de fois que bon lui semblera, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour & dattes des Presentes, icelui faire vendre & débiter par tout notre Roïaume: Faisons deffenses à tous Imp. Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, faire imprimer, vendre ni débiter ledit Livre, sous quelque prétexte que ce soit, même de correction, augmentation, changement de titre, impression étrangere, ni autrement, sans le consentement dudit Exposant, ou de ses ayans cause, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amende & de tous dépens, dommages & interests; à condition qu'il sera mis deux exemplaires dudit Livre dans notre Biblioteque publique, un en celle de notre Chasteau du Louvre, & un en celle de notre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le Sieur Phelypeaux de Pontchartrain; que l'impression en sera faite dans notre Royaume, & sur de beau & bon papier, conformément au Règlement de la Librairie & Imprimerie, & de faire enregistrer ces Presentes sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de Paris, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquels, Nous vous mandons & enjoignons de faire jouir &

user ledit Exposé & ses ayans cause pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires: Vou-
lons qu'en mettant au commencement ou à la
fin dudit Livre l'extrait des Presentes, elles
soient tenuës pour dûment signifiées, & qu'aux
copies collationnées par l'un de nos amez &
seaux Conseillers - Secretaires soy soit ajoutée
comme à l'Original. **COMMANDONS** au pre-
mier notre Huissier ou Sergent sur ce requis,
faire pour l'exécution des Presentes tous Ex-
ploits, Significations & autres Actes de Justi-
ce requis & nécessaires, sans demander autre
permission, nonobstant clameur de haro, char-
tre Normande, & Lettres à ce contraires: Car
tel est notre plaisir. **DONNE'** à Versailles le dix-
neuf jour de Fevrier l'an de grace 1702. & de
notre Regne le 59. Par le Roy, en son Conseil,
DE SAINT HILAIRE, & scellé.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Im-
primeurs & Libraires, conformément aux Regle-
mens. A Paris le 7. Mars 1702.*

Signé, P. TRABOUILLET, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la première fois le

14. ~~1702.~~

